Universitas
BIBLIOTHECA

Coll. spec.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/diogneconteuro00slsn

DIOGENE
CONTEUR
OU LES
LUNETES
DE
VERITÉ.

Suivies de la Bibliotéque Naturéle & d'un Recueil de Contes & de Poëſies.

Si vous avez la verité à dire, vous ferez fort bien de l'enveloper dans des Fables ; elle en plaira beaucoup plus..... Le vrai a beſoin d'emprunter l'aparence du faux, pour être agréablement reçu dans l'eſprit humain.

FONTENELLE.

M. DCC. LXIV.

PQ
1275
.D5
1764

Coll. of Fr.

ÉPITRE
DEDICATOIRE
A
SON ALTESSE SERENISSIME

*Monseigneur le Prince de ***, Pair de ***, Grand Maitre de ***, Grand d'Espagne de la premiere Classe, Comte de ***, Baron de ***, Marquis de ***, Chevalier de ***, Seigneur de ***, &c., &c.*

MONSEIGNEUR,

C'eſt ſous les auſpices de tant de nobles & ſublimes vertus, (*que je vous laiſſe aſſez de place ici deſſus, pour détailler vous-même, ou quelque Lecteur pour vous, avec toute l'enfaſe qu'il vous plaira*) que j'ai judicieuſement penſé de faire paraitre cet ouvrage ; perſuadé que le Public le reçevrait (*quelque mauvais qu'il pourrait être*) avec l'eſtime & l'aplaudiſſement, qu'il doit à votre rare mérite. (*ſupoſé que vous en aïez.*) N'importe que j'aïe mal écrit une inutile rapſodie ; votre nom à la tête mon livre & vos rares qualités ſupoſées lui doneront aſſez d'élégance & de ſolidité, pour n'être mépriſée que des gens ſenſés : mais leur jugement ne prévaudra point ; le nombre en eſt ſi petit ! Puiſſe

ce même Public y reconaitre l'homage ; (*adulateur peut-être*) dû à vos bienfaits (*reçus ou à recevoir.*) Pour vous, vous ne manquerez pas de prendre cette Epitre pour une preuve, ſans-doute inconteſtable (*que vous ſoïez home de letres ou non*) de la reſpectueuſe conſideration que l'on doit avoir pour votre eſprit, votre ſavoir, vos talens apocrifes. Ajoutez à cela qu'elle eſt un ſûr témoignage de la juſte reconaiſſance, avec laquèle j'ai l'honeur d'être,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant
Serviteur, *ſuivant l'uſage.*

PREFACE.

JE ſuis Français, je fais imprimer un livre ; il lui faut une Préface : la voici.

Je done cet Ouvrage au Public, parce que je veux bien le lui doner & qu'il a été fait pour lui. Mes amis n'ont eu beſoin ni de me le ravir, pour le faire imprimer à mon inſu, ni de me preſſer long-tems pour m'engager à le publier moi-même : il n'a pas été écrit pour leur utilité particulière, ni pour mon unique amuſement. Quoiqu'il ne s'adreſſe qu'à un ami, l'ordre de la fiction ne dément pas la principale intention que j'ai priſe pour guide. Je l'ai entrepris dans le deſſein de le faire imprimer ; je l'ai travaillé conformement à mon projet ; il eſt fini, je le publie. S'il eſt digne d'aplaudiſſement, j'ai bien fait de le doner au Public : s'il

eſt mauvais, toutes les excuſes uſées, que je pourrais doner, n'empêcheront pas qu'on ne le mépriſe.

Ce n'eſt pas à l'eſprit de mes Lecteurs que j'ofre cette production; c'eſt à leur cœur: ſi j'ai d'autres juges que lui, je riſque fort de déplaire. J'écris encor moins pour les critiques & les prétendus beaux-Eſprits; ils n'examinent que des mots, des expreſſions, des tours de fraſes; & moi, je ne veux dire que des choſes, ſans chercher coment je les dirai.

Je n'ambitione d'autre aprobation que celle des gens qui ont de l'ame & du bon ſens. Si je puis obtenir leur eſtime, en leur paraiſſant utile à l'humanité; je ſuis aſſèz récompenſé de mon travail: je ne déſirerai jamais d'autre éloge. L'utilité eſt mon but; ſi je l'ateins; où puis-je acquerir une gloire plus flâteuſe?

Je ne dis rien pour juſtifier mon ortografe:

ce qu'elle a de comun avec cèle de Voltaire & de quelques autres, a été ſufiſament autoriſé par les excèlentes raiſons qu'en ont doné ces Ecrivains : quant à ce qui m'eſt particulier, je dis ſeulement, que je l'ai crû très-utile pour me faire lire plus correctement par toutes ſortes de gens. J'ai ſenti l'avantage de cette nouvèle métode dans un pëis étranger, où mes ouvrages étaient lus par peu de perſones, ſachant d'enfance la langue françaiſe, & par d'autres qui ne feſaient que de l'apprendre. Ces derniers m'ont avoué que l'anciéne ortografe les embarraſſait ſouvent, quelquefois les arrêtait tout court, par la diférence trop fréquente de l'écriture à la prononciation. Come j'écris pour faire comprendre aiſément ce que je dis & pour inſtruire, peu m'importe de conſerver l'étimologie, fort inutile, des mots, à laquèle la plus grande partie des Lecteurs ſeront hors d'état de remonter : je crois qu'il importera

auſſi peu à ceux qui liſent pour s'édifier dans la morale, que je reſpecte des règles grammaticales, étrangères à mes vues & à leur intention : Quant aux autres, je me ſoucie fort peu qu'ils me liſent ; je n'écris pas pour eux. Voilà qui eſt dit pour toujours.

Le Sage ne voit plus dans la ſocieté qu'un aſſemblage d'homes artificiels.

J. J. ROUSSEAU *Diſc.* ſur l'Inég.

LES
LUNETES
DE
VERITÉ.

VOUS voulez donc, Mon cher Ami ! Que je vous dise par quel art j'ai pu conaitre les homes & en découvrir le faux, à travers les aparences honêtes de la civilité ? Frapé des leçons que je vous done journèlement, sur le cas qu'il faut faire de leurs protestations d'amitié, de leur humanité aparente, de toutes ces afectations de bienfaisance, qui sont démenties lorsqu'il faut les réaliser ; vous voudriez

savoir coment j'ai pu, à mon âge, dévoiler ce qui se passe dans leurs cœurs, quand ils fardent ainsi leurs impostures ; pourquoi, paraissant raporter tout à autrui, chaque individu n'aime que soi ; coment encor, j'ai conu quand il falait ajouter foi aux homes ou s'en défier ; quand on pouvait se fonder sur leurs promesses, ou les regarder come de brillans mensonges, ce qui est le plus fréquent. Je vous ai souvent repété qu'ils ne se portent aux actions les plus honêtes, à la générosité, à la charité, à l'amitié, à la politesse même, que par un motif d'intéret : ce jugement & beaucoup d'autres que je vous ai comuniqués sur les mœurs des homes de notre siécle, vous ont paru outrés. Vous doutez de ma sincerité, quand je vous dis que je m'en suis assuré par ma propre expériance : vous voulez que je vous prouve par quelle sagacité j'ai aprofondi ces mistéres. Vous exigez enfin de mon amitié qu'elle partage avec vous le flambeau qui a éclairé les diférentes circonstances de ma vie.

Je ne saurais me rendre à tous vos dé-

ſirs : je ſatisferai, en partie, votre curioſité ; je vous raconterai mes avantures ; je vous déclarerai de mon ſecret tout ce qui peut l'être : mais je ne puis vous faire part du tréſor à qui je dois mes découvertes. Ce ſont des Lunètes, apelées LUNETES DE VERITE', dont les verres magiques portent ma vue juſques dans les replis les plus cachés du cœur humain : j'y lis les caractéres, naturèlement inperceptibles, des penſées les plus ſecrètes : enſorte que lorſque les homes me parlent, j'aproche ces Lunètes de mes yeux, & je vois d'abord dans leur ame ſi leur bouche m'en impoſe. Je puis même découvrir le motif qu'ils ſe propoſent dans certaines démarches, leurs actions, leurs deſſeins, les idées dont ils s'ocupent. Quelle fable ! Me direz-vous ; vous vous moquez de moi avec vos Lunètes ; vous me bercez avec un conte de Fée : exiſte-t-il de pareilles Lunètes ? D'où les tenez-vous ?

Voici leur hiſtoire, Mon cher Ami ! Vous allez voir ſi je vous en impoſe : c'eſt un lambeau de ma vie, formé de ce

que j'ai de plus remarquable & de rélatif à vos demandes. Vous y verrez des événemens ſérieux, de recréatifs, de groteſques, de pitoïables, d'affreux ; mais tous feront la honte du pauvre Genre-Humain : ils vous inſpireront des ſentimens de compaſſion pour ceux qui mètent leur étude & leur gloire à de pareilles mœurs.

Je ne vous tracerais pas une hiſtoire ſi afligeante, ſi je ne déſirais que mes obſervations ſur les homes vous fuſſent de quelque utilité, convaincu que, ſenſé come vous l'êtes, en les conaiſſant, vous ſaurez vivre avec eux, ſans être leur dupe. Penſez que, quels qu'ils ſoient, vous devez ne point les haïr, ne haïſſez que leurs mœurs : plus vous pourrez vous garantir de leurs vices, plus vous ſerez obligé de leur être utile.

Ecrivant à un Ami, je ne retrancherai point de ma narration la peinture de mes ſentimens, lorſqu'ils auront raport à quelque événement, ni les circonſtances qui peuvent tourner à ma gloire. Je parlerai des vertus que je ſens dans mon ame,

lorſque mes reflexions l'exigeront, & ne me croirai pas obligé de taire, par une fauſſe modeſtie, ce que je trouverai à mon avantage. Dût cet écrit paraitre aux yeux de l'Univers, qu'importe aux homes que je ſois réèlement vertueux, ou que je me done pour tel ? L'exemple que je leur propoſe ne peut pas moins leur être utile, s'ils veulent faire le bien : ils doivent me ſavoir gré de ne rien taire de ce qui peut inſtruire. Qu'ils ſupoſent que c'eſt un tiers qui leur raconte mon hiſtoire ; qu'ils croïent même qu'il leur done un Conte, une Fable, un Roman ; que le Héros eſt imaginé, & ſes avantures une fiction : ſi c'eſt un bon modèle, ſi les leçons en ſont ſages & ſaines, ils doivent y aplaudir ; ils feront mal de ne pas les ſuivre. Je comence mon recit.

Sortant de l'adolécence, je ne tardai pas à ſentir que j'avais un cœur, où la nature avoit imprimé, avec l'amour du bien & le ſentiment de l'honête, d'autres paſſions, trop involontaires, pour être crimineles : la raiſon me dit bientot que je

ne tomberais dans le vice, qu'en me laiſſant entrainer à ces penchans : je ne vis de crime que dans leur excès.

Avec ces diſpoſitions, à peine ſenties & peu dévelopées, je me vis élevé, come tout-à-coup, à de hautes dignités, moins par un éfet de mon ambition, que des intrigues de ma famille. La fortune nous négligeait depuis long-tems ; des malheurs nous avaient ravi ſes premiéres faveurs ; il nous reſtait peu du bien de nos ancêtres. Je me trouvai bientôt orphelin & ſans héritage : je n'avais que mes emplois pour richeſſes ; elles me produiſaient, à la verité, de quoi vivre conformément à ma naiſſance : avec un nom fameux & réputé Gentilhome, il falait paraitre avec un certain éclat ; dans un poſte remarquable, le faſte, compté pour le premier devoir, était plus indiſpenſable que l'exactitude, le zèle, l'amour du bien public : je n'aurais pu être ſimplement home, vivre obſcurément ; c'eût été me rendre ridicule.

C'eſt ainſi que je vecus pluſieurs anées,

ſuivant plutot mes ocupations par devoir, que les conſervant par gout. Cependant mon génie ſe dévelopait ; les qualités de mon ame devenaient empreintes dans toutes mes démarches, dans mes opinions, dans mes diſcours : chaque événement, qu'il m'intéreſſât ou qu'il me fût étranger, était l'objet de mes reflexions : les mœurs des homes me ſurprenaient ſouvent ; je me ſentais du penchant à les déſaprouver. Je començai à faire le Philoſophe, à cenſurer la ſocieté, autant par ma conduite, que dans les converſations que j'avais avec mes amis. Je m'aviſai d'opoſer aux homes d'autres mœurs, d'autres ſentimens que les leurs ; je ne prenais pas le chemin de leur plaire long-tems.

Né avec un cœur ſenſible, équitable, franc, généreux ; aimant la vertu, pratiquant le bien ; fuïant les frivolités, l'adulation, les faibles complaiſances ; j'eus bientot de puiſſans énemis. J'étais ſans feinte, je méconus long-tems la défiance ; on en abuſa : on ſe couvrit du voile de la confidence, pour conaitre mes ſentimens ;

on me trahit. La jalousie me calomnia enfin : elle m'imputa des projets pernicieux, des discours hardis, des infidelités, des malversations ; je fus disgracié. Ce fut alors que j'eus lieu de gémir plus amérement sur la dépravation des homes.

Jusques-là, j'avais eu des Amis, des Maitresses, des Protecteurs. Mes Amis m'abandonérent dans le besoin ; ils ne me firent jamais que de vaines protestations ; ne réalisérent rien. Mes Maitresses m'avaient chéri dans l'abondance & dans les honeurs ; elles me congèdiérent dans l'infortune. Mes Protecteurs promirent beaucoup, firent peu, cherchérent de vains prétextes pour ne pas m'être utiles.

Come j'étais né parmi les Grands, j'avais souvent été exposé à faire ou à recevoir de ces politesses afectées, que l'on décore du nom de civilité, mais qui ne sont, presque toujours que des impostures, le plus souvent même des trahisons. Mon cœur en avait long-tems gémi : mon rang, ma condition m'y obligeaient ; je m'y prétai, tant que je conus moins les Homes.

L'adversité,

L'adverſité, qui me ravit mes biens & mon crédit, aïant fait évanouir leur franchiſe aparente, je me trouvai à même de les conſiderer de plus près, de les conaitre mieux; je les examinai dans tous les états, dans toutes les conditions : je reconus que leur vie n'eſt qu'un déguiſement étudié & continuel.

Je crus d'abord ces vices particuliers à mes Concitoïens. Je me figurai que les autres Peuples, plus véridiques, auraient de la bienfaiſance, de l'humanité, m'aideraient à reparer les debris de la fortune de ma famille, dont je ſentais tout le déſaſtre. Ce fut la premiere idée qui me vint; je la ſuivis. Je ne m'étais pas encor convaincu que moins on a d'opulence, plus on peut être heureux & qu'un home ſenſé ne ſacrifie pas ſon repos à l'opinion. Je penſais qu'il m'importait de gagner du bien, d'emploïer mes principaux ſoins à me procurer ce bien-être, que les gens les moins ambitieux, des homes ſobres & modeſtes, regardent come néceſſaire, dès qu'on eſt d'une condition au-deſſus du

Peuple ; opulence ſuperflue, dont la centiéme partie ſufit au Laboureur frugal, Home come nous, plus heureux dans ſa ſimplicité !

Ocupé de ces premiéres idées, je parcourus d'abord toutes les principales Viles du Royaume : j'eſſaïai bien des choſes ; j'intéreſſai à mon ſort beaucoup de gens : on me fit naitre des eſpérances ; on feignit de vouloir m'aider : j'entrepris diférentes occupations ; je m'intriguai, ſur les ſecours & les protections qu'on me promit : je ne réuſſis à rien, parce que je manquais d'aide & de ſoutien. Un fatal préjugé enchainait mes bones intentions : je ne pouvais choiſir une profeſſion ſure, qui m'aurait mis dans le cas de ſufire moi-même à mon bien-être ; le comerce, un metier m'eût avili : un Gentilhome ne ſaurait travailler de ſes mains, ſans déroger ; ne ſaurait ſe vouer inpunément à ce que font tant d'honêtes gens, à ce qui eſt naturèlement eſſentiel à la qualité d'home, à ce qu'ont fait les plus grands homes, ces homes vraiment nobles de Rome ver-

teuſe & de la ſage Atique : les imiter » c'eſt ſe rendre mépriſable ; il eſt moins honteux de vivre dans une oiſive nonchalence, infructueuſe, nuiſible peut-être à la ſocieté.

Après avoir beaucoup érré parmi mes compatriotes, je voulus recourir à l'étranger. Je ſortis du Royaume, pour chercher ailleurs d'autres Protecteurs, d'autres reſſources, un pèïs, où je ſerais libre d'être tel que tout le monde devrait être.

Je fus chez le Peuple qui paſſait pour le plus franc, le plus humain, & qui joignait jadis beaucoup d'induſtrie à la ſimplicité de ſes mœurs. C'eſt ſous ces traits que je l'avais conu dans pluſieurs hiſtoires : bien des gens me l'avaient dépeint de même. Regardant ma qualité d'home infortuné come un titre aſſez précieux auprès des cœurs bienfaiſans, je me munis de peu de letres de recomandation, & je partis.

Arrivé dans le lieu où je m'étais propoſé de faire mon ſéjour, je fus d'abord enchanté des honêtetés dont on me com-

bla, avant même de me conaitre autrement que par mon nom : j'étais ravi des amitiés & des offres de ſervice qu'on me prodiguait. Dans les premiers inſtants je me crus arrivé au port ; je regardai ce pèïs-là comme le ſanctuaire de l'humanité, l'aſile de l'infortune, le lieu où la proſpérité m'atendait pour me mettre à jamais à l'abri de l'indigence. Mais je fus bientot détrompé : je m'étais prévenu trop facilement : ces gens ſi ſerviables, ſi honêtes, ſi bienfaiſans, m'avaient crû opulent : ils s'atendaient à me voir briller dans leur patrie. Leur vanité s'aplaudiſſait déjà d'avoir la conaiſſance d'un home, dont le nom diſtingué par l'origine, ſemblait devoir l'être encore par le faſte. Il n'y avait dans leurs queſtions, leurs honêtetés, leurs ofres généreuſes, que de la curioſité & de l'orgueil. Dès qu'on ſut que j'étais pauvre & malheureux, la ſéne changea ; je ne vis plus que des viſages indiférens, froids, des politeſſes gênées, des atentions de bienſéance, des gens qui afectaient de m'éviter, d'autres qui ſemblaient me

plaindre par leur air de pitié, quelques-uns qui me mépriſaient ; mais aucun qui penſât à me ſecourir. Voici, à ce ſujet, de mes principales avantures, qui en avaient eu pluſieurs de reſſemblantes chez mes compatriotes, & qui ne furent pas uniques chez ce peuple étranger.

Je fus voir des perſones qui, avant même de ſavoir le motif de ma viſite, me demandérent ſi elles pouvaient m'être utiles. J'étais étranger, en cette qualité elles me promirent tous les ſoins poſſibles. Je me trouvais préciſément dans le cas d'avoir beſoin d'elles ; toujours fidéle à mes promeſſes, je jugeai des autres par moi-même ; j'acceptai l'ofre ; je dépeignis mon état actuel. C'en fut aſſez pour faire évanouir la bone volonté apparente. D'abord on parut ravi d'avoir ocaſion de me rendre ſervice ; on me promit beaucoup. A une ſeconde viſite, un air ſérieux & réſervé avait ſuccedé aux maniéres aiſées & gratieuſes, avèc leſquèles on m'avait reçu la premiére fois. Enfin on parut embarraſſé de moi ; on ne trouvait aucun ſecours à

me doner : je ne tardai pas à m'apercevoir qu'on ſe ſerait paſſé de ma conaiſſance.

D'autres continuant à me recevoir gracieuſement : je demandai qu'ils réaliſſent leurs promeſſes ; j'inſiſtai, j'importunai ; mais envain. On ſe dit bien fâché de ne pouvoir rien faire pour moi : on avait rompu avec des amis, qu'on eſpérait d'emploïer : on avait penſé trop tard à quelque choſe, qui venait d'être acordé à un autre : on ſe trouvait dans de mauvaiſes circonſtances ; on avait éſſuïé des malheurs, qui mètaient hors d'état de favoriſer mes projets : &c. On me dona mille autres raiſons de la même nature, pour ſe délivrer de mon importunité. C'eſt ainſi qu'on palliait & qu'on pallie tous les jours la mauvaiſe volonté : on trouve une infinité de prétextes, quand on ne veut pas être utile : on perd tout crédit, on parait pauvre, faible, diſgracié, malheureux, quand on veut : on rougirait dans toute autre circonſtance de paſſer pour tel ; ce n'eſt que quand il s'agit de faire

du bien à quelqu'un, qu'on ne trouve point de honte à l'avouer. Hé ! Que ne dit-on tout franchement, je ne veux pas vous ſecourir ; cherchez ailleurs des bienfaiteurs ! Pourquoi prometre quand on n'eſt pas dans l'intention de tenir ? On s'épargnerait au moins le remord d'avoir trahi la verité de ſon cœur. En parlant contre ſon ſentiment, on ſe joue de la bone foi d'un infortuné ; on a la cruauté d'aigrir ſes malheurs, par des promeſſes illuſoires ſur leſquèles il s'endort ſouvent : le ſecours ſur lequel il comptait, lui manque ; il n'eſt déſabuſé, que lorſque ſes maux ne ſont plus remédiables. On décore ordinairement ces indignes impoſtures de quelque excuſe honête, de quelques paroles flâteuſes, de maniéres élégantes & afables : on tâche de paraitre poli ; voilà toute la vertu de la plupart des homes.

Chez quelques-uns, après deux ou trois viſites, on me fit dire par les gens de la maiſon, que les maitres n'étaient pas au logis. C'était préciſément à une heure où tout le monde devait y être : je com-

pris ce que cela voulait dire ; je n'y retournai plus. Chez d'autres, la Maitreſſe me recevait ſur la porte des premiers apartemens, ſans m'ofrir d'entrer ; le Maitre n'était pas viſible, quoique je l'aperçuſſe à deux pas de-là : je compris encor ceci ; je ne m'expoſai plus à des afronts. Combien je païais cher d'avance la fortune que je cherchais ! Ou plutôt, combien devait-elle me devenir odieuſe & vile ?

Tant d'hipocriſie & d'horreurs me pénetrérent d'indignation : je comançai à haïr mes ſemblables : je voulus les fuir. Croyant qu'on ne pouvait plus vivre heureux, qu'en vivant loin de la ſociété, que la vertu, l'inocence & la paix ne pouyaient regner que dans la ſolitude ; je reſolus de vivre ſeul ; je fus chercher une retraite dans les forêts.

Les animaux, dis-je en moi-même, ne me nuiront pas, s'ils ne peuvent m'être utiles : je ne compterai point ſur leur amitié, & je n'en ſerai point trahi. Si le hazard me met dans le cas de leur doner quelques ſecours, ils ſeront reconaiſſans ;

naissans ; on en vit quelquefois rendre de grands services pour le moindre bienfait. Ils ne sauraient nous témoigner de l'atachement, alors qu'ils n'en ressentent point : ils sont sincéres quand ils s'afectionent à l'home. Si j'en trouve d'énemis, capables de me faire du mal, ils ne se déguiseront pas sous les aparences de l'estime & de la bienveillance ; je m'en garantirai d'autant plus facilement, qu'ils me seront mieux conus.

C'était ainsi que je comparais les mœurs des homes à la conduite des animaux : cette comparaison était-elle juste ? Hélas ! le parti le plus sûr, s'il n'était pas le plus louable, fut celui que je choisis ; je quitai les Viles & je me retirai dans les bois.

Je m'enfonçai dans un endroit qui me parut extrémement désert ; l'art n'avait jamais rien changé au beau désordre de la nature. Les buissons en étaient si tousus, qu'il semblait qu'aucun mortel n'avait tenté d'y pénetrer. Je le choisis préférablement à tout autre : les obstacles n'étaient pas capables de me dégouter ; je cher-

chais ſincérement un ſéjour propre à étudier la ſageſſe.

Après pluſieurs éfors, je me fis un ſentier, pour aller découvrir dans l'épaiſſeur du bois quelque emplacement où je puſſe établir ma démeure. Je trouvai, aſſez avant, une eſpace, où la quantité de petits cailloux, qui couvraient la terre, avaient empèché les arbres de craitre & les buiſſons de groſſir. Une humidité qui ſe manifeſtait à travers ces pierres, dans un coin de cet emplacement, anonçait quelque ſource cachée, & feſait pouſſer de ces herbes ſavoureuſes, dont ſe nourriſſent les animaux.

Je fis un creux où l'eau filtrée ſe ramaſſait : je coupai des branches d'arbres, je conſtruiſis une cabane : ayant quité mes habits, je me couvris d'une peau d'Ours, que j'avais aportée, afin d'être plus analogue avec les habitans de la forêt : des herbes & des racines, que je trouvais en abondance, étaient ma nourriture.

Je me trouvais heureux dans cette demeure, parce que j'y vivais ſeul. Je paſ-

fais mes jours à méditer sur les beautés de la nature, que je savais découvrir dans les endroits les plus afreux du bois. J'y deplorais souvent la dépravation de l'home, qui ne trouve beau que ce qui a été inventé par l'art, enfant de la molesse, pere de la volupté. La nature simple & sans ornemens, que je considerais dans l'étendue de la campagne, sur les montagnes & dans les bois, où mes promenades me portaient, me paraissait plus belle, que dans les lieux où l'home l'avait fardée, pour l'embelir. Tous les objets qui s'ofraient à mes yeux, avaient chacun son langage, mais ce n'était que le langage de la sagesse, & heureusement je commençais à l'entendre.

J'alais quelquefois me promener aussi loin que je pouvais pénetrer dans la solitude : je découvrais les champs & les coteaux ; ce spectacle me ravissait délicieusement. Mes rêveries me portant un jour plus loin qu'à l'ordinaire, je m'aprochai d'un endroit où était un Parc magnifique, qu'un Prince avait orné avec beaucoup de soin : les Statues, l'or, la peinture y étaient

prodigués avec l'art le plus recherché. Dès que je l'eus vu pour la première fois, je fus déformais m'en éloigner avec grand soin : me reprochant déjà de l'avoir trop examiné, je ne fus plus tenté d'i porter mes pas ; je fuïais le séjour du luxe & de la molesse, pour éviter leurs influances empoisonées : je m'arretais dans le bois, pour me conserver à moi-même.

Toutes les fois que j'avais aproché du séjour des homes, je revenais en fesant de nouvèles reflexions sur leur dépravation & sur la méchanceté dont j'avais été la victime. Je béniſſais alors ces lieux solitaires, où j'avais trouvé l'inocence, la simplicité, la paix & le bonheur qui en est inséparable.

Un jour, après avoir marché fort longtems, acablé par la chaleur & la fatigue, je m'assis au pied d'un arbre. J'étais parvenu à l'extrèmité du bois, qui se joignait au Parc ; ce qui fit naitre mes reflexions.

Combien faux, disais-je, est le bonheur des Grands & des Riches ! Ils préférent un bien imaginaire à une possession simple,

à une tranquilité réèle. La vie des homes n'eſt plus qu'une agitation continuèle : ils ſe tourmentent ſans ceſſe pour aquérir des frivolités : ils varient perpétuèlement, ils ne jouiſſent jamais. Le plaiſir de vivre n'eſt pour eux qu'une illuſion : ils n'ont pas le tems de ſe conaitre eux-mêmes, inceſſament atachés au dehors à de vains objets; leur ame ne ſait plus s'ouvrir à ces beautés que la nature créa pour leur félicité ; ils les négligent. Le défir naturel de ſe rendre heureux les agite ; mais leur gout, perverti par la corruption de la volupté & d'une vaine gloire, ne ſaurait en chercher les véritables moïens : ils ſe laiſſent ſéduire par de vains fantomes, qui leur raviſſent le ſentiment du vrai beau, la conaiſſance de ce qui leur procurerait une pure ſatisfaction : ils préférent d'autres objets auſſi pénibles à aquérir qu'inſufiſans dans la jouiſſance. De cet aveuglement naiſſent la vanité, l'ambition, l'intéret, l'injuſtice, la mauvaiſe foi.

Heureuſe ſolitude ! Lieux fortunés ! Qui ne voïez jamais le menſonge & l'injuſtice

être les principales vertus de vos habitans. Séjour embeli par la nature, qui ne devez pas vos richeſſes aux rapines, aux violences, aux trahiſons, aux fourberies, aux crimes les plus noirs, toujours les plus tolérés. Vous ne voïez pas la ſubſiſtance des pauvres, le ſalaire des ouvriers, le ſang des peuples, le bien des maitres, changés en ſtatues ſuperbes, en charmilles artiſtement taillées, en baſſins, en grillages couverts d'or & de couleur, en palais, en équipages faſtueux.

Que l'home eſt vil déſormais aux yeux de la ſageſſe ! Sont-ce là les perfections du chef-d'œuvre des Dieux créateurs ? Pourquoi lui avoir doné du penchant à tant d'infamies ? Ou pourquoi ſouffrir ces horreurs, s'il s'eſt corrompu par ſa faute ?

Dieux de juſtice & de verité, vous qui devez punir la fraude & le menſonge ! Pouvez-vous voir, ſans indignation, les forfaits & l'impoſture continuèle des homes, cette baſſe fourberie, qu'un coupable aveuglement adopte ou tolére, ſous les noms hipocrites de politeſſe, de civilité, de *ſa-*

voir vivre. Si leur cœur eſt votre ouvrage, où ſont les traces de l'ouvrier ? Coment avez-vous pu lui doner, avec l'Etre, cette ſemence d'hipocriſie dont il nait infecté, & qui n'atend que l'uſage des facultés de l'eſprit, pour ſe développer dans le comerce de la ſociété ? Pourquoi, Dieux ſages, qui conaiſſiez, en formant l'home, les afections qui domineraient dans ſon cœur? Pourquoi lui doner le germe de ces ſentimens, qui le rendent indigne de la béatitude à laquèle vous le deſtinez ? Car ou il aporte en naiſſant le germe du mal, ou il le produit de lui-même : s'il l'aporte, d'où l'a-t'il reçu ? De qui le tient-il, ſinon de celui qui a créé, tout ce qu'il eſt ? S'il le produit de lui-même ; il peut donc faire quelque choſe de rien, ſans que vous lui en aïez doné le principe ? Bientot ſon orgueil ſe glorifiéra d'être créateur. Sansdoute un ordre ſecret, qu'a dicté votre ſageſſe, a dû metre dans nos ames un meme penchant au bien & au mal, pour nous faire aquérir le mérite : mais pourquoi ne nous doniez-vous pas le don de

conaitre les fourbes, pour nous garantir de leurs piéges ? Pourquoi expoſer les plus ſaines vertus à être les victimes des vices les plus odieux ? Au lieu de ce génie divin qui orne notre ame de tant d'admirables conaiſſances ; ne deviez-vous pas plutot nous doner la ſience de diſtinguer la verité du menſonge ? quel avantage peut réſulter, pour le vrai bonheur de l'home, qu'il ſache lire dans l'ordre & le cours de ces aſtres nombreux, qu'une diſtance exceſſive ravit aux yeux les plus pénetrans ? Ne ſerait-il pas plus heureux qu'il ſût lire & diſtinguer dans le cœur de ſes ſemblables l'amour ou la haine, l'eſtime ou le mépris, l'afection ou l'indiférence, la bone foi ou la fourberie, déguiſés ſous les aparences d'une ſi exacte conformité, qu'il eſt come inpoſſible de n'en être pas la dupe ? Quelle eſt cette ſageſſe, dira l'impie, qui en nous créant pour être heureux, nous rend capables de porter nos vaines découvertes dans les régions les plus réculées, & nous laiſſe hors d'état d'aprofondir dans nous-mêmes & autour de nous, ce qu'il

nous

nous importerait beaucoup de conaitre ? Ou votre puiſſance, ô Dieux ! S'eſt bornée à nous doner l'Etre, ſans s'intéreſſer à notre ſort préſent, ſans nous préparer un avenir ; ou elle ignorait les afections qui devaient regler notre conduite dans le comerce de la ſociété ; ou....

Ce fut à ces mots, qu'une voix inconue interrompit mes reflexions. Arrête, faible mortel ! S'écria-t-elle ; arrête ! N'inſulte pas à la Divinité par tes ſoupçons impies. Philoſophe inſenſé ! Dont le profane raiſonement veut lui demander compte de ſa conduite ; peux-tu conaitre les ſecrets adorables de ſa ſageſſe, cette ſageſſe qui ſait faire naitre le bien de la noirceur même du mal ? As-tu jamais remarqué cette rélation harmonieuſe, qui réſulte de leur extrême opoſition ? Ne devrais-tu pas ſans-ceſſe lui rendre graces de t'avoir doné un amour prédominant pour le bien, amour qui fait taire en toi les paſſions vicieuſes & modère les autres ?

Je fus éfraïé de cette voix : j'en demeurai interdit. Ces lieux ne devaient être

entourés que d'homes ruſtiques ; ou de mortels endormis dans la moleſſe. Celui qui me parlait, paraiſſait avoir un jugement au-deſſus de l'eſprit humain ; Je ne ſavais de quel coté ces paroles étaient venues, ſi c'était du parc ou du bois. Le premier, diſais-je, ne peut pas être le ſéjour d'un home aſſez ſage, pour adorer avec reſpect les ſecrets de la Divinité & me réprocher mon égarement. La véritable Religion ne ſaurait habiter parmi ces enfans de la volupté : ſe former avec tant de ſoin & de magnificence un ſéjour délicieux, c'eſt être peu ſuſceptible de vénération pour cet Etre ſuprème, qui ſe plait à ſe manifeſter dans la ſimple nature. La ſageſſe ne ſe plait jamais dans ces lieux formés pour le plaiſir : la ſolide vertu eſt ſimple ; elle foule aux pieds la moleſſe & le faſte.

Je conjecturai que cette voix ne pouvait être venue que du fond de la foret. Mais, diſais-je, ce déſert afreux ne m'a point encor paru habité : quel mortel peut y avoir aporté la ſageſſe ? Eſt-ce une voix du Ciel, ou quelque home inſpiré, dépoſitaire des

ſecrets divins. ? Je tremblais à ces reflexions ; quoique je ſentiſſe dans mon ame un deſir involontaire de m'avancer du coté d'où je croïais que la voix était venue, le reſpect & la fraïeur m'arretaient. Si c'eſt un Dieu, dis-je enfin, il conaitra la pureté de mes intentions ; il ne peut que me rendre heureux : ſi c'eſt un mortel, peut-être que le Ciel me l'envoie pour m'éclairer ; je viens m'inſtruire avec un home de bien : avançons.

J'avançai alors, aſſez précipitament, après avoir recouvré cette aſſurance, que peut ſeule doner une ame pure, un vrai amour pour la vertu. Je m'enfonçai dans le bois, juſqu'à un endroit où les feuillages extrèmement toufus, deſcendant juſqu'à terre, rendaient la foret preſque inpénétrable. Après avoir fait quelque tems de vains éfors, je m'introduiſis dans une petite prairie, couverte de fleurs odoriférantes ; un ſentier gaſoné me conduiſit à l'entrée d'une Grote aſſez profonde, dont les dehors ſemblaient travaillés par la main de l'art, plutot que par la ſimple nature : une faible clarté,

introduite par l'entrée, était la seule lumiére qui y pénetrait : un ruisseau sortait du côté droit de la grote ; il alait se perdre, en serpentant, parmi les fleurs ; le bruit qu'il fesait dans son cours, interrompant seul le silence de ce séjour, le rendait plus mistérieux.

Je m'avançai, saisi de vénération, jusques dans le fond, où je trouvai un respectable Vieillard, assis sur un siége de gason ; il était couvert de peaux jusqu'à la ceinture ; de grands cheveux blancs descendaient, en formant plusieurs boucles, le long de ses épaules, ils se joignaient à une barbe vénérable, dont la blancheur était le simbole d'une sage vieillesse : un feu divin brillait dans ses yeux ; il portait sur son visage un air de majesté, qui inprimait le respect.

Je m'arretai dès-que je l'eus aperçu ; trop heureux mortel ! Me dit ce Vieillard, à qui le Ciel veut doner le don de la sagesse, adore la bonté de ces mêmes Dieux, contre qui ton aveugle ignorance començait à murmurer. Tu as aimé la verité ;

tu l'as cherchée de bone-foi : ces maitres des faibles humains, qui ne les créérent, que pour les rendre heureux, ne refuſent jamais leurs lumiéres à ceux qui aiment véritablement la vertu. Tu as choiſi le vrai chemin pour venir à moi ; tu as cherché un ſage à travers ces buiſſons hériſſés d'épines. Apren ton bonheur, & ſois entiérement convaincu qu'il n'y a que ceux qui ſont ſincérement énemis du menſonge, qui puiſſent le diſtinguer de la verité. La plupart des homes veulent être trompés, lors même que come toi, ils murmurent contre l'impoſture : les fourberies, dont ils ſont les victimes, ſemblent n'être que le prix de leur penchant au déguiſement, auquel ils ſucombent trop ſouvent.

Tu vois, pourſuivit le Vieillard, le fameux HERMES TRIMEGISTE, grand Conſeiller du Roi SATURNE, plus digne de l'apotéoſe, s'il avoit mieux écouté l'humanité & mes conſeils. C'eſt moi qui ai ſervi de guide, par mes inſpirations, à quelques-uns de ces Sages, qui ont obtenu la vénération de l'Univers. Il en eſt peu ce-

pendant qui en aient mérité le nom légitimement ; les uns n'auraient jamais dû l'avoir, ils ont été plus fous que le reſte des homes ; indociles à mes leçons, ils ſuivaient leur orgueil, par une route, il eſt vrai, toute extraordinaire ; c'était l'amour propre qui leur ſervait de ſageſſe. Je les abandonai bientot à leur impoſture ; le vulgaire abuſé, leur a prodigué un homage ridicule. Les autres ont démenti leur vertu, dans un jour, & ils ont perdu le fruit d'une longue vie & de mes ſoins.

Le deſtin me dona l'Etre, en formant l'Univers ; il m'établit dans ce ſéjour, d'où par ſon ordre & par la vertu qu'il m'a comuniquée d'animer des corps humains ou de me rendre inviſible, tantot je me ſuis fait conaitre ſous divers noms & ſous diverſes formes, tantot je me ſuis tranſporté dans les diférens endroits du monde, où il y a eu quelque mortel, qui a deſiré conaitre le vrai bien : je l'ai conduit par mes inſpirations.

Mais come il y en a peu eu, qui n'aient fait repentir les Dieux de leurs bontés ;

leur sageſſe en eſt devenue avare : ils ont réſolu que je ne ſerais envoïé à l'avenir, qu'à ceux qui par une longue perſévérance, les auraient convaincus de leur ſincerité.

Ta vie conſtament égale', la bone-foi dans laquèle tu as fui le monde, t'ont mérité les faveurs du Ciel. Pluſieurs, avant toi, ſe ſont enfoncés dans les bois, pour y mener une vie frugale & ſolitaire ; mais la plupart y ont été conduits par des intentions vicieuſes ; le fanatiſme, le dépit, une vaine gloire peut-être y a toujours eu le plus de part. Tu as eu une ſincére envie d'être ſage ; tu t'es ofenſé, de bone foi, de la dépravation des homes, qui te forçaient à te défier d'eux ; tu as déſiré de les conaitre, de pouvoir diſtinguer les impoſtures, qui ſortent continuèlement de leur bouche, artificieuſement déguiſées ſous les apparences les plus ſéduiſantes. J'ai ſouvent entendu tes priéres : tu pouſſas quelque-fois des plaintes injuſtes & criminèles, peut-être, ſi tu avais été plus éclairé ; ton ignorance & tes bones intentions t'ont

rendu excuſable. Ton erreur alait bientot te rendre impie ; les Dieux ont eu pitié de toi ; ils vienent de t'arreter aux bords du précipice : c'eſt une voix du Ciel, qui t'a réprochè tes inprudentes reflexions. Ils veulent enfin que je te ſois favorable. Mais ſouvien-toi de ne jamais murmurer contre des ſecrets, que tu ne ſaurais pénétrer. Sois atentif aux leçons que je vais te doner ; qu'elles ſervent de régle à ta conduite.

Le Vieillard me dit alors de m'aſſeoir à côté de lui ; après quoi il m'expliqua de quelle façon il falait ſe comporter avec les homes de notre ſiécle, pour éviter d'être trompé ; le vrai caractére de la ſageſſe ; les circonſtances & la politique, auxquèles elle doit ſe préter, pour ſe concilier la bienveillance.

Il me fit enſuite un détail des diférentes ruſes que les homes emploient mutuèlement pour ſe ſéduire : il me dépeignit ſurtout la feinte la plus rafinée, la plus fourbe, celle qui, par de confidences afectées, done un faux jour à la verité, & trompe d'autant plus ſurément, qu'elle s'eſt cachée

cachée ſous le voile de la confiance & de la franchiſe. Enſorte, me dit-il, qu'à moins qu'un home ne te ſoit conu par une longue expérience, il faut, le plus ſouvent, penſer le contraire de ce qu'il dit, ce ſera préciſément ce qu'il aura intention de faire. Souvent-même, celui qui pendant longues anées fut de la plus exacte franchiſe, ſe laiſſe ſéduire à la fin de ſes jours par un objet flâteur; il profite de la confiance qu'il a méritée, pour tromper plus ſurément.

Souvien-toi toujours que, juger des homes ſur leurs diſcours, c'eſt vouloir ſe tromper. Mais eſt-il plus ſûr de décider ſur leurs démarches, de ſe fier à leurs actions? Je n'oſerais l'aſſurer; je me garde bien de te les doner pour des marques certaines, qui indiquent le vrai caractére d'un home: j'y trouve encor beaucoup d'équivoque, de contrariété & de bizarrerie.

Ainſi la vie de l'home doit être un combat continuel contre la malice de l'home. Pour ſe garantir de ſes embuches & de

ſes traits, il faudrait avoir pu l'étudier pendant mille ans : mais cette étude eſt inpoſſible ; la conaiſſance de l'art des fourbes ne ſaurait s'aquérir naturèlement ; chacun eſt intéreſſé au déguiſement : l'home trompeur ſera toujours la victime de l'impoſture.

Mais, ajouta le Vieillard, je veux ſupléer à cette ſience inpoſſible : tu pourras conaitre les homes, en les fréquentant, & te ſouſtraire à leurs artifices.

Voilà les LUNETES DE VERITE', inventées & conſtruites par MINERVE, qui m'a permis d'en diſpoſer en faveur du mortel que je croirais de meilleure foi, digne, par ſes intentions pures, des ſecours de la ſageſſe. Tu pourras par leur moïen conaitre tes vrais amis, ou plutot, ne plus te méprendre à l'égard de ceux, qui en emprunteront le nom. Tu verras à découvert l'ame de ceux devant qui tu les metras ; tu y liras la fauſſeté de leurs proteſtations, de leur conduite hipocrite, ou tu te convaincras de leur franchiſe, s'ils ſont ſincéres. Tu découvriras dans le cœur

des homes les idées qu'ils se formeront, leurs vues, leurs projets, le motif de leurs actions les plus surprènantes.

Retourne parmi tes semblables, que leur inhumanité t'a fait quiter : il n'est aucun prétexte, qui puisse autoriser ta fuite. Les désordres que tu as aperçus parmi les homes, leur méchanceté même te rendent coupable, bien loin de t'excuser ; si tu aimes à faire le bien, tu te dois aux malheureux, plus qu'à toi-même.

Fuir le monde, quand on peut le servir par sa vertu, par ses talens, c'est faire un vol à la société ; c'est manquer aux devoirs que le Ciel a imposés à ceux, qu'il a élevés à une supériorité de perfections ; c'est s'opoſer aux desseins de la Providence ; on se rend ingrat & criminel envers elle. Les talens, qu'elle distribue aux mortels, sont plutot afin qu'ils servent mutuèlement leurs semblables, que pour l'avantage particulier de celui qui les posséde. Hé ! Que servent les talens à un home qui vit solitaire, séparé du comerce des autres ? S'il les rend inutiles & infructueux,

en les enfouiſſant, ne devient-il pas coupable ? Les aurait-il reçus, s'il avait dû lui être permis de les negliger ? les Dieux & la nature ne produiſent rien envain.

Va donc chercher la place que le deſtin te reſerve : remplis un devoir, que ta ſeule exiſtance t'impoſe. Je volerai partout ſur tes pas ; j'éclairerai tes jugemens ; je te ferai conaitre le vrai bien, la régle d'une ſage & honête conduite. Mais ſi jamais tu abuſes de mes ſoins ; tu deviendras le plus infame, le plus mépriſable, le plus mépriſé des mortels.

Je pris alors les Lunètes ; je voulus remercier le Vieillard ; mais il diſparut à mes yeux. Un éclat luminieux, un odeur balzamique furent les ſeules traces qu'il laiſſa après lui. Je ſentis à l'inſtant une influance ſecrète fortifier mon amour pour la vertu : je ſemblais avoir reçu une autre eſſenſe, un eſprit au-deſſus de l'humanité, je me crûs un Etre nouveau.

Je ſortis de la grote, pour reprendre le chemin du bois & retourner dans ma cabane ; mais quelle fut ma ſurpriſe, quand

je vis disparaitre devant moi, ces buissons épais, ces feuillages toufus, qui avaient rendu ces avennes presque inpénétrables ! Je trouvai un passage libre & spatieux ; la terre sous mes pas semblait se couvrir d'un épais gason ; le chemin se fraïait devant mes yeux, pour me conduire. Ha ! Disais-je en moi-même, c'est ainsi que la vertu est agréable & sa pratique aisée à ceux qui l'ont étudiée dans la gêne, dans la violence, dans la fuite des plaisirs inmoderés, malgré le mépris des méchans qui les tournent en ridicule ; sans que tous ces obstacles aient pu les dégouter.

A peine fus-je arrivé dans ma cabane, que je repris mes premiers habits & me mis en route, pour retourner dans ma patrie. Je regretai en partant ma paisible retraite, où j'avais joui quelque tems du solide bonheur : en éfet, il avait été sans remords & sans alarmes, parce qu'il était sans ambition & sans envieux. Mais je fis reflexion que je serais infailliblement utile aux homes ; le bien comun me parut préférable à ma propre satisfaction.

Je revins donc parmi mes Concitoïens. J'en étais parti ſans rien dire à perſone : trop indigné contre tout le monde, contre mes parens qui m'avaient negligé, contre mes amis-même ; je n'avais entretenu aucune correſpondance : on y ignorait ce que j'étais devenu, depuis ma diſgrace.

Dès mon arrivée, je reçus quantité de viſites ; pluſieurs me virent par curioſité, d'autres par bienſéance. Grands complimens, tendres regrets de mon départ, ofres de ſervice, tout fut étalé avec tant d'énergie, que j'aurais eſpéré d'être heureux à l'avenir, ſi j'avais moins eu lieu de douter de leur ſincèrité : les Lunétes me mirent bientot à même de conaitre la véritable intention de tant de gens tendres & charitables. Voici les principales de mes premiéres expériences.

Mes Parens furent des plus empreſſés à me venir voir : on verſa des larmes de joie ; on avait été, diſait-on, afligé de mon évaſion : j'euſſe été ſécouru honorablement, ſi je ne les avais pas quités ; le bien de toute la parenté m'aurait apartenu.

On m'aimait tendrement, leur afection n'eût pas soufert que je fusse demeuré dans le besoin. On promit enfin de concourir, d'un comun acord, à rétablir ma fortune, & à tacher de me remetre dans les honeurs.

Je començai alors l'épreuve de mes Lunètes : je voulus savoir le vrai motif de tant de zéle, de leur générosité ; je regardai dans leurs ames.

Mais qu'y vis-je, mon cher Ami ! Quels sentimens ! Je les gravai profondément dans ma mémoire, ainsi que toutes les autres découvertes, que j'ai faites depuis lors. Voici ce que je lus.

Quèle honte pour nous de voir un des notres, que nous ne saurions méconaitre, ni désavouer, réduit à cet état d'infortune ! Nous craignions de rougir de sa disgrace, ou d'être obligés de lui faire part de nos facultés, pour le maintenir dans la situation qu'exigent notre rang & notre naissance ; son départ nous avait délivrés de l'une & l'autre crainte : il semblait ne devoir plus nous être à charge. Quel su-

plice pour des gens d'honeur, que la préſence d'un parent dans l'adverſité ! Il avait bien fait de fuir loin de nous ; mais il aurait mieux fait encore de ne pas reparaitre. Cependant, puiſqu'il revient, notre amour propre ne ſoufrira pas qu'il nous faſſe honte par ſon état de pauvreté : mais pourqu'il ne nous oblige pas longtems à le ſécourir par nous-mêmes, il faudra tacher de lui procurer quelque emploi honorable, dont l'éclat réjailliſſe ſur nous. Il n'y a rien qui aviliſſe plus que l'indigence : un home pauvre ternit la gloire de tous ceux qui lui apartiénent.

Eſt-ce là, dis-je en moi-même, cette aflíction ſi vive, que leur cauſa mon départ ? Quèle hipocriſie, grands Dieux ! L'ambition & la vanité ſe décorent de ce qu'il y a de plus ſacré ! Hé, je devrais mon élevation à leur orgueil, plutot qu'à leur tendreſſe ? Ha ! Renonçons-y ; féſons-les rougir de leur baſſeſſe par notre vertu : montrons leur la véritable grandeur dans la pratique du bien, en ſervant l'humanité dans les malheureux.

Je

Je reçus enſuite la viſite d'un de mes amis, ou pour mieux dire, de l'un de ceux qui avaient paru autrefois m'afectioner vivement. Cet ami me réprocha de n'avoir pas daigné me confier à lui dans mes malheurs. Ignoriez-vous, que ma bource était à votre ſervice, toute ma maiſon à votre diſpoſition, que j'aurais emploïé tout mon crédit, toutes mes facultés, pour vous ſécourir ?

Je voulus pénetrer dans le cœur de mon ami & éprouver ſi cette généroſité était réèle : je mis mes Lunètes.

J'aurais été bien faché, penſait mon ami, qu'il ſe fût adreſſé à moi dans le tems qu'il avait beſoin de ſecours. Maintenant il n'eſt peut-être plus dans le cas de la néceſſité ; je ne riſque rien de lui reprocher qu'il ne m'a pas mis à l'épreuve. Pouvais-je me diſpenſer de le voir ? Tout le monde eſt inſtruit de notre anciéne liaiſon ; on dirait que je le fuis à deſſein : quèle idée n'aurait-on pas de cette conduite ? Si par hazard il me demandait quelque ſervice, qui m'expoſât à des dépenſes ou à des démar-

ches humiliantes, je saurais éluder sa demande, pallier mon refus, ou autoriser mon inutilité. Dans ce monde-ci, chacun doit penser pour soi : des protestations, on peut en faire ; cela ne coute rien.

J'écoutai atentivement les protestations de mon bon Ami ; je lui promis de faire usage de sa générosité à l'avenir : mais je résolus fermement d'éviter désormais toute intimidité avec lui, plaçant ailleurs ma confiance.

Il vint un Home à qui j'avais rendu de grands services : il s'était crû obligé de me faire visite. Ha ! Mon cher Bienfaiteur ! S'écria-t-il en entrant, que je me rejouis de votre retour ! Persone n'a été plus afligé que moi, en aprenant votre absence. Vos malheurs m'avaient vivement touché. J'ai fait de vaines perquisitions, pour vous découvrir, pour vous prouver ma reconaissance, en vous fesant part d'un bien, que je tiens de vos bienfaits.

J'essaïai la pierre de touche. De quel fardeau, se disait cet ingrat, me sentais-je déchargé par son éloignement ! Rien

n'eſt ſi pénible que la préſence d'un home, à qui on a quelque obligation. Qu'il eſt humiliant de lui avouer que nous tenons de lui notre bien-être ! Je me ſerais bien volontiers diſpenſé de cette courvée, ſi ce n'eût été le *qu'en dira-t-on*. Maintenant que je n'ai plus beſoin de lui, j'ai honte, en moi-meme, d'être obligé de lui faire ma cour ; mais tout le monde ſachant le bien que j'en ai reçu, je ne pouvais m'en diſpenſer. Que ne reſtait-il où il était alé.

Ha ! Quelle ame baſſe ! Dis-je d'abord ; devrait-on faire du bien après cela, ſi un cœur vertueux n'en trouvait la récompenſe au dedans de ſoi ? Je fus indigné d'une ſi noire ingratitude : mais come j'aimais le bien pour lui-même, [c'eſt le caractére d'un cœur né pour la vertu] je me promis d'être toujours utile, mais d'uſer ſeulement de plus de circonſpection dans le choix des perſones que je ſervirais

Je vis entrer enſuite un des Concurrans, qui par leurs brigues m'avaient ſourdement culbuté, pour s'emparer de mon poſte. La curioſité l'amenait ; il voulait ſavoir ſi j'avais

rencontré quelque heureuse circonstance, si j'étais rapelé par le Souverain, si je ne pourrais pas lui nuire, en réclamant mes droits : mon arrivée l'avait alarmé. Monsieur, me dit-il, je suis très charmé de votre retour ; je m'empresse à vous en témoigner ma joie. Vivement touché de vos infortunes, je n'ai accepté qu'à regret une partie des dignités, dont la calomnie vous a fait dépouiller : il n'a pas tenu à moi qu'elles ne vous fussent conservées, & si je n'avais craint de faire insulte à mes protecteurs, ou d'en courir, peut-etre, la disgrace de notre Souverain, j'aurais refusé des avantages, qui vous étaient enlevés injustement. Sans-doute, Monsieur ! Que la verité va vous faire rendre justice : le Roi vous a aparament fait revenir, pour récompenser votre inocence. Si je puis vous etre utile, je m'emploïerai avec chaleur, je vous suis entiérement dévoué.

Que de choses j'espérai de lire dans l'ame de celui-ci ! Je le remerciai de ses ofres généreuses & lui repondis, que j'ignorais si le Roi voulait penser à moi ;

que mon intention était seulement de servir mon Souverain & ma Patrie par mon travail ; mais que je n'ambitionais ni dignités, ni richesses. En parlant à cet home bienfaisant & honête, j'aprochai les Lunètes de mes yeux, pour aprofondir ses sentimens.

Tant mieux pour toi, pensait cet home serviable, en écoutant mon remerciment : je t'empecherai bien de rentrer en grace, si je m'aperçois que tu puisses me nuire ! Je t'ai culbuté autrefois par mes impostures, pour ramasser tes dépouilles ; je ne m'exposerai pas à perdre le fruit de tant de peines & me couvrir de confusion, en te laissant justifier. Prend garde de me porter préjudice, en retablissant ta fortune ; car je te perdrai par toutes sortes de moyens ; je les tenterai tous, jusqu'au crime.

Quèle trahison ! Peut-on être aussi méchant, aussi sélérat, pour conserver de vains titres, ou les biens de la fortune, qu'elle nous ravit par le meme caprice qu'elle nous les done ? Heureux qui peut se satisfaire de la médiocrité !

Enfin je reçus encor quantité d'autres visites, qui toutes avaient des motifs également vicieux ; elles me fournirent bien des découvertes sur le caractére du cœur humain.

Dès-que je me trouvai seul, le sage Vieillard, qui s'était rendu invisible & qui me suivait fidèlement, profita de l'ocasion, pour me doner quelques conseils sur tout ce qui venait de se passer. Il avait trouvé quelque justesse dans les reflexions que j'avais faites ; mais la conduite que je me prometais de tenir à cet égard, demandait à être dirigée par une sageſſe moins scrupuleuse & plus sensée.

Après bien des conseils, il faut, ajouta-t-il, vivre avec tous les homes, avoir des ménagemens pour tous. Il faut tacher de conaitre les bons, pour les imiter, les méchans, pour s'en garantir ; sans choquer ouvertement leurs caprices, ni irriter leur malice, par trop d'indignation : il est sage de travailler à se faire aimer de tous. Si le Ciel te favorise & te rend la fortune propice, il faut faire du bien à tout

le monde, ſans diſtinction. L'on doit regarder les richeſſes, come un dépot apartenant aux malheureux ; celui qui les poſſéde, doit bénir le Ciel de le lui avoir confié. Regarde tous les homes come tes fréres : plain les ingrats, ſans les abandoner ; déſire le changement des vicieux ; & tache de t'élever, en quelque façon, au niveau des Immortels, qui font pleuvoir ſur les terres ſtériles, come ſur les plus fécondes.

Le Sage, dit-il enfin, ne doit pas fuir les influances de la fortune. Renoncer entiérement au bien-etre, c'eſt miſantropie ; ſe fier tout-à-fait au hazard, c'eſt une fole erreur. Il faut aſpirer à une certaine opulence, pour en faire bon uſage ; travailler à l'aquerir par ſon induſtrie : mais ſi on la manque, on doit etre auſſi content du plus ſimple néceſſaire & ne regrèter que les moïens de faire plus de bien. Il ne faut pas ſe contenter de ſe préſenter devant le Palais de la Fortune & atendre nonchalament qu'on vous l'ouvre : il eſt néceſſaire d'heurter avec une honète confiance, apuïée

ſur la vertu & le mérite. Dès qu'on y ſera conu, on en raportera infailliblement quelque regard favorable. La bone Philoſophie n'idolâtre pas l'indigence ; mais n'admet que la prudence & les bones mœurs, pour principaux arbitres du ſort.

Déterminé par les conſeils de mon Mentor, je travaillai donc à aquérir de l'emploi. Je demandai, ſans ſuplier ; j'apelai la Fortune, ſans l'importuner ; je l'atendis ſans inpatience. Je n'emploïai ni baſſe flaterie, ni ſoumiſſion honteuſe, ni complaiſances dèshonêtes. J'apuïai mes demandes d'une conduite réguliére, d'une exacte aplication à faire le bien, à éviter le mal, à paraitre juſte, à etre bienfaiſant, à fréquenter des gens de vertu. Ce n'était pas la plus prompte, ni la plus ſure métode, pour parvenir.

Le premier à qui on m'engagea à me préſenter, était un Courtiſan acrédité auprès du Souverain, home afable en aparence, poli, grand prodigue de complimens ; il me promit une vive recomandation. Je parlerai pour vous, Monſieur, me

me dit-il ; j'ai quelque crédit auprès du Roi ; il ne dépendra pas de moi que vous ne soïez bientot pourvu de quelque charge digne de votre mérite.

N'osant compter sur ces promesses, je voulus en éprouver la sincérité, avant de m'y fier ; je pris mes Lunètes.

Tachons, pensait le Courtisan, de nous débarrasser de cet home-ci par des complimens, car pour des services, je ne suis pas d'humeur de lui en rendre. Je dois garder mon crédit pour moi-meme : ma fortune n'est pas encor à son dernier période ; je veux briguer de plus hautes dignités : si je demande des graces pour un autre, ce sera autant de retranché sur celles que j'ambitione ; je n'en ferai rien. Que m'importe qu'il soit bien ou mal, pourvu que j'assure mon bien-etre. Je trouverai assez facilement des prétextes, quand il reviendra me voir, pour lui faire acroire que je n'ai pas pu réussir : il me saura gré des démarches qu'il croira que j'aurai faites, & je n'aurai point risqué de nuire à mes propres intérêts.

Je ſuis, dis-je en moi-meme, ſi ſenſible à vos bones intentions, que je rougis de ma démarche. Je ne vous metrai pas dans le cas de me faire valoir votre protection; car j'y renonce dès-à-préſent, ainſi qu'à l'honeur de vous revoir.

Je fus enſuite adreſſé à un nouveau riche, qui s'était tiré de l'obſcurité par ſes vexations ſur les Peuples, par ſes rapines ſur les revenus de l'Etat, par ſes uſures exorbitantes; il était devenu un home de conſideration.

Je lui demandai ſimplement s'il voulait emploïer pour moi ſon crédit, & me rendre ſervice. Le nouvel home s'ofenſa de ce que je n'avais pas débuté par lui doner des éloges. Je n'avais fait aucune mention de ſes titres, en lui parlant; j'avais paru faire peu de cas du faſte & de la richeſſe de ſon hotel: au lieu de lui parler de ſon eſprit, de ſes talens, de ſon mérite; je n'avais reconu que ſon crédit; je l'avais imploré, ſans l'encenſer.

Cependant come j'étais d'anciéne nobleſſe, la démarche que je faiſais, flatait

le Gentilhome moderne : il fut ravi de pouvoir prendre un ton de supériorité sur un home, qui était plus que lui par sa naissance : son orgueil trouva de quoi se nourrir. Il consentit enfin à me rendre quelque service ; mais ce ne fut qu'après m'avoir mortifié par sa fatuité & sa hauteur.

Je vous plains, me dit-il froidement, de ce que la fortune ne vous a pas favorisé ; je suis à même de vous etre utile ; je veux bien m'emploïer pour vous. Entre nous, gens de condition, nous devons nous secourir dans le besoin. Je plains les misérables ; comptez sur mes soins.

Celui-ci serait-il sincére ? Dis-je, peu sensible au reproche qu'il me sesait de ma misère : lisons.

Ce Gentilhome, se disait le Crésus, me mépriserait, s'il était opulent. Ses semblables, parce qu'ils sont de plus illustre naissance, prenent plaisir, pour l'ordinaire, à nous humilier, en nous rapelant ce que nous avons été autrefois. Ce n'est que quand ils ont besoin de nous, qu'ils nous recherchent & nous flatent. Humilions celui-ci, en le

ſervant ; c'eſt une vraie élevation pour moi. Il me fera ſa cour ; je vais ordoner à mes gens qu'on le faſſe atendre long-tems dans l'antichambre, quand il reviendra : il faut qu'il achète par ſes courvées les ſervices qu'il me demande. Quèle douceur pour mon amour propre !

Quèle petiteſſe, dis-je alors, mèlée avec la plus ſote vanité ! Qu'il eſt vrai que les richeſſes ne donent jamais des ſentimens d'honeur à ceux qui ſont nés avec une ame baſſe ! Quoi ! J'irai m'humilier aux pieds d'un home plus vil, par ſes ſentimens, que le plus pauvre Païſan ? Ha plutot, retournons dans notre foret, où l'on n'adore jamais l'opulence, où on ne ſaurait faire du bien pour ſatisfaire la vanité & la jalouſie !

Je réſolus de ne m'adreſſer plus à l'avenir à ces ſortes de gens, qui n'ont que leur induſtrie, ou peut-etre, leur friponerie pour mérite, que le fruit & l'éclat de leur richeſſe pour nobleſſe, que leur vanité pour vertu.

Je fus quelque tems après faire viſite à un vieux Gentilhome, que j'avais conu ja-

dis ; il m'avait témoigné quelque afection. Sans-doute, dis-je, celui-ci m'aidera par grandeur d'ame : il m'a paru autrefois porté en ma faveur, quand je n'avais pas beſoin de lui ; eſſaïons s'il eſt généreux.

Avec quèle joie, me dit-il d'abord, je ſaiſis l'ocaſion de vous ſervir ! Je ſuis flaté que vous aïez eu confiance en moi : toute ma maiſon & mon crédit ſont à votre diſpoſition ; uſez-en familiérement : je vais inceſſament travailler pour vous. Faites-moi l'honeur de me venir voir quelques fois : je ſerai ravi, ſi je puis être utile à un galant home come vous.

Je doutai encor de ſa ſincerité, j'interrogeai ſon cœur. Bon, diſait-il, ne croit-il pas que je me metrai dans le cas d'avoir obligation à quelqu'un, par raport à lui ? Quand je lui ai ofert mes ſervices, il n'en avait pas beſoin ; ſans quoi, je me fuſſe bien gardé de le faire. C'eſt à ſes parens à y pourvoir & s'expoſer à des refus. Il n'y a rien de ſi diſgracieux que de briguer pour autrui ; on a mille peines à eſſuïer. Pourvu que je ſois heureux, que m'importe

le ſort des autres ? Je ſaurai bien me délivrer de ſes viſites ; *je* ſerai toujours inviſible pour lui, quand il reviendra. Je vais doner ordre à mes gens de ſe le rapeler & de faire atention que *je* n'y ſois jamais pour lui. Par ce moïen, il ſera contraint de ſe pourvoir d'autres Protecteurs ; mes afaires m'autoriſeront à paſſer pour abſent de chez moi ; *je* n'en aurai pas moins paru poli à ſon égard. C'eſt-là notre unique devoir : nous ne devons pas nous étudier à d'autre mérite.

Je réſolus enfin de ne plus chercher des Protecteurs : *je* voulus atendre que mes Parens euſſent travaillé pour moi. Il eſt vrai que leur zèle ſe ralentiſſait inſenſiblement ; un reſte d'orgueil, ou de ſimple bienſéance, peut-etre, les portait encor à quelques démarches. Que de reflexions ne fis-*je* pas ſur le peu d'humanité que *je* trouvais dans tous ceux à qui *je* m'étais adreſſé !

Cependant *je* ne voulus pas paſſer ma vie dans l'oiſiveté, & atendre que la fortune m'eût favoriſé, pour me rendre utile à mes

ſemblables. Ce n'eſt pas toujours, diſais-je, par des aumones pécuniaires, que l'on ſoulage les malheureux : on peut, le plus ſouvent, adoucir leur état par des conſeils, des conſolations, des ſoins dignes de la vertu, ſoins trop humilians pour un cœur orgueilleux, que l'opulence a rendu inſenſible.

Je m'informais exactement des maiſons où il pouvait y avoir des infortunés. Je ne croïais pas m'avilir, en alant moi-meme les chercher juſques dans leurs retraites obſcures. Je tachais de faire contribuer toutes les perſones opulentes que je conaiſſais, au ſoulagement de ces pauvres honteux ; je preſſais, je ſupliais, je réiterais mes inſtances, juſqu'à me rendre importun, afin de leur procurer des ſecours contre la faim & la miſére : je ne rougiſſais pas de demander pour eux, ce que j'aurais eu honte de demander pour moi-meme : je lui ſacrifiais bien ſouvent une partie de mon néceſſaire.

Mais je tachais de leur etre encor plus utile par mes conſeils. Je m'étudiais à leur

rendre leur ſituation moins afreuſe, par les avantages que l'ame peut en retirer. Ce n'eſt que dans les revers de fortune, leur diſais-je, que l'on peut conaitre la légéreté de ſes faveurs. La vertu ſeule eſt un tréſor qui ne ſaurait nous étre ravi; elle peut en quelque façon nous tenir lieu de tout bien; elle nous ſoulage, en nous rendant contens de nous-memes. Vous devez ſentir tout cela dans votre ſituation. Un home à qui tout proſpére, s'endort dans ſon bonheur: une proſpérité conſtante engourdit l'ame, la rend inſenſible au bien. L'adverſité au contraire épure les paſſions & les dirige vers un objet honête, qui eſt l'amour des ſolides vertus. Quand on a fait ces reflexions ſur la légéreté de la fortune; on ſoufre plus patiament ſes diſgraces; on trouvè ſon malheur moins conſiderable, car la patience le diminue; on eſt en éfet moins malheureux. Il y a encor un avantage à retirer de l'adverſité: on n'eſt frapé de l'inhumanité des homes, que lorſqu'on a beſoin d'eux: tant qu'on eſt dans la proſpérité, on n'eſt pas dans le cas d'éprouver leurs

ſentimens ; on ne ſent ni ce qu'ils ſont, ni ce qu'ils devraient être. Dans l'infortune on eſſuïe l'horreur d'être abandoné ; on condane les cœurs inſenſibles : pourrait-on être inſenſible à ſon tour ? On eſt rarement touché des malheurs d'autrui, quand on n'a pas été ſoi-même malheureux : mais quand on l'a été, pourrait-on ne pas compatir au ſort de ceux qui le ſont encore ?

J'alais de tems en tems voir ces homes heureux dans leur ruſtique ſimplicité, que l'orgueil & l'injuſtice des Grands mètent au rang des animaux créés pour leur ſervice, qu'ils croient flater par un ſeul de leurs regards, & à qui ils acordent à peine l'avantage de l'humanité. Je les regardais come les ſeules perſones heureuſes, par leur tranquilité & leur vertu. Non ſeulement je leur parlais familiérement, je les encourageais au travail, come mes ſemblables ; mais je metais ſouvent la main à l'ouvrage, autant pour les aider, que pour leur rendre leur état plus cher ; je leur montrais par-là, que je ne croïais pas m'avilir en les imitant : je paſſais des jours

entiers à travailler & à manger avec eux; partageant leurs fatigues & leur repas. Je leur fesais sentir qu'ils étaient plus raisonable, plus heureux que les Grands, toujours ambitieux, fesant de leur vie un martire continuel, pour des frivolités, assujetis à une infinité de soucis & de besoins, dont le pauvre Laboureur est exemt. J'exaltais beaucoup leur tranquilité, leur simplicité, leur santé parfaite, leur vie libre, sans cérémonial, sans ambition, sans politique, gaie & tissue d'un plus grand nombre d'heureuses anées. Ces Grands même, leur disais-je enfin, qui semblent vous mépriser, qui vous tiranisent, ont cent fois envié votre sort avec plus d'ardeur, qu'aucun de vous n'envia jamais le leur; lors même qu'ils vous font servir à des fonctions viles, qu'ils vous asservissent à leurs caprices, ils admirent votre paisible simplicité. C'est ainsi que je leur rendais leur vie champêtre précieuse & douce.

Je fréquentais les gens de bien & les méchans. J'exhortais les premiers à persister constament dans le chemin de la vertu;

je leur en fesais aimer la pratique par l'apas meme du plaisir. Sentez-vous, leur disais-je, combien les douceurs que procure l'amour du bien, sont audessus de celles qu'on goute dans le vice ? Les premiéres causent une satisfaction flateuse, pure, tranquile, toujours égale, toujours constante ; plus on la goute, plus elle parait se renouveler : les autres au contraire sont une ivresse, mèlée de trouble & de remords, qui ne se nourrit que par de nouveaux crimes ; leur durée les rend insipides ; elles laissent bientot dans l'ame un vuide afreux, qui ne peut etre rempli que par le regret de n'en plus jouir, souvent, par le désespoir de s'y etre livré. Je fesais les memes reflexions avec les méchans ; j'ajoutais à ceux-ci, pourquoi vous plaisez-vous dans le mal & chérissez-vous des plaisirs, dont la recherche & la satiété sont plus pénibles, que la jouissance n'en est douce ? Essaïez de pratiquer la vertu de bonefoi ; vous préférerez alors le bonheur qui vous paraitra le plus paisible, le plus constant, le plus consolant, le plus pur. Quelques-

uns écouterent mes avis ; ils firent des éfors pour en profiter : mais la plupart les mépriſérent & rirent de mes diſcours autant que de ma conduite. Je ne me déſiſtai pourtant pas de bien faire.

Quand je trouvais quelques caractéres charitables, ce qui était aſſez rare, je les excitais ainſi à ſuivre leur penchant : vous vous égalez aux Dieux par vos bienfaits ; ils ne paraiſſent jamais plus grands que quand ils font du bien. En reconaiſſant partout vos ſemblables, vous vous élevez à proportion que vous paraiſſez vous abaiſſer ; les autres n'oſent ſe croire ſemblables à vous. En vous apelant les freres des malheureux, vous devenez leur ange tutelaire ; ils vous regardent come des envoïés du Ciel ; ils vous rendent un homage de reconaiſſance & de reſpect, qui tient de la vénération. Eſt-il rien de ſi flateur ? Eſt-il une conduite plus noble, & peut-on en atendre un plus beau ſalaire ici-bas ? La vertu de bienfaiſance vous rend dignes des homages des homes & de l'amour des Dieux.

Je saisissais surtout avec empressement les ocasions d'inspirer de bones mœurs aux jeunes gens, que je regardais come le germe d'un Peuple bon ou méchant, heureux ou malheureux. Je leur découvrais les artifices des faux amis, qui par des peintures aprêtées tacheraient de les précipiter dans les vices où ils s'étaient déja embourbés ; Je les exhortais à choisir scrupuleusement pour compagnie des gens, dont les mœurs aplaudies fissent leur propre éloge. Les faux amis, leur disais-je, vous dépeindront le vice sous des couleurs vives, mais honêtes, que vous distinguerez à peine de la vertu : on tachera de vous inspirer une mauvaise honte pour le scrupule, la retenue, la pudeur. Les premiers plaisirs qu'ils vous feront gouter, ne seront pas capables de vous éfaroucher ; de bèles aparences vous les feront paraitre moins dangereux ; mais insensiblement vous vous livrerez aux apas de ces passions, dont on ne conait la noirceur, que quand elles vous tiranisent. Vous perdrez le souvenir de votre premiére éducation : & ce qui achévera votre perte,

c'eſt que ſi vous venez à vous apercevoir de votre égarement, vous aurez honte d'avouer vos faibleſſes & de les réparer. Vos compagnons vous feront regarder cette démarche come dèshonorante ; votre amour propre s'y refuſera : vous comencerez alors à haïr l'auſtérité de la vertu, & ce contraſte avec les douceurs que l'on goute dans le ſomeil du vice, vous les fera rechercher avec plus d'avidité. Vous ne penſerez bientot plus qu'à vous y livrer entiérement ; vous en ferez une habitude, qui dégénérera en beſoin. C'eſt alors que comencent les plus grands déſordres : le menſonge, la trahiſon, la fraude, le vol, ſouvent meme le meurtre, deviènent des reſſources néceſſaires, pour aſſouvir des deſirs, auxquels on n'eſt plus maitre de réſiſter. Vous ſavez la terrible fin de ces déſordres : une mort ignominieuſe vous donerait en horreur au Public, témoin de vos forfaits, de vos honteux ſuplices & de l'infamie dont vous vous feriez couvers.

C'était par de pareilles peintures que je préparais les jeunes gens contre le danger

des mauvaises compagnies, que je regarde come la premiére cause de la corruption des homes, come le principal objet de la vigilence & des soins des parens. Je fesais sentir aux Péres & aux Méres, que la mauvaise éducation de leurs enfans les couvrait d'ignominie, que les fautes, qu'ils les laissent capables de cometre par une suite de cette négligence, réjaillit toujours sur eux-mêmes.

Tels sont les services que je me croïais obligé de rendre à la Société, parce que j'étais en état de les lui rendre. J'en ai fait longtems mes principales ocupations; maintenant même que d'autres soins exigent la plus grande partie de mon tems, ces memes ocupations rempliſſent mes loisirs.

Je fesais cependant bien des découvertes par le secours de mes Lunètes : chaque jour je pénetrais des démarches équivoques. Voici un détail abregé des impostures que j'ai dévoilées : je ne saurais me rapeler de toutes les ames fausses, dans lesquèles j'ai lu.

J'étais chez un Marchand de ma connaiſſance, à faire quelques emplètes. Il vint un home conu, que des malheurs avaient reduit au défaut d'argent, mais à même d'en recouvrer bientot : il avait beſoin de quelques marchandiſes abſolument néceſſaires à ſon entretien ; il pria le Marchand de les lui céder à crédit, pour ſix mois ſeulement, lui ofrant les aſſurances les plus autentiques que l'on puiſſe doner en pareille circonſtance. Le Marchand témoignant une vraie ſatisfaction de pouvoir obliger ce galant home, ne balança pas à lui livrer les marchandiſes qu'il demandait, & les lui étala. On voulut convenir du prix : l'acheteur le trouva exceſſif, il marchanda. Monſieur, dit le Marchand, je ne veux pas gagner avec vous ; je ne vous demande que ce qu'elles me coutent ; tout autre en païerait davantage : vous les trouverez plus chéres partout ailleurs. Cependant l'acheteur examinait la marchandiſe ; il y conut des défauts : mais, dit-il au Marchand, n'avez-vous pas du meilleur ? Ceci me parait d'une mauvaiſe qualité.

lité. Vous m'excuſerez, dit le Marchand ; c'eſt le mieux que vous puiſſiez trouver ; il vous fera bon uſage ; il ne parait pas tout ce qu'il vaut : je vous aſſure que vous en ſerez très-content. Le malheureux acheteur, qui avait extrême beſoin de cette marchandiſe & qui aparament ne croïait pas trouver crédit ailleurs, prit ce qu'on lui dona, convint au prix qu'on voulut & fit ſon billet au Marchand, qui, en feignant de le refuſer, cherchait du papier & des plumes pour ſon débiteur ; Enfin le billet fait, l'acheteur prit ſon paquet & s'en-fut. Je remarquai un air de ſatisfaction ſur le viſage du Marchand, que j'attribuai d'abord au plaiſir qu'il reſſentait d'avoir rendu ſervice : mais, dis-je enſuite, il l'a fait avec tant d'aiſance ; n'y aurait-il pas quelque autre mobile que ſa généroſité ? Liſons dans ſon cœur ce qui l'a déterminé ; s'il eſt bienfaiſant, je lui done plus que mon eſtime ; je veux le reſpecter. Ha ! Que j'y vis bien autres choſes, mon Ami ! A la faveur du crédit, il avait livré ſa plus mauvaiſe marchandiſe, vieux rebut

dont il ne se fût peut-etre jamais débarrassé, sans le vendre à vil prix ; il se dédomageait du sacrifice qu'il fesait de son païement pendant six mois, en exigeant, un quart de plus qu'il ne vendait la meilleure qualité de cette espèce : la joie qui paraissait sur son visage, venait du plaisir que lui causait cette généreuse fourberie.

Je passais un jour devant la maison d'un home de palais : il était sur sa porte avec un pauvre Cliant, qu'il semblait plutot metre hors de chez lui, que l'acompagner. Celui-ci fesait de vives instances pour l'engager à se charger d'une afaire qu'il avait & dont le droit était manifestement de son coté. Alez, lui disait l'home de robe ; je vous ai déja dit mile fois que votre afaire ne valait rien : vous avez tort & vous perdrez ; tous les Auteurs vous condanent. Ne m'importunez pas plus longtems : vous avez tort. Je ne me charge pas de mauvaises causes : adressez-vous à quelqu'autre. Ma probité, ma consience me défendent de prendre de mauvais Procès : alez-vous en. Je compris à quelques

raiſons du Cliant, qu'on lui avait fait une injuſtice manifeſte & qu'il avait droit. Je fus ſurpris de l'obſtination du Patron, qu'il implorait : il devait ſentir l'équité de cette cauſe : je voulus ſavoir ſon ſentiment ; j'interrogeai ſon ame. Qu'ai-je beſoin, diſait-il, de ces miſérables pratiques, avec qui il n'y a pas cinq ſous à gagner ! J'aimerais mieux ne jamais plaider, que de plaider ſans profit. Ce bon-home a bien raiſon : mais quand on eſt pauvre, on a toujours tort dans mes livres. Sa partie adverſe eſt riche, je la conais : je ne veux pas lui déplaire, pour rendre ſervice à un home ſans richeſſe & ſans crédit : peut-etre meme viendra-t-elle s'adreſſer à moi, l'argent à la main. Que ſa cauſe ſoit mauvaiſe ; qu'elle ſoit condanée ; que m'importe ? J'y gagnerai toujours, & plus, que ſi je feſais rendre juſtice à ce pauvre perſécuté.

Quèle horreur, mon cher Ami ! Le Pauvre oprimé ne trouve plus des Protecteurs ! Je ne vous comunique pas les reflexions que je fis ſur ce ſujet : à ce ſeul récit, vous

ſaurez vous en dépeindre toute l'infamie*

Je pourſuivais mon chemin, ocupé de ces triſtes idées, lorſque je fus tout à coup tiré de mes rèveries par les ménaces & les invectives, qu'un home richement habillé prodiguait à un autre couvert de haillons, dont l'air confus & ſupliant m'intéreſſa en ſa faveur. Coquin ! Lui diſait le Monſieur, un de ces homes qui n'ont que leur parure pour ſe faire remarquer, leur hauteur impertinante pour nobleſſe ; je te roſſerai, ſi tu ne fais ton chemin : que ne travaille-tu ? Vous êtes tous de la canaille, qu'il faudrait pendre ou enfermer pour toujours. Nous ſomes obſèdés partout de ces malheureux, qui peuplent les chemins & les Villes de ſélérats ; ils font les pauvres par fainéantiſe ou par libertinage : on devrait les laiſſer crever ſur le fumier.

Le Pauvre, timide & alarmé, inſiſtait à repréſenter ſa miſére : va-t-en, gueux ! Lui répliqua le Monſieur ; ou je caſſerai ma Cane ſur tes épaules. Surpris du traitement qu'eſſuïait ce miſérable, je voulus ſavoir ſi le Monſieur avait quelque crime à

lui reprocher, ou s'il ne l'invectivait qu'à cauſe de ſon indigence ; je me ſervis de mes Lunètes. Croiriez-vous, mon Ami ! Qu'il ne quérelait ce pauvre d'une façon ſi outrageante, que pour ſe faire un prétexte plauſible, qui le diſpenſât de le ſécourir ? C'eſt tout ce que je lus dans ſon cœur. Indigné d'une pareille inhumanité, & ne croïant pas néceſſaire de m'informer ſi ce Pauvre était miſérable par ſa faute ou par une véritable adverſité, je m'aprochai de lui, je lui donai quelques piéces de monoie, & je pourſuivis mon chemin, ſans rien dire ni à l'un, ni à l'autre.

Depuis cette rencontre, toutes les fois que j'ai vu bruſquer des mandians, j'ai voulu conaitre pourquoi ; j'ai ſouvent trouvé le meme motif : on les quérèle, pour ſe diſpenſer de leur doner. J'ai encor porté ma curioſité plus loin ; ſuſpectant toujours la raiſon de la conduite de la plupart des homes, j'ai voulu lire dans le cœur de ceux même qui feſaient l'aumone : j'en ai trouvé très-peu vraiment charitables. La plupart donent ou

par oſtentation, ou pour ſe délivrer de l'importunité d'un mandian obſtiné à demander.

Il en eſt à peu-près de meme des gens qui rendent ſervice, des Protecteurs, des Patrons, de preſque tous les bienfaiteurs. Les uns veulent ſe faire des Créatures qui les flatent; ils cherchent des adulateurs: j'en ai trouvé d'autres qui voulaient ſe faire la réputation d'homes bienfaiſans: quelques-uns de ceux-là acuſent d'ingratitude les gens à qui ils ont fait du bien, s'ils ne les publient pas, en tous lieux & en toute ocaſion, pour ceux à qui ſeuls ils ſont rédevables de leur bien-etre. Celui à qui je dois l'emploi que je poſſéde maintenant, eſt de ce genre. Je vous en parlerai dans ſon lieu.

J'ai lu dans le cœur de quelques-uns, des vues encor plus condanables. Ils rendaient ſervice à bien des gens, aſſez facilement; mais ce n'était que pour groſſir un parti qu'ils avaient formé, dont l'obiet était l'ambition, l'intérêt, la haine, la vengeance, la concurrance. Il en eſt de

ceux-là qui veulent s'atacher des gens qui pourraient leur nuire, en suivant le parti de leurs adversaires ; ils n'épargnent ni leur crédit ni leurs richesses, autant pour se fortifier, que pour afaiblir celui qui leur fait obstacle.

J'en ai enfin trouvé, en petit nombre à la verité, plût aux Dieux qu'il fût encor moindre ! J'en ai trouvé dans l'ame de qui j'ai lu des motifs les plus criminels, motifs qui profanent la bienfaisance, en abusant de son caractére ; oui, j'en ai trouvé qui veulent soumetre ceux qu'ils secourent à des complaisances odieuses, à des démarches honteuses, à favoriser leur animosité, leurs passions déreglées, leurs infames penchans à la débauche ; qui veulent enfin avoir des compagnons & des aides dans leurs crimes. O honte de l'home ! Je ne l'eusse jamais crû, si je ne l'avais lu dans les cœurs de ces monstres, que, ce qui ne devrait etre dicté que par la plus sacrée, la plus respectable des vertus, par la noble & pure générosité, ne fût produit que par des vices infames. Tirer les malheureux de leurs pei-

nes, pour en faire des coupables ! Je frémis, mon Ami ! A cette idée : je ne saurais m'en ocuper plus longtems.

Avant de vous parler de mon bienfaiteur il faut que je vous raconte une chose singuliére, qui m'arriva quelque tems avant que d'etre muni de mon emploi, avec un autre Protecteur qui s'était chargé de me placer.

Je vous ai dit que j'avais renoncé aux sollicitations, que j'atendais que la fortune me rît, ou que mes Parens me la rendissent favorable. Ils m'avaient recomandé à un Grand, Home de crédit, qui m'atira chez lui, me promit son amitié, m'assura qu'il ne me négligerait pas dans l'ocasion. Je le voïais fréquemment ; j'étais enchanté de ses honêtetés. Il me reprochait tous les jours d'avoir pensé trop tard à lui, que j'aurais été muni avantageusement depuis longtems, si j'avais daigné le voir plutot. Les protestations succédaient à ces reproches.

Je croïais avoir trouvé un Ami, ou du moins un home qui pourrait l'etre dans la suite :

ſuite : notre conaiſſance n'était pas encor de longue date. Je m'apercevais, il eſt vrai, que tous ceux qui venaient le voir, recevaient le meme acueil, les memes témoignages d'afection : mais peu jaloux des diſtinctions excluſives, ſon bon cœur, ſon afabilité me donérent une ſi bone idée de lui, que je n'oſais le metre à l'épreuve de mes Lunètes ; la ſeule penſée me paraiſſait une injuſtice. Enfin il ſe préſenta un poſte avantageux : j'en parlai à mon Protecteur, il me promit de me le procurer. Peu de jours après il me félicita d'un air ſatisfait, & me dit d'aler m'en emparer. Je me préſentai en ſortant de chez lui ; je fus peu ſurpris d'y trouver un Concurran muni des memes prétentions que moi. Il a ſon Protecteur auſſi, me dis-je, il n'eſt pas étonant qu'un autre ait fait pour lui, ce que le mien a fait pour moi : il s'agit de ſavoir lequel de nous deux a des droits plus forts. Nous diſputames longtems, & ne nous acordames point : eſt-il extraordinaire, puiſqu'il s'agiſſait d'une matiére d'intéret ? ſi je n'euſſe craint de

faire injure à mon Protecteur, j'aurais renoncé d'abord à un Poſte qu'il me falait obtenir par des diſcutions. Après bien des raiſons inutiles, nous nous ſéparames pour aler chacun chez notre Patron. Mais quèle fut notre ſurpriſe, mon Ami, de nous trouver tous les deux dans la meme antichambre, oui, chez mon Protecteur ! A peine eumes-nous le tems de nous enviſager avec étonement, ſans ſavoir que nous dire, tandis qu'on nous anonçait. Nous nous introduiſimes enſemble ; notre cauſe était comune. Croiriez-vous que c'était le même, mon bon Ami, qui nous avait ſervi tous les deux ? Il nous l'avoua dans l'inſtant & parut peu ſurpris de ſa mépriſe ; c'eſt ainſi qu'il qualifiait cette avanture : en verité, nous dit-il, j'ai tant de choſes dans la tête, que je tombe ſouvent dans pareilles diſtractions ; je ne ſuis que mon penchant à obliger ; pour vous rendre ſervice à tous les deux, j'ai oublié que j'avais procuré au premier ce que je procurais à l'autre. Ce qui a peut-etre ocaſioné mon erreur, c'eſt que vos noms ſe reſſemblent

beaucoup, *Damon*, *Simon*.... ils ne m'étaient pas encor aſſez familiers ; j'ai dit deux fois la même choſe, croïant parler de la meme perſone. Ecoutez ; faites une choſe pour réparer ma bevue ; tirez au ſort, celui qui l'emportera, ſera celui que j'ai voulu ſervir. Le plaiſant home ! Le ſingulier expédient ! Dis-je : c'eſt traiter cavaliérement l'amitié. Je lui repondis que j'avais d'autres reſſources ; j'abandonai à mon Rival le Poſte & le Patron, qui feſait amitié à tout le monde & n'était l'ami de perſone. Cependant je voulus ſavoir ce que penſait un ſi ridicule perſonage, je mis mes Lunètes devant lui ; je lus ; Qu'ils s'acomodent ; je ne veux pas préférer l'un, pour déſobliger l'autre : celui que je négligerais m'en voudrait, je perdrais l'atachement de ſa famille. Au fond, je ne m'intéreſſe pas davantage au ſort de l'un qu'à celui de l'autre : en les jouant ainſi tous les deux, ſans les refuſer, j'ai crû me conſerver mon parti & mes Courtiſans : ils apartiénent tous les deux à des gens que je dois ménager ; ma prétendue

mépriſe me ſervira d'excuſe pour ne déſobliger perſone : ils ne ſauraient me reprocher une préférance.

Je vous avoue, mon cher Ami ! Que j'eus plutot envie de rire, que de m'ofenſer de l'induſtrie de cet home-là ; il m'inſpira un vrai mépris : auſſi bien loin d'etre ſon Courtiſan, moi qui ne ſaurais l'etre de perſone ; je réſolus de fuir un home qui n'avait dans l'ame ni afection, ni bienfaiſance, ni délicateſſe.

Celui à qui je dois le Poſte que je poſſéde, n'a point cette indiférence ridicule : on peut compter ſur ſa protection, quand il la promet ; il choiſit les perſones à qui il veut etre utile : quand il s'eſt engagé à rendre ſervice à quelqu'un, il agit avec chaleur, il va droit à ſon but. Mais ſa conduite à mon égard va vous faire conaitre le motif de ſon zèle, ou du moins, le prix qu'il met à ſes bienfaits.

Je lui fus recomandé, come je l'avais été à beaucoup d'autres, qùi n'avaient pas moins promis leur activité, mais qui ne firent rien. La charge de &c. vint à vaquer : il conaiſſait particuliérement la perſone qui avait

la comiſſion d'y pourvoir : il me propoſa à ſon Ami, me dépeignit avantageuſement, fit des inſtances, & m'obtint cet emploi. Il vint lui-même auſſi-tot m'en aporter la nouvèle, avec un air joïeux, qui témoignait ſa ſatisfaction d'avoir réuſſi à me munir come il l'avait promis. Je lui en marquai ma reconaiſſance ; je l'en remerciai avec les expreſſions les plus convaincantes que je pus trouver, pour lui manifeſter ma véritable ſenſibilité. Toutes les fois que je me trouvais dans le cas de dire que je lui devais mon bien-être, que ce n'était que de ſa protection que je tenais mon Poſte, je ne négligeais pas l'ocaſion, je dépeignais ſon généreux zèle avec les trais les plus avantageux, que pouvait m'inſpirer ma reconaiſſance : ne pouvant la lui prouver par des ſervices, je me feſais un plaiſir & une gloire de la témoigner dans toutes les circonſtances favorables. Mais ſelon lui, je ne feſais pas aſſez ; il m'acuſa bientet d'ingratitude : il trouvait trop peu de gens qui le louaſſent hautement de ſon bienfait. J'aurais dû, & je lus dans ſon

cœur qu'il s'était promis ce plaisir-là en travaillant pour moi, partout & avec toutes sortes de gens, quoique nous eussions à faire ou à dire, n'eût-il aucun raport à sa protection & mon emploi, j'aurais dû, pensait-il, le metre sur le tapis, raconter ce que je lui devais & que je ne devais qu'à lui, entrer dans le détail de ses démarches, de son zèle, de ses instances; enfin ne laisser ignorer à persone qu'il m'avait fait du bien, coment il l'avait fait.

Je n'exagère point, mon cher Ami! Si je croïais avoir mal découvert son idée, sa conduite journaliére la metrait au grand jour: elle ne me laisserait plus douter que je n'eusse pénétré la vraie cause de son mécontentement. A peine avait-il pensé à me rendre service, que toute la Ville le savait déja; il avait eu soin de le répandre. Maintenant qu'il a réalisé sa protection, il ne tarit plus sur mon compte. Si on parle de moi dans quelque assemblée, il rapèle mon état passé, afin d'avoir ocasion de raporter ce qu'il a fait pour moi. Si nous nous rencontrons dans une assem-

blée, il atend que je l'apèle mon Bienfaiteur ; ſi je m'oublie, il me met bientot dans le cas d'en faire l'aveu : il eſt d'une indiſcrétion exceſſive ; il ne prévoit pas que mon amour propre pourrait en ſouffrir. Ha, mon Bienfaiteur ! Ai-je ſouvent dit en moi-meme ; vous vous païez bien de votre bienfait ! Je vous aſſure qu'il m'eſt ſouvent venu dans l'idée que ſon afectation me diſpenſait de la reconaiſſance. Mais j'avais tort, mon cher Ami ! Mon inviſible Mentor m'a vivement reproché une pareille faibleſſe. Quel que ſoit le motif de la conduite d'un Bienfaiteur, m'a-t-il dit, on doit rougir d'oublier le bien qu'on en reçoit ; c'eſt toujours une lâcheté honteuſe, que de devenir indiférent pour ceux à qui on doit des bienfaits. Si un Protecteur abuſe de ſes avantages, c'eſt un défaut eſſentiel, une vaine gloire, ou au moins, une faibleſſe. La vraie généroſité oublie le bien qu'elle a fait. Mais l'afectation d'un Bienfaiteur, quelque injuſte qu'elle ſoit, ne diſpenſe pas de la reconaiſſance, pas même des éloges qu'il exige : il ne faut ni ou-

blier, ni cacher ce qu'on lui doit. Un bienfait reçu eſt une dète contractée ; la reconaiſſance en eſt le païement. Il n'y a qu'une choſe à obſerver, c'eſt qu'il faut exalter le bienfait reçu dans les bornes de ſon étendue ; c'eſt un devoir : mais ne pas l'exagerer ; car ce ſerait une impoſture, ou une baſſe adulation. Celui qui loue ainſi n'eſt pas ſage ; celui qui l'exigerait ſerait injuſte.

Mais à propos de mon emploi ; le caractére de mon Bienfaiteur n'eſt pas la ſeule découverte que j'ai eu ocaſion de faire, lorſque j'en ai été muni. Bien des perſones vinrent m'en faire compliment ; je fus viſité pendant pluſieurs jours ; tout le monde ſe rejouiſſait de mon bonheur : je ne voïais à chaque inſtant que des gens qui m'en témoignaient de la ſatisfaction : chacun prenait part à mes intérêts. Trop prévenu contre ces honêtes proteſtations, pour y ajouter foi ; je m'amuſais à chercher les motifs de tant d'amitiés ; je mis pluſieurs de ces Amis à l'examen ; j'uſai de mes Lunètes.

Que

Que d'hipocrisie, mon cher Ami ! Que d'afectation ! Les uns se disaient ; nous somes assez aises qu'il soit pourvu ; mais au fond qu'il soit bien ou mal, cela ne nous fait ni froid ni chaud : si ce n'était l'usage de faire des complimens de félicitation en pareilles circonstances, nous nous serions peu empressés à lui faire visite : mais c'est le cérémonial ; il faut se conformer aux autres. Le voilà bien & en crédit, pensaient les autres ; il faut tacher de l'avoir pour Ami, en nous disant le sien. Peut-être pourra-t-il nous être de quelque utilité : ménageons-le, flatons-le, puisqu'il comence à être heureux. En verité, s'il ne revenait en place, nous ferions encor peu de cas de lui. Quelques-uns me félicitant avec beaucoup d'enfase, me maudissaient au fond de l'ame, de ce que j'avais obtenu le Poste qu'ils ambitionaient pour eux-memes, ou pour quelqu'un de leurs parens, ou pour quelque Ami ; je dis Ami suivant l'usage ; c'est-à-dire, quelqu'un qu'ils étaient intéressés à voir favorisé, plutot que moi. J'en trouvai meme qui,

en me témoignant de la satisfaction, ne se promètaient pas moins que de tramer ma chute & me dépouiller bientot de nouveau, pour s'élever eux-mêmes, ou élever quelque Protegé sur mes ruines ; ce qui, peut-être ne tardera pas d'arriver, Je m'y atends, mon Ami ! On est content de mon service aujourd'hui ; n'importe ; dès demain je serai peu étoné de me voir remercié, sans être devenu coupable.

Voilà bien des événemens, à l'ocasion desquels j'ai fait, à l'aide de mes Lunètes, des découvertes, qui confirment ce que je vous ai dit si souvent ; elles peuvent sufire pour vous convaincre de la fausseté des homes, avec qui nous vivons. Mais ce n'est pas tout encor ; il me reste quelques aventures à vous raconter ; ce sera une surabondance de droit pour mes jugemens critiques & d'instruction pour vous.

Je me promenais un jour le long d'un fossé assez profond, en fesant des reflexions, car je trouvais tous les jours matiére à en faire sur les diférentes actions & les sentimens de ceux que je fréquentais. Le Vieil-

lard invisible me donait des conseils, à son ordinaire. Je vois, me disait-il, que la corruption des homes est à son comble : il n'y a plus que dissimulation & vanité dans leur conduite. Il en est peu qui aiment la vertu ; dans le peu de bien qu'ils font, je ne trouve aucun motif purement honête. Le sort de leurs semblables ne les touche plus ; à peine leur seraient-ils utiles, s'ils pouvaient les servir sans travail & sans préjudice de leur propre intérêt.....

Tandis que j'étais ocupé à écouter les avis du Vieillard, je ne m'apercevais pas du fossé dans lequel j'étais sur le point de tomber : un faux pas m'y précipita. Ma chute fut d'autant plus violente, que par ma distration j'avais été hors d'état de la ralentir. Je fesais mes éfors pour m'en retirer, lorsqu'un home passant sur le chemin vint à m'apercevoir : cet home était chargé d'un fardeau assez considerable, qu'il jeta par terre dans l'instant, pour courir à mon secours. Il me retira du fossé, parut fort empressé à me demander si ma chute avait été funeste, si je ne me sentais

pas quelque contuſion ; il m'ofrit tous les ſervices qui dependraient de lui & voulut m'engager à aler me repoſer dans une maiſonète qu'il avait à deux pas de-là, dans le bois voiſin.

Je fus ravi d'avoir trouvé un cœur humain : le zèle de cet home me ſurprenait fort. Je crus que la généroſité & la bonefoi s'étaient arrètées chez le bas peuple & n'avaient pas entiérement quité le ſéjour des Mortels. Je n'oſais faire uſage de mes Lunètes à l'égard de mon bienfaiteur ; cet home me paraiſſait d'une ſimplicité à ne ſavoir agir dans des vues intéreſſées & vicieuſes. Cependant, dis-je enfin, il eſt home ; quoique dans un état regardé come vil, il eſt de la même nature que le Roi le plus puiſſant, c'eſt-à-dire, ſujet aux faibleſſes humaines. Le deſtin pouvait metre celui-ci ſur le Trône & le Roi à la Charrue ; ce n'eſt pas toujours le pouvoir, les dignités ou l'opulence, qui pervertiſſent les ſentimens du cœur. Tant de mauvais exemples corrompent les plus heureux caractéres ! La plupart deviénent inhumains

par imitation ; les petits ſont ſouvent faux & méchans à l'exemple des Grands : on trouve maintenant ſi peu de ſincerité, ſi peu de grandeur d'ame dans tout état, qu'il faut ſe défier des pauvres come des riches, de ceux qui paraiſſent bons, come d'un méchant reconu pour tel. J'eſſaïai alors mon Téleſcope.

J'eſpére bien, ſe diſait mon Bienfaiteur, que mes ſoins ne ſeront pas perdus : ce Monſieur parait un *home comm'il faut* ; il me recompenſera bien de ma peine. Si j'avais ſu n'en devoir retirer aucun ſalaire, *j*'euſſe fait mon chemin, *je* n'aurais pas perdu mon tems à le ſecourir ; mais j'ai crû devoir gagner d'avantage en le retirant, que ſi j'avais pourſuivi ma route. Plus *je* lui ferais d'honêtetés, plus il me païera généreuſement ; *je* fais, peut-être, une petite fortune. Ma foi, il fait bon ſavoir profiter des ocaſions !

Cependant nous arrivames à la maiſon de cet honête home, *j*'y fus ſecouru autant qu'il lui était poſſible. Après avoir pris quelques momens de repos, je voulus

reprendre le chemin de la Ville. Je donai avant de partir quelques piéces d'argent à mon Bienfaiteur, qui semblait les refuser de bone-foi ; il souffrit même quelques instances, avant de les accepter : mais en les recevant dans sa main, il y jetta un coup d'œil fort exact & empressé ; je l'examinais avec mes Lunètes, je lus dans son ame qu'il s'atendait à recevoir davantage ; & quand même je n'aurais pas sondé dans sa pensée ; son air mécontent l'anonçait assez.

Quel sujet de reflexions pour moi ! J'en fesais de très-sérieuses pendant mon chemin, quand je me vis ataqué par deux Brigans, qui sans doute en voulaient à ma vie. Come j'étais encor faible de ma chute, mon courage ne me servait qu'inparfaitement : j'aurais sucombé, si un jeune-home bien mis & de bone mine, qui passa heureusement, ne fût venu à mon secours. Celui-ci, brave & adroit, tomba avec impetuosité, l'épée à la main, sur ces deux Coquins, qui me voyant hors de défense, se tournerent tous les deux contre le nou-

veau venu. Il se batit come un Lion, il terrassa bientot le plus hardi d'un coup mortel, qu'il lui porta au travers du corps. Dans le meme instant, il jeta un coup d'œil sur moi, come pour me demander mon aprobation, & se précipita sur l'autre Brigand, qu'il abatit à ses pieds après une courte défense.

Je fis tous mes éfors pour temoigner ma vive reconaissance à ce brave Libérateur : je ne savais de quels termes me servir, pour développer ce que je sentais dans mon ame ; mais je ne disais rien de sa bravoure. Je lui demandai à qui je devais un service si important. Le jeune-home m'écoutait assez fraidement, il ne pensait pas même à me doner les secours qu'exigeait ma faiblesse. Tu viens d'être sauvé, me dit-il, par le Chevalier de....., si célébre par son courage & par le nombre de téméraires, ajouta-t-il, que son épée a mis dans le devoir.

Surpris de cette froideur, après le zèle que je venais d'éprouver, je voulus en conaitre la cause, je pris mes Lunètes.

Ce n'eſt guère pour l'amour de lui, penſait le Chevalier, que j'ai volé à ſon ſecours : j'ai trouvé occaſion de faire conaître mon courage & ma dextérité ; il était naturel que je la ſaiſiſſe : mais ce bon-homme ne m'en dit pas un mot ; cette indiférence me fait repentir, en quelque façon, de m'être expoſé inutilement. Que m'importe ſa reconaiſſance ? J'ai cherché les éloges qu'exige ma bravoure : c'eſt-là toute ma paſſion. J'aimerais mieux qu'il me promit de publier mon intrépidité & mon adreſſe. Se peut-il qu'un mérite auſſi diſtingué n'excite pas ſon admiration ? Croit-il que c'eſt le hazard qui m'a fait triompher ? Alons chercher des gens qui eſtiment le courage.

Le Chevalier me quita alors, ſans beaucoup de cérémonies, ſans m'offrir aucun ſecours : il paraiſſait outré de mon ſilence ſur ce qui le touchait le plus vivement.

J'avais à peine la force de marcher : il m'eût été inpoſſible de me porter juſqu'à la Vilie, ſans l'aide de quelqu'un qui me ſoutînt. J'atendis que quelque Paſſant me

ſecourût

ſecourût par compaſſion ou par intérêt.

Le premier qui ſe préſenta fut un Poëte, que ſon enthouſiaſme avait amené juſques dans cette promenade ſolitaire. Il revait alors à fabriquer un long Poëme ſur un rien pompeux : il s'admirait en lui-même, déclamant hautement ſes nouvèles productions, & était ſur le point de retourner ſur ſes pas pour venir ennuïer quelqu'un par le récit de ſes vers. Il fut ravi de me rencontrer ; il ſe préta avec beaucoup d'empreſſement à la priére que je lui fis de m'accompagner, & me préſenta ſon bras, pour me conduire ; il eſpéra à ce que je lus dans ſon ame, que je voudrais bien entendre ſa déclamation le long du chemin, que par reconaiſſance, je l'écouterai atentivement & l'aplaudirais ſans doute. En éfet, à peine s'informa-t-il de l'accident qui m'avait réduit à cette ſituation : l'avanture des Brigans ne l'afecta, qu'autant qu'il y trouva de quoi faire un long Poëme épique. Si ces Coquins, me dit-il, m'avaient ataqué, ils m'auraient fait perdre les plus bèles idées, que jamais l'eſprit

humain ait pu avoir. Je ſuis venu dans cette promenade, pour y achever dans la ſolitude un magnifique Poëme, qui va ſurprendre toute la République des letres. Vous ne ſerez pas faché ſans doute d'en avoir entendu quelques lambeaux : vous alez juger de la nobleſſe des penſées, de l'énergie des expreſſions, &c.

Le Poëte comença alors à me débiter ſon Poëme, qu'il m'obligea d'écouter *juſ*qu'à la fin. Je fus contraint d'avaler l'ennui qu'il me cauſa, juſqu'à la lie, par le beſoin extrême que j'avais du ſecours de ſon bras. Je me contentai de bailler de tems en tems, ſans lui parler, afin qu'il eût plutot fini. Cependant voulant ſavoir ce qui ſe paſſait dans ſon ame, tandis que je gardais un ſilence ſi afecté, j'y lus qu'il était indigné que je ne repondiſſe rien aux prétendus beaux endroits, qu'il me faiſait remarquer avec emfaſe : auſſi me quita-t-il aux portes de la Ville, ſur l'entrée d'un Temple, ſous le prétexte qu'il devait inceſſament aler voir ſon Imprimeur, qui atendait ſon ouvrage avec impatience, pour en faire ſa fortune.

La folie de ce frénétique m'eut excité à rire, ſi ces dernieres avantures ne m'euſſent plus indubitablement manifeſté l'orgueil & l'inſenſibilité du cœur humain.

Je voulus entrer dans le Temple, pour rendre graces aux Dieux, qui venaient de ſauver mes jours dans deux ocaſions auſſi périlleuſes : les ſecours que j'avais reçus ne pouvaient être que l'éfet de leur protection ; ils ſavent ſe ſervir de toutes ſortes de moïens, pour faire du bien aux homes : ce qui parait à nos yeux ne pouvoir produire que du mal, eſt ſouvent dans leurs mains l'inſtrument de notre félicité. Je penſais alors aux réproches qu'une voix inconue m'avait fait dans la forêt, lorſque j'avais découvert le Vieillard : j'entrai pour adorer leur ſageſſe & leur infinie bonté.

C'était préciſement l'heure des inſtructions publiques : un Miniſtre de la Religion prêchait ſur les diférentes vertus preſcrites par la Loi divine, pour arriver à la perfection. Ce Miniſtre, animé d'un zèle ardent, ſemblait puiſer dans ſon cœur tout ce que ſa bouche anonçait au Peuple ; ſon

diſcours était le langage de la piété & l'énergie de la conviction : on eût dit qu'il prêchait moins ce qu'il avait étudié, que ce qu'il ſentait dans ſon ame. J'en fus d'autant plus ſurpris, que cette perfection était le contraſte des vices dont j'avais été témoin juſqu'alors.

Heureux Mortels ! Diſais-je, qui, apèlés à un miniſtére ſaint, pouvez mieux vous garantir de ces vices humilians, qui corrompent les plus bèles qualités du cœur ! Uniquement ocupés à vous inſtruire des loix divines, pour les aprendre aux homes, vous êtes délivrés des ſollicitudes, qui agitent les malheureux mondains ; votre état vous ſépare en quelque façon de leur comerce ; vous n'êtes faits que pour vivre dans le Sanctuaire, ſejour d'inocence & de paix. L'amour des richeſſes, l'ambition des dignités, l'orgueil de la grandeur, le deſir d'une brillante réputation ne doivent jamais entrer dans votre cœur : la ſimplicité ; la franchiſe, la modeſtie, la pureté de vos mœurs, la régularité de votre conduite vous méritent l'eſtime &

le reſpect du Public, dont les vices opoſés à ces vertus vous rendraient indignes. L'exactitude à remplir vos devoirs peut ſeule vous metre à l'abri du mépris ; elle vous concilie une eſpèce de vénération, qui rend votre miniſtére inapréciable.

Je n'aurais jamais crû que le Miniſtre, qui prechait avec tant d'onction, démentit par ſa conduite les grandes vertus auxquèles il exhortait le Peuple. Un home, qui était à mes cotés, m'en fit naitre quelque ſoupçon, par la critique qu'il feſait de ſes mœurs, contraires à ſa morale. Il me vint dans l'idée de conaitre la juſtice ou l'injuſtice du critique ; je regardai le Prédicateur avec mes Lunètes : elles produiſirent un éfet auquel je ne me fuſſe pas atendu, malgré les diſcours de mon voiſin.

Heureux préjugé ! Penſait le Miniſtre, qui rend le Public aveugle ſur pluſieurs de nos déguiſemens. Sous le maſque de la bigotérie, nous diſſimulons d'autant mieux nos paſſions, que l'opinion vulgaire en favoriſe le ſuccès. Tout eſt fondé ſur la premiére

idée que l'on conçoit de notre conduite : dès qu'on eſt parvenu à en inſpirer une favorable, il faut des forfaits éclatans, pour la détruire : la verité ſe tait même ſouvent devant le préjugé de la Religion. Jouiſſons donc de notre privilége ; n'épargnons rien pour ſatisfaire nos paſſions : l'idée de notre caractére rend ſouvent nos fautes incroïables.

Je començai à être ſaiſi d'horreur à ce premier avec : cependant je continuai de regarder dans l'ame du Miniſtre ; voici le détail que j'en tirai.

Lorſqu'il parlait du mépris des richeſſes ; & moi, diſait ſon cœur, je tache d'acumuler.

S'il exhortait à la charité & à la bienfaiſance ; & moi, je ferme les oreilles aux cris des pauvres & de infortunés, diſait-il en lui-même.

S'il foudroïait l'eſprit de vindication ; & moi, je ne pardone jamais ; ajoutait-il dans ſon ame.

S'il voulait inſpirer de l'indiférence pour les honeurs ; je liſais dans ſon cœur qu'il

briguait des dignités, qu'il tachait de faire tomber sur lui les principales charges de son état.

S'il animait le Peuple à la fidelité pour ses Maitres, pour ses Magistrats, pour son Souverain ; & moi, disait son cœur, je tache de me soustraire à leur domination, je conspire contre leurs droits, j'atente même à leur vie ; pour secouer la subordination, usurper le pouvoir, la souveraineté même.

S'il parlait de l'amour du travail ; & moi, disait-il, je vis dans l'indolence ; content de remplir la partie de mon devoir la plus indispensable, je passe le reste de ma vie dans l'inaction ou dans les plaisirs.

S'il proposait l'humilité come la base d'une honète conduite ; je voïais dans son ame qu'il rougissait moins de ses défauts, que de l'aveu de ses fautes ; qu'il ne prisait rien tant que lui-même, qu'il regardait le moindre mépris, la plus petite mortification, come une injure atroce.

S'il dépeignait la guerre & l'inimitié avec les couleurs les plus odieuses : il avouait

qu'il était ſans ceſſe en diſcution avec ſes ſemblables, qu'il ſemait la zizanie partout où il portait ſes pas.

S'il prêchait la frugalité & la tempérance; & je done, penſait-il, mes principaux ſoins à l'engrais de mon individu.

S'il exaltait la chaſteté, condanant les plaiſirs de la luxure; & je ne trouve point de fardeau plus lourd, ajoutait-il, que celui de la continence.

Le Miniſtre fit encore une aſſez longue énumération des vertus auxquèles il exhortait ſon Auditoire, vertus que ſa conduite publique ou ſecrète; démentait eſſentiélement.

Je frémis à ce récit, j'adorai, avec étonnement, la puiſſance divine, qui ferme nos yeux à tant de déſordres, qui détruiraient toute Religion, ſi on y refléchiſſait. Ces crimes me parurent plus noirs dans un Miniſtre des Autels, que dans un home du monde; je fus alors moins ſurpris que le Peuple fût ſi corrompu, puiſque ceux qui leur prèchent la vertu, ſont ſouvent les plus vicieux. Il eſt impoſſible, diſais-je, qu'une

qu'une partie de leur conduite ne se manifeste tot ou tard. Si l'on n'aime la vertu naturèlement, d'un amour prédominant & inébranlable ; ces Ministres la feront bientot haïr. Je tremblai que le culte des Dieux ne fût un jour abandoné, par l'incrédulité qu'engendrerait un si dangereux exemple, plus funeste encor, en ce qu'il peut autoriser le vice. En éfet, coment les gens peu sensés & enclins à mal faire, croiront-ils ce que leurs Prètres ne semblent pas croire eux-mêmes ; come le fait soupçoner leur conduite ?

Le Vieillard me fit faire quelques reflexions sur les idées que m'avait inspiré la confession du Ministre.

Il faut, me dit-il, écouter les instructions des Prédicateurs, come on lit un bon livre fait par un mondain : pratiquer ce qui y est enseigné, sans considerer si l'Auteur a de bones ou de mauvaises mœurs. L'incrédulité, que tu atribues à leurs mauvais exemples, le crédit du vice qu'ils semblent fortifier, est plutot un éfet des passions de ceux qui les prènent pour modèles, qu'une

ſuite de leur corruption : on ſe flate d'être autoriſé par leur conduite : quoiqu'on les ſatiriſe journèlement, on ſerait peut-être faché qu'ils fuſſent plus parfaits. L'on y trouve un prétexte à l'impiété, qui done un libre cours au libertinage & à tous les vices : l'on prêche l'abolition du clergé, pour détruire la Religon ; la ceſſation d'un culte public entrènerait, peut-etre, l'oubli de la Divinité. La dépravation de quelques Miniſtres, fût-ce même de la plupart, ne doit pas rendre le culte moins ſacré, moins indiſpenſable, moins ſolemnel.

Une injuſtice que l'on comet à l'égard des gens d'Egliſe, & que les perſones ſans prévention avouéront, c'eſt de les condaner tous en général, ſur la conduite ſcandaleuſe de pluſieurs particuliers. L'on dirait que la corruption eſt inſéparable de leur état : on ne veut plus faire atention à ceux qui y pratiquent la vertu. Si leur bone conduite eſt publique, ils ſont ſouvent acuſés d'hypocriſie ; on leur impute des fautes ſecrètes. On n'a les yeux que

ſur les méchans : dès qu'on a pu découvrir les membres pourris, on croit tout le corps infecté, on le condane à la deſtruction, ſans conſiderer que la partie la plus utile eſt celle, peut-être, qui ſubſiſte encor dans ſa pureté.

Si tu conviens qu'on doit regler ſes mœurs ſur les maximes qu'ils prêchent, non ſur leur exemple ; tu te garderas bien de regarder leurs mœurs come funeſtes au culte public & come une raiſon qui puiſſe autoriſer l'abolition du devoir le plus eſſentiel & le plus autentique, premier devoir des Mortels envers les Dieux, qui leur donerent l'Etre, qui les comblent tous les jours, des biens dont ils jouiſſent, qui conſervent leur exiſtance par une eſpèce de miracle contiuuel. Tant de raiſons doivent ſans doute exciter la reconaiſſance des homes ; ils ne ſauraient en rendre des actions de graces trop ſolemnèles : tant de merveilles créées pour leur uſage & qui frapent les yeux des plus ſtupides, dans l'ordre, la varieté, la conſervation de l'Univers, marquent trop de puiſſance &

Universitas BIBLIOTHECA

de majesté, pour qu'on n'en doive pas adorer publiquement & exalter hautement leur Auteur : l'action de grace, l'adoration, les louanges, voilà le culte que les Dieux ont droit d'exiger, & qu'on ne saurait leur refuser sans ingratitude, sans injustice, sans une indiférence, peut-être criminèle.

Mais cette Religion est indépendante des vices de quelques particuliers : il ne paraitra rien de comun entre eux & la néceſſité du culte, si on les examine avec les yeux de la sageſſe, non dans le deſſein de s'autoriſer dans l'habitude du vice. Il n'y a rien de si impie, de si absurde même, que de confondre la pureté des Autels avec le dérèglement & les faibleſſes d'un home, qui les deſſert, faible Mortel, qui n'a pas la force de réſiſter à ſes paſſions, paſſions humaines, qu'il partage avec les autres individus de ſon eſpèce, paſſions que ſon état ne lui done pas la vertu infaillible d'anéantir : l'Etat Eccléſiaſtique facilite à l'home les moïens de gouverner ſes penchans ; mais ne le dénature pas.

Tels ſont les avis que mon inviſible Mentor me donait, pendant que je retournais paiſiblement chez moi.

Un jour que j'étais ocupé dans ma chambre à refléchir ; car je me ſingulariſais juſqu'à en faire mon ocupation ordinaire ; je vis entrer un home, dont l'extérier n'anonçait pas l'opulence. C'était un de ceux que je trouvai encor dans la proſpérité, lorſque je revins de la foret, un ancien ami, qui avait negligé de me ſecourir ſous de vains prétextes. Cet home m'expoſa ſon infortune, m'exagerant la dureté de ſes amis qui lui refuſaient tout ſecours ; il me rendit ſa ſituation ſi touchante : que, n'écoutant que ma compaſſion, je conſentis d'abord à le ſoulager ; je le fis. Le rang & l'opulence m'avaient lié autre-fois avec lui ; mon adverſité l'avait éloigné de moi ; ſa miſére le raprocha : je pris plaiſir à le voir ; je me livrai à lui ; j'en fis un ami. Vous ſentez que je fis uſage de mes Lunètes, pour interroger ſon ame. Je n'y vis rien de dèshonète : il n'avait point, à la verité, l'afection que je prenais pour lui ;

mais confus de m'avoir négligé dans mon infortune, ma généroſité le touchait ; ſon cœur avouait qu'il me devait des égards : je n'y lus aucune intention vicieuſe. C'était déja beaucoup, mon cher Ami ! Cette pureté me le rendit encor plus cher : je ne déſeſperai point de me l'atacher plus particuliérement & d'en faire un Ami de bone foi. Je tachai de lui procurer mille douceurs ; je lui ofris ma table ; je lui ouvris même ma bource, en atendant que je puſſe lui procurer de quoi pourvoir à ſon néceſſaire : Ce qui ne tarda pas. Par mes ſoins & mes recomandation, il fut pourvu d'un emploi, qui dans ſon adverſité, ſurpaſſait ſon atente. Il en fut content ; nous continuames de nous voir fréquament encor longtems, ſans qu'il me vint en idée de ſoupçoner ſa fidelité. Croiriez-vous que cet ami faillit me perdre par une trahiſon ? je me vis tout-à-coup arrêté de la part du Roi & enfermé, ſans ſavoir pourquoi, avec les priſoniers d'Etat. J'y fus detenu aſſez longtems ; on me permetra difficilement de me juſtifier. J'étais acuſé d'avoir parlé de mon

Souverain d'une maniére libre & injurieuſe : je tachai d'expoſer mon inocence ; je demandai à confondre mes délateurs : on ne voulut pas les produire : ce ne fut qu'après bien des inſtances, & par bone protection, que je recouvrai ma liberté. Dès-lors mon ami ne vint chez moi que rarement : je lui voïals toujours un air confus, diſtrait, gêné. Je lui demandai pluſieurs fois s'il avait quelque chagrin, s'il ſe trouvait dans quelque embarras ; je m'ofris à l'aider de tout mon pouvoir : il ne me fit jamais que des reponſes vagues, de mauvais contes, qui ne m'aſſuraient de rien. Enfin je reſolus de lui arracher ce qui me cachait avec tant de ſoin ; je le mis à l'épreuve de mes Lunètes. Ha ! Que lus-je dans ſon ame, mon cher Ami ! Ma délivrance l'avait déconcerté ; ſa conſience était déchirée par des remords ; il craignait continuèlement que je ne découvriſſe ſon crime. Ce frénétique, ou plutot ce monſtre avait été raporter au chef de la police une converſation que nous avions eue, lui & moi, ſur quelques matiéres

délicates, & dont je n'aurais osé parler qu'avec une personne que je croïais un ami de bone foi & discret : il avait exageré tout ce que j'avais dit, il avait ajouté ensuite que je ne l'entretenais jamais que de ces choses-là, malgré qu'il m'imposât silence ; que je me servais de termes irrespectueux ; que j'étais capable de mauvais projets & home dangereux. Tout ceci vous paraitra incroïable de la part d'un home à qui j'avais fait tant de bien : mais atendez ; vous serez moins surpris, lorsque vous aprendrez son dessein. Il s'était fait un mérite, pour s'acréditer, pour se rafermir dans son poste, de me déclarer & de me rendre suspect, autorisé dans ses acusations par ma premiere disgrace : il espérait même d'obtenir mon emploi, plus lucratif que le sien, si je venais à en être dépouillé. Voilà ce que je lus dans son ame. L'ambition est bien capable d'une pareille infamie. Ne voulant pas cependant l'irriter par les réproches humilians & le mépris qu'il méritait ; je resolus d'éloigner de moi pour toujours un scélérat, qui pouvait

vait être en même tems ingrat, traitre, calomniateur. C'était ce qu'il desirait ; ma présence lui réprochait son crime : je le mis à son aise ; bientot je ne le vis plus. C'est toute la vengeance que j'en ai tiré.

Mon invisible Conseiller ne manqua pas de me faire sentir l'inprudence que j'avais comise. Tu as vu plusieurs fois, me disait-il, combien il est rare de rencontrer un vrai ami, combien il en est qui en empruntent le nom & en jouent le personage avec un art séducteur. Convaincu du peu de générosité qui resta dans le cœur de tous les homes en général, souvien-toi qu'il est de la sagesse d'être défiant avec tout le monde : on n'est jamais trop prudent. Ne parle en aucune façon, devant qui que ce soit, de certaines matiéres délicates, sur lesquèles on ne saurait manifester son sentiment, sans s'exposer à des disgraces. Le plus sûr confident doit être suspect pour ces sujets-là : quelque raison d'intérêt va le tenter ; il trahira pour un leger avantage qu'il espérera de sa trahison. Le Vieillard me repéta alors une partie

des avis qu'il m'avait donés dans la grote sur le même sujet. Il est des abus dans le monde, dit-il enfin, sur lesquels il ne faudrait pas même refléchir, s'il était possible à un home équitable & sensé : du moins faut-il se contenter de penser & se taire. Je conviens que le cœur des gens de bien ne peut s'empêcher de gémir sur les désordres dont un peuple trompé ou tiranisé est la victime, & la bouche d'un ami de la verité & de la justice se tait avec peine sur de pareilles horreurs : mais l'injustice même & le mensonge acréditent leur empire par leurs violences contre les sages. Les homes, devenant plus éclairés, se sont exposés à devenir plus malheureux : le fort ne veut que plus despotiquement oter au faible la liberté de parler, il lui oterait même celle de penser, s'il le pouvait. Dire la verité sur certains sujets c'est être plus que hardi, c'est se rendre criminel : on en a fait une faute inpardonable, contre laquèle on sévit plus rigoureusement que contre la licence des mœurs & le vice gros-

ſier qui avilit l'home : on eſt plus indulgent pour les plus noirs forfaits, que pour cette noble hardieſſe qui ote le maſque à la fourberie & à la ſuperſtition, qui veut faire ſentir à l'home ce qu'il eſt, pourquoi & ce qu'il devrait être. L'autorité fait la loi, le préjugé ſuplée à l'équité, & la politique change en crime la principale vertu. L'unique conduite que puiſſe déſormais tenir un home de bien dans ce déſordre, encor ne ſera-t-elle peut-être pas ſans diſgraces, eſt preſcrite dans cette penſée d'un Ecrivain ſenſé : * *le Sage obſerve le déſordre public qu'il ne peut arrêter ; il l'obſerve, & montre ſur ſon viſage atriſté la douleur qu'il lui cauſe ; mais quant aux déſordres particuliers, il s'y opoſe, ou détourne les yeux ; de peur qu'ils ne s'autoriſent de ſa préſence.*

Les regrets les plus amers déchiraient mon ame, mon cher Ami ! A ces reflexions de mon ſage Mentor. N'avons-nous donc été créés, ô Dieux ! M'écriai-je, que

* Cette penſée eſt de J. J. Rouſſeau.

pour l'erreur, le menſonge & l'eſclavage? A quoi nous ſert le jugement, le ſentiment intérieur de ce qui eſt bien & rélatif à l'ordre naturel, que votre main a poſé? Dequoi ſert le lien de la ſocieté, ſi nous devons reſpecter l'impoſture, profeſſer aveuglement le menſonge, tolerer le déſordre & ſuivre l'extravagance du préjugé ou de la ſupériorité? Si nous devons nous ſoumetre ſervilement aux volontés, aux caprices, aux opinions les uns des autres, ſi nous devons enfin taire à nos ſemblables, à ceux qui avec nous ſont membres d'un même corps, les verités eſſentiéles que nous découvrons, l'égarement où nous les apercevons, le mal qu'ils font aveuglement, le bien qu'ils feraient, s'il leur était conu, les droits qu'on leur a ravis, ceux qu'ils peuvent recouvrer les moïens de rentrer dans la grandeur, la liberté, l'ordre de bonheur, d'où la ſuperſtition, l'hipocriſie, la tiranie les ont écartés, état heureux pour lequel vous les formates?

J'exhalai ainſi mes triſtes regrets: cependant je promis au Vieillard de ſuivre

fidèlement à l'avenir les conſeils de prudence qu'il m'avait donés & dont je ſentis la néceſſité dans cette génération de tirans & d'eſclaves. Je vous exhorte très-fort, mon cher Ami ! A obſerver ſcrupuleuſement cette circonſpection dans vos diſcours, avec qui que vous converſiez ; ou, mon Ami ! Fût-ce avec moi-même.

Voilà bien des caractéres que j'ai découverts par le ſecours de mes Lunètes : ils doivent faire gémir l'humanité. Je ne doute point qu'ils ne vous ſuggérent de ſages reflexions : la matiére en eſt féconde. Mais c'eſt principalement dans les aſſemblées & les promenades publiques, que j'ai de quoi exercer mon interprète. Je me forme partout mille amuſemens ſinguliers. Je découvre tant de manœuvres diférentes de la part des homes & des femmes, tant d'hipocrites, de cenſeurs, de médiſans, de ſatiriques, de ſots, de fats, d'impertinans, de préſomptueux, &c., &c., que quand je lis dans leurs ames, j'ai plus ſouvent à rire qu'à gémir : je trouve l'home au-moins auſſi ridicule que méchant. Je ne ſaurais

vous raconter toutes les ocasions où je me suis amusé à les observer & tout ce que j'ai découvert : mais voici quelques-unes de mes épreuves dans un lieu d'afluance. Toutes mes autres découvertes en divers endroits, ressemblent assez à celles-ci.

Je m'ocupai un jour à démêler tous les individus d'une assemblée publique : je voïais une infinité de gens s'aborder, se parler, se quiter avec des complimens empoulés, des protestations d'afection, des contorsions, des singèries ; je crûs être sur un théatre rempli de Charlatans, d'Arlequins, de Pantomimes. Vous présumez, mon Ami! Que je ne découvris dans ces gens-là d'autre motif que l'usage, le cérémonial de bienséance, ce que l'on apèle politesse ; & peu, très-peu de sincérité. J'entrai ensuite dans l'ame de bien des Laïs, fardées des couleurs de la pudeur & de la modestie, de bien des dévotes fortement atachées aux plaisirs dont elles fesaient la censure, de bien des gens faux, paraissant ce qu'ils ne sont pas, clabaudant contre les vices & les usages auxquels ils

ſont les plus atachés. Ce genre de perſonnes eſt le plus fréquent : c'eſt les trois quarts de l'humanité. Mais voici le détail de quelques individus que j'obſervai plus particuliérement.

Je vis une Brune, dont l'œil modeſte & le maintien récueilli anonçaient une de ces bèles qui paſſent pour alier les graces à la vertu, les apas à la modeſtie. J'aperçus pourtant dans ſa phiſionomie quelque choſe de trop auſtère, pourqu'elle ne cachât pas du relachement ſecret. La véritable vertu, me dis-je, ne s'afiche pas tant ; voïons ce que ſon cœur nous dira : je lus ; je vis que c'était une de ces fauſſes prudes, qui diſent ſans-ceſſe ; pour moi je ne trouve rien qui conviéne mieux à une femme que la modeſtie & le récueillement ; je ſuis très-indiférente pour les plaiſirs ; j'y ai renoncé de tout tems ; à cet égard, je ne conçois pas coment les autres femmes peuvent les aimer : c'était une de ces hipocrites qui idolâtrent les mêmes plaiſirs qu'elles afectent de mépriſer : elles ſont luxurieuſes & vaines. Cette

Brune avait une intrigue peu chaſte ; n'était venue là que pour voir, du coin de l'œil, un galant qu'elle favoriſait en ſecret ; ſon cœur le convoitait à chaque regard.

J'en entendis une autre d'un extérieur extrèmement décent, réputée vertueuſe, qui feſait la cronique charitable, de quelques femmes de ſa conaiſſance ; elle dévoilait l'intrigue d'une, la faibleſſe d'une autre, l'air, la démarche, l'inmodeſtie, la parure, la diſſipation de toutes celles qui ſe préſenterent à ſes yeux. Je lus auſſi dans le cœur de celle-ci ; j'y découvris une ſageſſe afectée, orgueilleuſe de ſa modeſtie, fuïant, à la verité, le plaiſir ; mais pour être fondée à médire des autres & ſe vanter d'être ſage ; décente pour blamer celles qui ne le ſont pas ; ſe tenant ferme ſur ſa conduite irréprochable, pour pouvoir réprocher aux autres qu'elles ſont tombées. Auſſi avait-elle grand ſoin de dire à tout le monde & en toute ocaſion qu'elle était inébranlable.

Je vous dirais bien ce que je lus dans l'ame de celles qui écoutaient ſes médiſances :

ſances : mais le perſonage dont je vais vous parler, vous le dira auſſi exactement ; toutes ces femmes faiſaient en elles-mêmes, à peu près, le même raiſonement que je lui entendis débiter ſur la médiſance.

C'était un pétulant jeune-home, que j'aperçus à deux pas de là, tantot aſſis auprès d'une Demoiſèle, tantot ſe levant bruſquement : il parlait avec feu, d'un air déliberé, qui atira mon atention. Au moment que j'aprochai, la Demoiſelle afectait de ſe facher contre le Chevalier, en riant cependant, de ce qu'il n'ouvrait la bouche qu'aux dépens d'autrui. Quoi ! Toujours ſur le ton ſatirique & mordant ! En verité cela comence à me déplaire : quoique les malins portraits que vous me faites, ſoient aſſez de mon gout, cependant de certains ſcrupules..... Ah ! Bon des ſcrupules, reprit bruſquement notre Ecervelé, en jettant de grands éclats de rire ; vos froideurs, votre indiférence, voilà des matiéres à ſtrupule. Pourquoi vouloir heurter de front la nature & doner en face un démenti au penchant qu'elle

a mis en nous à la médisance ? Elle en a fait pour nous le plus délicieux de tous les mets : goutons ses piquantes douceurs, sans nous alarmer sotement. Vive la médisance ; c'est le sel de la conversation ! Sans cet assaisonement, elle est insipide. En voulez-vous des preuves convaincantes? En voici que l'expérience nous fournit tous les jours. Qui rassemble dans un même lieu tant de personnes du sexe ? D'où vient tant d'empressement pour se trouver dans de nombreuses compagnies ? De bone-foi, croyez-vous qu'on se donerait la peine de sortir de chez soi, si l'on n'esperait de publier quelque maligne anecdote, dont on se sent si chargée, qu'à peine peut-on atendre le tems favorable pour la metre au grand jour ? Si au puissant desir de faire admirer ses charmes, il ne se joignait le plaisir ravissant d'épiloguer sur ceux des autres ? Si l'on ne se proposait de faire échouer quelque réputation, de ridiculiser quelques discours, d'interprêter quelques regards, de difamer une coëfure, ou de ruiner de fond en comble les espérances

que quelque Bèle fondait sur l'emplacement ingénieux d'une Mouche ? La compagnie est-elle formée ; quelle langueur ! Quel assoupissement ! Ce n'est qu'en glausant sur les défauts d'autrui, que vous pourrez en reveiller les membres. *Fulvie a fait aujourd'hui un trait de sa façon....* Quelque aimable médisant n'a pas plutot prononcé ces silables si désirées, qu'aussi-tot chaque individu feminin tend les oreilles, pour entendre ce qu'anonce ce Prélude : chaque trait de cette nouvèle anecdote répand la joie dans le cœur de nos sœurs écoutantes ; on ne voudrait pas perdre une parole, quand il s'agirait de la conquète d'un Cavalier. L'histoire est-elle achevée ? Chaque Femme se met en particulier avec sa voisine : & tête à tête on fait ses petites remarques sur la nouvèle qu'on vient d'aprendre : notre pauvre Fulvie est balotée inpitoïablement. Les comentaires finis, on se tait enfin, aïant épuisé les traits qu'on avait à décocher. On recomence à s'assoupir. Si l'*aimable* n'a rien de nouveau à aprendre sur le compte de son

prochain : si quelque nouvèle Fulvie ne vient les réveiller ; c'en est fait, la joie disparait entiérement. Vous voïez donc, ajouta ce bel apologiste de la médisance, que pour passer agréablement son tems, il faut médire. *

Je fus curieux de savoir si cet original avait l'ame assez mal tournée que de penser come il parlait sur la médisance ; je mis mes Lunètes : je lus dans son cœur, que c'était un fat, voulant faire le bel-esprit, quoiqu'il sentit qu'il manquait de génie & de jugement pour cela. Il ne soutenait avec tant de feu qu'il était permis de médire, que parce qu'il tirait de là les ressources les plus abondantes pour briller dans son rôle : c'était de la médisance qu'il formait tout son mérite, il vouloit se faire distinguer par là. Ne se sentant pas à même de dire du bien, & surtout du bien qui aurait été la condanation de ses propres mœurs & de ses vices, il s'étu-

* Tout ce raisonement n'est point de l'Auteur de cet Ouvrage ; il lui a été comuniqué, avec deux ou trois Portraits, dont il a fait usage.

diait à dire du mal, voulant ſe mettre à l'abri de la critique ſous ſa mauvaiſe réputation d'autrui : c'était une conſolation pour lui ; auſſi y excèlait-il. Ce talent s'aquiert facilement ; il ne faut que de la mémoire, un peu de malice, beaucoup d'impudence, pour y réuſſir. Les ſots y brillent plutot que les gens d'eſprit. Qu'il eſt honteux, mon cher Ami ! De chercher un mérite dans ce qui nuit à la réputation des autres, de ſe faire un honeur de ce qui les dèshonore !

Je pourſuis mon examen. Je vis un Cavalier ſerrer de près une fort aimable Femme : il lui prodiguait les plus vives proteſtations, les ſermens les plus paſſionés ; l'amour n'eſt pas plus tendre que le paraiſſait ce galant. La Demoiſèle, bèle, pleine de graces & d'atrais, l'écoutait avec ſatisfaction ; elle ſe livrait entiérement à ſes diſcours ſéduiſans : on voïait la plus vive tendreſſe éclater dans ſes régards : l'amour & le plaiſir, qui ſe gliſſaient dans ſon ame, étaient peints ſur ſon beau viſage. Qu'ils ſont heureux, dis-je, s'ils s'aiment ſincérement ! Le fortuné

Mortel, qui poſſédera tant de charmes & qui ſaura les chérir ! Mais cet Amant me parait bien éloquent ? Le vrai amour eſt plus embarraſſé ; il uſa de moins de paroles ; il ne ſaurait trouver de ſi brillantes expreſſions, des proteſtations ſi longues & ſi fleuries : ne ſerait-ce pas du perſiflage ? Liſons dans le cœur de cet Amant raiſoneur. Cette ardeur afectée, ces empreſſemens, ces ſoupirs, loin d'être excités par l'Amour, n'étaient que des artifices ſéduiſans, que ce Galant à la mode était acoutumé de metre en uſage, pour ravir les faveurs des Femmes & ſatisfaire ſa paſſion groſſiére : c'était un de ces Homes en qui l'habitude a fait évanouir le ſentiment : ils ne ſavent plus aimer, ils ne veulent que jouir.

J'examinai ſi la Demoiſèle avait plus d'ame que lui, ou s'ils étaient à deux de jeu : dans ce cas-là, il aurait été plus excuſable. Mais qu'elle était à plaindre ! Hélas ! L'Amour, le vrai Amour l'aveuglait ; elle prenait la paſſion du Cavalier pour du ſentiment ; elle aimait de bonefoi le ſéducteur qui alait la rendre malheureuſe, dès qu'elle aurait tout ſacrifié

à sa tendresse. Quèle profanation du plus doux penchant que nous ait doné la nature !

Cette scéne m'avait inspiré bien de touchantes reflexions : je m'en ocupais, le cœur atendri ; mais j'en fus bientot distrait par le spectacle d'une masse ambulante, faite en forme de toneau ; elle donait le bras à une de ses amies, qui succombait sous le poids d'un fardeau si pésant ; elle lui parlait avec beaucoup de vivacité. Aparament c'est quelque dévote, dis-je, qui recite un lambeau de quelque sermon, qui l'a touchée jusqu'à la moële des os. Come je n'entendais que confusément ce qu'elle disait, je compris à peine, après un peu d'atention, qu'elle invectivait contre certaines Dames, à qui les Cavaliers fesaient fréquenment la Cour. Je crus que je verrais mieux dans son cœur ce qui la courrouçait si fort ; je m'aprochai pour lire avec mes Lunètes. C'était, mon Ami ! Le plus grotesque personage que j'aïe découvert, une Pucèle de cinquante ans, qui s'était mise dans la tête qu'elle n'en avait que vingt-cinq. Cette idée était si

forte en elle, que le plus habile Arithméticien ne lui aurait pas prouvé le contraire. Le singulier genre de folie ! Irritée de n'avoir pas eu ocasion de sacrifier à l'himénée, ou du moins, de laisser cueillir une fleur qui se fanait, elle pestait contre les homes, qui ne fermaient pas les yeux, pour la trouver aimable : elle s'emportait contre les femmes, qui, disait-elle, avaient eu la bassesse de faire des avances & de débaucher des Cavaliers, qui n'auraient pas manqué de païer un tribut légitimement dû à ses charmes ; elles étaient des *Gate-métier*. Je crûs, mon cher ! Ce comique original unique en son espèce : mais l'invisible Vieillard m'assura que cet original avait bien des cópies.

Le dernier personage que je remarquai, fut un jeune-home, mais élégament, marchant d'un air fier & résolu, regardant tout le monde d'un air dédaigneux & impertinant, paraissant admirateur de son individu, afectant le geste spirituel. Come il était seul, je pris d'abord mes Lunètes, ne pouvant autrement découvrir ce qui lui donait

donait cet extérieur : je cherchai dans ſon ame le motif de ſa fierté. Mon Ami ! C'était un héros de la fatuité : entouſiaſmé des traits de ſon eſprit, de ſes plaiſanteries, de ſes maniéres polies, élégantes, de ſa gentilleſſe, de ſa façon d'écrire qu'il croyait fine & ingénieuſe, enfin de ſa figure, qu'il regardait come le ſanctuaire des graces ; tout ſon individu lui paraiſſait un chef-d'œuvre ; il n'eſtimait, il n'aimait que lui-même : c'était un narciſſe rafiné. Combien de copies n'a pas encor cet original ! La fadeur d'un pareil perſonage me revolta ; j'en détournai les yeux, en levant les épaules & riant de pitié ; je me retirai, de peur de rencontrer une ſeconde fois un ſi ſot & pitoïable ſpectacle.

Voilà, mon cher Ami ! Bien des fauſſetés & des ridicules dans le cœur de l'home. Tant d'expériences ſufiront ſans-doute pour vous fournir des règles ſures ſur la conduite que vous devez tenir à l'égard des gens, avec qui vous vous trouverez. Vous voïez ſi c'eſt ſans fondement que j'ai pitié de mes ſemblables, ſi j'ai tort de haïr leurs mœurs. Le dé-

tail que je viens de vous faire eſt aſſez étendu, pour vous doner à croire qu'il ne me reſte plus de découvertes à faire; vous vous figurerez que la malice de l'home ne ſaurait ſe déguiſer ſous d'autres couleurs, que celles que j'ai pénetrées. Mais je penſe bien diferemment; mon cher! A trente-ſix ans, je dois eſperer de vivre encor long-tems; je m'atends à faire bien d'autres découvertes. Il me reſte une infinité d'ames ſuſpectes à interroger: l'home eſt un Protée; ſes deſſeins, ſes déguiſemens, ſes formes diverſes ſont ſans nombre. Je ne dis pas cependant qu'il ne reſte plus d'honêtes gens ſur la terre, des gens de bone-foi, francs, équitables, bienfaiſans, des gens de bien: mais leur nombre eſt ſi petit, qu'ils forment un point preſque inperceptible dans l'immenſité des Etres diférens. Mes Lunètes ne découvrent dans la généralité que de triſtes objets. Je préſume que je pourrai, dans peu d'anées, vous faire un autre détail de mes nouvèles anecdotes; & je prévois que ce ſecond Volume ſera plus conſiderable que le premier.

Fin des Lunètes de Verité.

BIBLIOTEQUE *NATURÉLE*

OU

LE BERGER PHILOSOPHE.

Tous les Corps qui nous environent, les plus petits come les plus grands, nous aprènent quelques verités.... La Nature eſt le plus ſavant & le plus parfait de tous les Livres propres à cultiver notre raiſon.

DALLEMBERT.

M. DCC. LXIV.

BIBLIOTEQUE
NATURÉLE
OU
LE BERGER
PHILOSOPHE.

DANS un Valon fortuné, séjour de l'inocence & de l'industrie, dont l'habitant fait gloire de sa simplicité, malgré que le faste & la civilité politique des autres nations étendent leur empire sur toutes les cités qui l'environent, vivait jadis le sage PALEMON, respecté de tous les Bergers de son Vilage & admiré de leurs voisins. Il avait passé une grande partie de sa jeu-

neſſe dans la principale Ville de ſa Province, au ſervice d'un riche Gentilhome. Come la nature l'avait doué de beaucoup de bon ſens & d'un jugement ſolide, il s'était étudié à remarquer, malgré ſa condition, les mœurs des Grands & des Petits : leur conduite lui avait ſuggeré des reflexions dignes d'un vrai Philoſophe.

Enfin indigné de la dépravation, qu'il apercevait dans tous les Etats, il retourna dans ſon Vilage, croïant que la vertu & la félicité la plus pure ne ſauraient réſider ſous les lambris dorés, parmi des homes trop policés, & s'étaient refugiées ſous le chaume.

Il n'eût dès lors d'autre ocupation, que celle de labourer ſon champ & de ſoigner ſes Troupeaux. Son jugement ſur la diſtinction de ce qui eſt vice ou vertu, la ſageſſe de ſes conſeils, la régularité de ſes mœurs le firent bientot admirer de tous ſes compatriotes.

Pendant ſes travaux ruſtiques, il converſait avec la Nature ; tous les objets champêtres qui s'ofraient à ſes yeux,

avaient pour lui du raiſonement. Il s'inſtruiſait par la contemplation de leurs beautés : les plantes, les arbres, tous les Etres actifs lui ofraient mille emblémes des plus beaux préceptes de morale : il trouvait divers exemples de ſageſſe & de vertu dans la conduite des plus ſimples animaux.

C'eſt en conſultant cet admirable livre de ſageſſe, qu'il ſut aquerir une idée ſi préciſe de la juſtice & de la probité, qu'on venait de toutes parts écouter ſes lecons. Il édifiait les Vieillards, il inſtruiſait les Jeunes-gens ; les uns & les autres le regardaient come un Home extraordinaire, à qui la Nature avait doné une parfaite conaiſſance du bien & du mal : on ne le nomait plus que le SAGE PALEMON.

La Renomée l'eut bientot anoncé dans les Viles voiſines. On était ſurpris que parmi des Cabanes, où on ne conaiſſait que la plus naturèle ſimplicité, il y eût quelqu'un digne du nom de Sage. L'idée que la plupart ſe formait de ce titre, ſemblait incompatible avec la profeſſion d'un ſimple Berger. Il y avait dans la

Province de ces gens ridicules, qui croyaient que la sageſſe était atachée à la ſience de quelques mots barbares, qui ne ſervent qu'à obſcurcir la raiſon & faire extravaguer le raiſonement. Ces gens-là s'apelaient alors des Philoſophes, & maintenant des Pédans.

Cependant pluſieurs perſones alaient voir PALEMON, plutot par eſprit de curioſité, que pour s'inſtruire. Tous ſe plaiſaient à le conſulter; il donait à tous des conſeils conformes à leurs diférens états & leurs diverſes conditions. On était ſurpris de lui voir faire de ſi vives peintures des vices des Grands, des défauts des Petits, des déſordres & de la dépravation du Genre-Humain en général. Les gens du monde en jugérent diverſement; les uns le critiquerent, les autres trouverent ſa morale inpratiquable quoique vraie; quelques-uns comencèrent par l'admirer & le reſpecterent enfin; mais il y en eut peu qui profiterent de ſes inſtructions: il s'en trouva même qui s'ofenſerent de la franchiſe avec

laquèle

laquèle il leur disait des verités trop essentièles, peut-être, pour être aplaudies.

Il y eut une espèce d'homes, qui, non-seulement n'alaient point voir PALEMON, mais mépriſaient encor ſes admirateurs. C'étaient des gens qui ſe croïaient ſages eux-mêmes, parce qu'ils s'étaient farcis la mémoire de mille idées groteſques & qu'ils avaient paſſé une partie du tems naturèlement deſtiné au repos, à méditer ſur des ſiences abſtraites, dont le moindre inconvénient eſt de rendre la verité méconaiſſable. Ils ſe figuraient que ce PALEMON était quelque inſenſé ou quelque impoſteur, qui abuſait de la naïve crédulité des gens du Vilage : leur art à le décrier peut-être le ſeul qu'ils euſſent apris par tant d'étude, emploïait la plaiſanterie & l'invective, au ſoin de l'avilir.

Mais ſa réputation ſe répandit tèlement, qu'un de ces Philoſophes, moins déraiſonable que ſes Confreres, ſe détermina à juger par lui-même de cette nouvèle ſageſſe : il fut au Vilage où PALEMON réſidait.

Il trouva un Vieillard dans une Cabane couverte de Chaume, avec toute la simplicité du moindre Berger. PALEMON était alors au milieu de plusieurs personnes, à qui il exposait les moïens d'aquerir la vertu & de conaitre la noirceur du vice. Le Philosophe fut extrèmement surpris de la justesse de ses idées, de la force de ses raisonemens, de l'explication qu'il donait à chacun des diférens devoirs, suivant le rang, l'âge, l'opulence.

Dès qu'il trouva un moment favorable pour s'entretenir avec lui, je suis un Sage, ou autrement dit un Philosophe, lui dit-il en l'abordant; j'ai été surpris que vous en prissiez le nom, sans avoir paru sur nos Bancs & *ergotisé* dans nos classes : cependant vous me paraissez bien éclairé. Je vous croirais un habile Home, si vous citiez quelquefois dans vos instructions nos Ecrivains célébres, les illustres Philosophes anciens & modernes : vous me paraissez manquer d'érudition. Savez-vous par cœur la Dialectique d'Aristote & son traité *de Ethicâ* ? Consultez-vous Séneque, Platon,

Socrate, &c., &c., &c. ? Montrez-moi votre Bibliotéque.

Je ne conais aucun de ces gens que vous me nomez, lui repondit PALEMON en fouriant ; mais ſuivez-moi, je vais vous montrer mes Livres.

PALEMON conduiſit alors le Philoſophe dans un Bois voiſin, ſur une Coline, d'où l'on découvrait les Prés, les coteaux, une Campagne fort étendue : on apercevait des Animaux de diverſes eſpèces. C'eſt ici que j'ai fais mes études, lui dit-il, c'eſt ici que j'ai cherché la vérité & la vertu ; chacun de ſes objets ſert à me les faire conaitre. Ils ſont pour moi un livre admirable, où je lis les devoirs & les règles de la conduite des Homes, par conſéquent la vraie Philoſophie ; puiſque ce n'eſt que la conaiſſance du bien & du mal, qui en mérite le nom.

Je vois dans tous ces objets une union conſtante, des vûes ſages, une harmonie juſte, des bienfaits mutuels, une amitié durable & active, une fidélité exacte, une reconaiſſance vive & ſincére, des plaiſirs

modérés ; j'y trouve même la leçon d'une Religion pure & ſimple, Dieu reconu, obéï, célébré partout. Ici les beſoins ne ſont pas multipliés par la moleſſe, par le faſte, par la volupté ; les mœurs corrompus par le vice ; la paix, la bone-foi, la liberté empoiſonées par la jalouſie, la politique, l'injuſtice ou la violence : on ſuit ici les lois de la nature, c'eſt-à-dire, les plus pures, les plus certaines, les plus raiſonables.

Voici, par exemple, come je refléchis ſur la plupart de ces objets. Mais auparavant j'exige de vous un entier ſilence ſur mes obſervations : j'aborre les diſputes, qui ne marquent que de la prévention, de l'entêtement & n'éclairciſſent point la verité. Vous diſputez beaucoup vous autres, pour ne jamais vous acorder ; vous êtes déterminés d'avance à ne point ceder l'un à l'autre. Vous aprouverez de mes reflexions ce que vous trouverez vrai : pour le reſte, je le propoſe de bone-foi, mais je n'exige point qu'on l'adopte.

Voïez-vous ce Lierre épais ſerrer étroi-

tement le vieux Ormeau, qui ſervit de ſoutien à ſa tendre jeuneſſe ? C'eſt ainſi que le ſouvenir des bienfaits ne doit jamais ſortir de notre eſprit : le lâche ingrat peut lire ſon devoir dans cet excèlent emblême ; il doit rougir de l'oubli honteux auquel il s'étudie. Nous devons également cherir ceux, qui, par leurs bones leçons, par de ſages conſeils, ont pris ſoin d'orner notre ame de conaiſſances utiles & de l'amour de la vertu. C'eſt encor là un exemple pour les Jeunes-gens, qui doivent, avec zèle, s'atacher aux perſones, que le tempérament, l'âge & l'expériance ont rendues prudantes & vertueuſes ; ils ſe fortifiéront auprès d'elles contre les dangers, auxquels leur acroiſſement dans le monde les expoſe.

Examinez ce faible Roſeau, qui s'élève hardiment à l'ombre d'un Chêne ſuperbe : celui-ci n'a aucun ſervice à en atendre, & ſans eſpoir de retour, il le défend des vens & des orages. n'eſt-ce pas là une leçon frapante pour les Grands, à qui la fortune a doné une illuſtre naiſſance, des

richeſſes, de l'autorité ? Ils doivent, ainſi que ce Chêne favorable, couvrir de leur crédit, aider de leurs bienfaits, ceux qu'un deſtin moins propice a fait naitre dans l'indigence & même dans la médiocrité. Leur protection déſintéreſſée doit les garantir du déſeſpoir de la pauvreté, qui a ſi ſouvent engendré des crimes, des dangers de l'ignorance, des égaremens auxquels le manque d'éducation expoſe la jeuneſſe. L'opulence & l'autorité, qu'ils ont reçues de la deſtinée, ſont autant pour le Roſeau malheureux, qui naquit à leurs cotés & dont ils voient tous les jours la dangereuſe faibleſſe, que pour leur propre bien-être.

Regardez en bas dans la plaine cette Riviére orgueilleuſe, qui dans ſon cours rapide entraine les digues & les rochers, que pluſieurs Ruiſſeaux confondus, perdus dans ſon torrent, groſſiſſent de leurs eaux. Quand je l'aperçois de tems en tems s'étendre au delà de ſes rives, renverſer, détruire, emporter tout dans ſon lit ; je crois voir ces Grands ſuperbes, qui ſe mè-

tent au-dessus des lois & de l'équité, qui grossissent leurs revenus du bien du Peuple épuisé par leurs vexations, qui envahissent sans dificulté les droits des faibles & des inocens, qui abusent du titre de Seigneur ou de Maitre, regardent tout ce qui est plus petit qu'eux, come des Etres vils, de chetives Créatures, formées pour servir leur orgueil, leur faste, leur avarice, leur molesse.

Suivons maintenant le cours de cette Riviére redoutable qui subjugue tout : la voïez-vous enfin se perdre à son tour dans ce fleuve impétueux & immense, où mille torrens & d'autres petites Riviéres s'engloutissent, se confondent les unes dans les autres ? Ils ne laissent aucune autre marque qu'ils sont dans ce lit, que l'augmentation du bruit & de la rapidité, dont toute la gloire est absorbée par ce fleuve à qui seul on les atribue. C'est ainsi que tous ces Seigneurs fiers dans leurs Chateaux, où, fesant les petits Rois, ils tiranisent leurs Vassaux, dévorent leurs possessions, deviènent Peuple à leur tour, rampent

auprès d'un Souverain, qui les humilie & les abſorbe dans ſa magnificence : ils ſont plus vils, plus mépriſés, plus faibles auprès du Trone, que des Vaſſaux dans le Chateau de leur Seigneur. Les plus puiſſans ſe voient confondus avec mille inférieurs ; ceux qui ſe regardaient come uniques & ſans égaux, rencontrent ſans-ceſſe ſur leurs pas une infinité des rivaux, ſur qui ils n'ont ni pouvoir, ni ſupériorité, ni préférance : ils ſont eſclaves à leur tour, & ne portent plus aucune marque de cette puiſſance orgueilleuſe, qui aviliſſait tout, qui ſoumetait tout à ſes caprices.

Ce n'eſt pas tout encor ; voici une reflexion plus frapante & plus eſſentièle. Si nous ſuivions ce Fleuve immenſe à ſon tour, pour voir où il va aboutir & qu'elle eſt ſa deſtinée ; nous l'apercevrions qui ſe précipiterait dans la Mer, où il diſparaitrait, ſans laiſſer des marques de ſon exiſtance : un nombre infini de Torrens, de Ruiſſeaux & d'autres Fleuves s'y perdent come lui : il n'y eſt pas plus remarquable

que

que la moindre goute de pluie. N'eſt-ce pas là un emblême frapant du ſort des Monarques, ainſi que des autres Mortels, Grands & Petits, Riches & Pauvres, que la Mort engloutit & dévore indiférament, depuis le Septre juſqu'à la Houléte ? Le tombeau égale toutes les conditions ; il montre le néant des grandeurs & des ſupériorités. Quèle reflexion pour ceux qui veulent ſoumetre leurs ſemblables à l'uſurpation ou à la tiranie, s'ils étaient capables de la faire !

Tournez maintenant vos regards du coté de ces Prairies : voïez au contraire ce Ruiſſeau paiſible & limpide, qui ſerpente dans le Valon. Ses rives ſont bordées d'Arbriſſaux verds & de mille fleurs ; ſon cours, à peine entendu, porte partout la fraicheur & la fecondité ; il ne ſort jamais de ſon lit, que pour arroſer les environs, qu'il ne peut humecter ſur ſa route. Toute la Campagne qu'il parcourt, n'eſt qu'un tapis de verdure, émaillé d'une infinité de couleurs. Si nous ſuivons ſon cours, nous le verrons peut-être s'épuiſer à force de ſe

répandre hors de ſon lit, ou de ſe diviſer en de moindres Ruiſſeaux, épars çà & là dans la plaine, pour diſtribuer partout l'humidité & l'abondance ; peut-être fera-t-il enfin jaillir une claire Fontaine, où le Voïageur alteré, le Berger après ſon repas frugal, le paiſible Bétail ſortant du paturage, viénent étancher leur ſoif.

C'eſt-là l'image de l'home de bien ; partout où il porte ſes pas, les malheureux ſe ſentent ſoulagés ; ſa ſeule préſence fait oublier à l'indigent qu'il eſt dépourvu de tout ; il ne ſent déjà plus ſa miſére, parce qu'il eſt aſſuré qu'il ne l'expoſera pas envain : tout rit autour d'une ame bienfaiſante. Semblable à ce Ruiſſeau, une perſone heureuſe, ceux qui ont ſous leurs yeux des infortunés, tout home même à portée de ſoulager plus infortuné que ſoi, doit ſacrifier ſes facultés, ſes talens, ſon induſtrie aux ſecours de ſon ſemblable qui ſoufre, & s'expoſer lui-même à des inconveniens paſſagers, pour le délivrer de ſes maux réels & durables. La vie d'un home bienfaiſant ne doit point être éclatante ;

sans faste, sans hauteur, il s'égale à tous, parce qu'il veut être utile à tous ; sans ostentation, il doit plutot cacher le bien qu'il fait, que de le publier ; il répand paisiblement ses bienfaits ; à peine se fait-il conaitre à ceux qui les recueillent : il ne doit épargner ni soins pour découvrir les peines qu'on n'ose lui avouer, ni courses pour aller aux malheureux qui ne peuvent venir à lui, ni recherches pour leur faire parvenir les soulagemens qu'ils ne sauraient se procurer par eux-mêmes : il se multiplie, pour ainsi dire, en fesant servir tout ce qui l'environe à sa bienfaisance. Qu'il serait doux même pour une ame généreuse de se voir reduite à l'indigence à force de répandre des bienfaits ! Quelle noble pauvreté que celle qui provient du nombre des malheureux à qui on a cedé son opulence !

Voilà, dit alors PALEMON au Philosophe, un leger échantillon de ma maniére de refléchir sur la situation des Etres inanimés ; voilà les moralités que je tire de leur contemplation. Mais voïons maintenant

coment je m'inſtruits avec les Animaux : * leur conduite, leurs mœurs nous donent des leçons encor plus ſenſibles. Avançons dans le bois ; parcourons-le un inſtant : nous en apercevrons à chaque pas. Enſuite nous en examinerons quelques-uns ſur les Coteaux ou dans la Plaine.

J'ai ſouvent obſervé ces tendres Colombes : leur amour, toujours plus ardent, ſemble ſe ranimer par la durée de leur union ; il me parait un modèle heureux ſur lequel les Epoux doivent regler la durée de leur tendreſſe. Je ne les vois pas s'unir par l'apas d'une aliance lucrative ou illuſtre : le même amour qui les raſſemble, conſerve entr'elles la même force, les mêmes charmes, après pluſieurs ſaiſons ; je ne m'aperçois jamais que le fruit de leur acouplement ſoit un ſujet de rafraidiſſement ou de déſunion. Ces vrais Epoux, toujours tendres, toujours fidèles, n'ont pas la faibleſſe de ceder aux ateintes d'un

* Par le mot *Animal*, j'entend toujours l'irraiſonable, la Bête ; j'apèlerai l'Home de ſon nom, toutes les fois que je le comparerai à l'autre.

amour étranger ; ils n'acordent jamais à d'autres les faveurs qui ont cimenté leur union & qu'ils doivent se réserver mutuèlement avec la plus exacte fidélité. Je tire de cette observation tous les devoirs des homes dans l'état du mariage : plus raisonables, plus nobles, auraient-ils impunément moins de délicatesse que ces Animaux ? Plus l'home est capable de sentir la force d'un devoir & le prix des vertus, plus la foi des sermens doit leur être sacrée. Le fruit de leur union doit être un nouveau nœud qui la resserre. Celui qui le premier manque à la fidelité, joint l'ingratitude à la perfidie ; & la femme est encor plus coupable ; en manquant à son devoir & à son mari, elle manque encor à toute sa famille ; quel tort ne leur fait-elle pas, si elle introduit parmi les enfans légitimes des enfans étrangers ?

Entendez-vous la plaintive Tourterèle gémir amérement de la perte de son Tourtereau ? La mort vient de le lui ravir. J'ai observé que tant qu'elle survit à cette séparation, sa douleur est vive & constante,

parce qu'elle eſt ſincére : elle fuit avec indignation les recherches de tous les amans qui la pourſuivent. Je ne la vis jamais former une nouvèle union, aux premiers jours de ſon veuvage : ſes pleurs ſont toujours auſſi abondans, la bienſéance ne les fait pas couler, & encore moins la joie : elle pleure moins la perte d'un Compagnon, que la fin de leur amour, de leur tendre union. La ſeule mort tarira ſes larmes ; la vivacité de ſa douleur tranchera bientot le fil de ſes jours.

Ce n'eſt point cette derniere circonſtance que je propoſerais aux homes pour modèle : leur douleur doit être raiſonable ; elle ne doit pas même les empêcher de former de nouveaux liens, ſi leur âge les rend encor utiles à la ſociété. Mais dans toute la conduite de cet Animal, quel exemple admirable pour les Epoux & les Amans ! Qu'on ſerait heureux, ſi on ſavait aimer de même ! Refléchiſſez ſur les circonſtances que j'ai obſervées ; conſidérez enſuite la conduite des Veufs & Veuves dans le même cas ; vous remarquerez bientot la diférence ;

vous en conclurez auſſi ce qu'ils devraient faire, par le vice de ce qu'ils font.

Elevez vos yeux ; regardez cet Epervier, qui voltige ſourdement au-deſſus du bois, pour obſerver le vol leger des Oiſeaux. Hà ! N'eſt-ce pas là l'image d'un méchant, qui cherche à oprimer l'inocence ? Voïez-vous come ce raviſſeur fond avec impétuoſité ſur ce paiſible Roſſignol, qui nous charmait par ſon chant mélodieux ? Le cruel l'étouffe inpitoïablement dans ſon bec. C'eſt ainſi que les homes puiſſans en crédit ou en richeſſes ſe jouent de la faibleſſe du Peuple : les Grands ſe nourriſſent de la ſubſtance des Petits ; ceux qui ont la force ou l'autorité épuiſent ceux qu'ils ont ſoumis, pour s'engraiſſer de leur ſang : violence ou adreſſe, tout moïen leur eſt égal, pourvu qu'ils les dévorent.

Mais remarquez coment à peine cet Epervier comence à jouir de ſon triomphe, à ſe repaitre de ſa proie, qu'un Vautour furieux ſe précipite ſur lui ; il l'enlève avec ſes ſerres : ſans-doute il le tranſporte ſur quelque roc eſcarpé, où il le dévorera,

ſans lui avoir laiſſé le tems de profiter de ſa malheureuſe victime. Voilà coment les méchans ſont bientot punis de leurs forfaits : ils trompent les gens de bone foi ; ils oprimẽt les faibles : ils noirciſſent l'inocence ; ils raviſſent le bien d'autrui : mais la juſtice divine ſe vange de leur prévarication : elle ſe ſert quelque fois d'autres félérats, plus méchans qu'eux, pour les punir de leur inhumanité. Il faut donc ne faire du mal à perſone pour être aimé du Ciel.

Avançons juſqu'au bout de cette avenue : nous découvrirons un horiſon immenſe, qui nous ofrira quelque ſpectacle inſtructif. Remarquez coment cette Aigle prudente éleve ſes petits à diférentes repriſes & peu à peu, juſqu'à la région du Soleil, pour leur en faire ſoutenir l'ardeur : elle leur en montre le chemin & les y anime par ſon exemple. Hà ; Péres & Meres ! Quèle leçon pour votre conduite ! Vous devez acoutumer vos Enfans à l'amour de la vertu ; leur en montrer les devoirs, à proportion de leur conception & du dévelo-

pement

pement de la raiſon, en les familiariſant avec des pratiques faciles, conformes à leur âge, vous les rendez propres aux grandes actions ; vous leur formerez des ames nobles. mais c'eſt ſurtout par votre exemple, que vous les encouragerez : ils croiront alors à vos leçons ; ils les ſuivront d'autant plus volontiers, que vous leur en fraïerez le chemin.

Quel raviſſant ſpectacle vient s'ofrir à nous, en bas ſur cette prairie ! Apercevez-vous cette Cigogne qui porte ſon Pére âgé ſur ſes ailes ? Elle va le loger en ſureté ; elle pourvoira exactement tous les jours à ſes beſoins : juſqu'à ſa mort, elle le ſoignera avec la plus tendre atention. Quel emblême de la conduite des enfans dans la vieilleſſe de ceux qui leur ont doné le jour ! Combien de reflexions, combien de préceptes n'en tire pas un home dont l'ame honête & ſenſible ſent tout le prix des devoirs de reconaiſſance ; d'amour, d'humanité. Je vous crois trop ami de la vertu, pour que je doive m'étendre ſur les

moralités, que vous déduirez vous-même de la conduite de la Cigogne.

Mais ces devoirs de l'amour filial supoſent d'avance ceux de l'amour des Péres, & des Méres. J'en vois tous les jours la regle dans la conduite des divers animaux pour leurs petits. J'admire avec plaiſir leur amour atentif & empreſſé, l'exactitude avec laquèle ils vont leur chercher la nourriture, leur tendreſſe juſqu'à ſe priver de leur propre néceſſaire, leur chaleur & leur vigilènce à les défendre contre les ataques des enemis. Quel amour, Péres & Meres ! Vous devez, ainſi que ces Animaux, chérir vos enfans, plus que vous-mêmes : non contens de les nourrir, il faut les défendre contre les mauvaiſes compagnies, les habitudes vicieuſes, les progrès des paſſions, qui ſont leurs plus dangereux énémis.

Mais ne négligeons pas une leçon eſſentiéle que nous done un des plus petits inſectes : obſervez ſous vos pieds cette prudente Fourmi, dont la ſage prévoïance ſait la garantir de la ſtérilité des ſaiſons,

de l'indigence & de la faim. Ne vous fait-elle pas ſentir l'uſage que les homes doivent faire du tems, des talens, des ocaſions ? Ne concluez-vous pas, à ce ſpectacle, que c'eſt une folie de ne penſer qu'au préſent, de ſe borner à jouir du jour qui nous luit ! Celui de demain nous eſt peut-etre reſervé ; il faut prevoir les beſoins qui l'acompagneront, pour nous le rendre heureux.

Je m'aperçois que nous nous écartons de notre cabane : le jour s'avance vers ſa fin ; nous avons beaucoup à marcher pour retourner ſur nos pas : rentrons dans le bois, pour regagner le Vilage. Il faut nous enfoncer dans cet endroit épais, par ce petit ſentier ; nous y rencontrerons des bêtes ſauvages : il y en aura peut-être quelqu'une à obſerver.

Entendez-vous le bruit qu'il ſe fait de tems en tems à coté de nous, à méſure que nous avançons ? Voïez ces Animaux qui s'enfuïent à notre aproche, avec une précipation étonante. D'où leur vient cette crainte à notre ſeul aſpect, ſans que nous

faſſions aucun ſigne de mauvaiſe intention contre eux ? En verité, quand je vois certains Animaux, plus faibles que moi, s'enfuir en me voïant, ſouvent même ſans m'avoir vû, à ma ſeule démarche, qu'ils reconaiſſent ; car vous aurez peut-être obſervé qu'un Animal ne fuit à l'aproche d'un autre, ni au bruit qu'il peut faire à coté de lui : quand j'en rencontre enſuite d'autres, plus forts, me braver & m'obliger à fuir à mon tour ; je ſuis frapé de cette diverſité de conduite de la part des Etres à qui vous autres Philoſophes, à ce que j'ai entendu dire, refuſez tout jugement : il me vient en idée que les Bêtes féroces ne font la guerre aux homes, que parce que les homes ont commencé à la leur faire à elles ; en voulant les aſſervir & les détruire, ils ont obligés les Animaux à fuir, ou à ſe revolter. J'en tire la conjecture de la choſe elle-même. Les Animaux plus faibles que l'home fuïent à ſon aſpect ; ceux qui ſont plus forts l'atendent de pied ferme, vont même l'aſſaillir, ce qui, je crois, ne provient que d'un

ſemblable chez le fort. *Voilà l'Home notre énemi, qui veut nous tiraniſer & nous ſoumetre à une ſervitude, à laquèle la nature ne nous a pas deſtinés : ſi je ne l'ataque, il va m'ataquer lui-même ; il m'arachera la vie ou la liberté, comme il fait à tous les autres Animaux plus faibles que moi : prévenons ſes violences ; ſauvons nos jours aux dépens des ſiens : ou vengeons-nous au moins de ce qui eſt venu nous troubler dans nos paiſibles retraites.* L'Animal faible doit faire à peu près le même raiſonement, & conclut toujours qu'il doit prendre la fuite. Qu'eſt-ce en éfet qui ferait fuir les uns ou arrêterait les autres, s'ils n'avaient quelque reflexion pareille ? Expliquer leur conduite par le pur méchaniſme de l'Animal, c'eſt revolter le bon ſens, ou dire beaucoup de paroles qui ne ſatisfont pas la raiſon : l'atribuer à ce que vous apelez *inſtinct*, ſans en doner d'autre explication, c'eſt ne rien dire : ce mot n'en éclaircit pas la cauſe ; & je n'entends pas moins par cet inſtinct une faculté judicieuſe, raiſonante, déliberative, qui ne difére de notre intellect

& de notre volonté, que par le nom. Si la reflexion & la conaiſſance du péril nous font fuir devant les Animaux plus forts que nous, pourquoi oſons-nous afirmer qu'elles ne font pas fuir les plus faibles devant nous ?

Si je reflechis plus longtems ſur cette idée, je trouverai peut-être du ridicule à apeler l'Home, le Roi des Animaux. En quoi conſiſte cette roïauté ? A comander aux plus faibles, par l'artifice, par la crainte que ſa force ſupérieure leur inſpire. & par l'habitude ; à redouter les plus forts, qu'il ne ſoumet que par adreſſe, par ruſes, plus ſouvent ſubjugué lui-même par eux, qu'il ne les ſubjugue ; montrant moins de ſupériorité réèle, que de flaibleſſe. Si c'eſt en conſidération de ſes facultés intellectuéles, de la raiſon, qu'on apèle l'Home le Roi des Animaux ; il faut en revenir à prouver qu'ils n'ont point les mêmes avantages ; & les reflexions que je viens de faire, celles que j'ai encor à vous comuniquer, ſur la conduite comparée des Homes & des Bêtes, ne concluent pas excluſivément en faveur des premiers.

Je pourrais encor conjecturer qu'aucun Animal n'a été fait pour le ſervice de l'Home, que ceux qu'on apèle domeſtiques, ne ſont devenus dociles que par l'éducation & par l'habitude qu'on a fait contracter à leur eſpèce : nous avons même fait dégénerer ces eſpèces en les aprivoiſant ; come nous avons dégéneré nous-mêmes, en nous civiliſant. Voici pourquoi il me parait faux que les Animaux ſoient naturèlement deſtinés à vivre avec nous & pour nous. Combien de peines ne faut-il pas, non ſeulement pour les dreſſer aux ſervices que nous en exigeons, mais ſimplement pour les rendre familiers ? Le Chien, le Chat, le Cheval, l'Ane même &c., ſont ſauvages originèlement ; on en trouve encor, de toutes ces eſpèces, dans les bois, qui ont leur férocité naturèle. Ceux qui ſont parmi nous, je les vois, dès qu'ils naiſſent & longtems après, farouches & preſque indomtables ; ils ne ſe laiſſent aprocher que dificilement : c'eſt une choſe que j'obſerve chaque jour. Nous començons par les afaiblir, nous les metons

preſque hors d'état de vivre déſormais en ſauvages : depuis longtems nous avons ainſi mutilé leurs eſpèces. Nous amoliſſons leur corps par la contrainte, la gêne ; nous dépravons leur gout par les alimens ; pareſſeux & délicats, ils reſtent enſuite auprès de nous autant par beſoin que par habitude. Si jamais vous avez vu quelque Animal ſauvage de nos eſpèces domeſtiques, vous les aurez trouvés plus forts, plus hauts, mieux conformés que ceux de leurs ſemblables que nous avons domeſtiqués : preuve viſible que nous avons fait détériorer ceux-ci en les arrachant à leur état naturel.

En feſant ces reflexions, PALEMON avait déja ramené le Philoſophe aux environs du Vilage, ils començaient à traverſer les champs & les Prés qui anonçaient ces habitations. Ils aperçurent des Poulins que l'on tachait de ramener dans leur écurie, mais qui, bondiſſant de tout coté, aimaient mieux s'écarter de leurs Meres, que de ſe laiſſer aprocher par des Homes. Voilà, dit PALEMON, une preuve de ce

que

que je viens de dire : il en a été des Animaux domeſtiques, come des ſauvages, de ces Bêtes féroces que l'Home aprivoiſe quelquefois, mais qu'il a falu prendre pour cela tout petits, à peine nés : d'une génération à l'autre, nous avons ſans doute retenu ainſi & nous retenons ceux qui nous ſervent.

Voïez ſur les fenêtres de cette maiſon une preuve de la Roïauté de l'Home ſur les autres Animaux : apercevez-vous cette Cage ? De ſemblables objets m'ont ſouvent inſpiré bien des reflexions. Que de ruſes, que de violences, que de cloiſons, que de liens, pour nous rendre maitres d'eux ! Quand je vois l'Home être obligé de tendre des piéges, d'uſer d'armes qui ne ſauraient être repouſſées & qui triomphent d'une diſtance infinie, ſans être aperçues, ou ſans bruit, quand je remarque qu'il lui faut inventer des apas trompeurs pour les prendre à la faveur de l'erreur où on les fait tomber ; quand je remarque enſuite que pour retenir ſa proie vivante, il a beſoin de Cages ou des chaînes ; mais qu'il

n'eſt aucun de ces eſclaves qui ne reprène promtement ſa liberté, dès qu'il voit ſa priſon ouverte : je conclus de ces obſervations que l'Home n'a naturèlement aucun droit ſur tout ce qui reſpire : tout Etre vivant, tout Animal eſt libre, indépendant d'autrui ; il ne doit compte de ſa liberté & de ſa vie, il ne doit les rendre qu'à celui de qui il les tient : ſi un autre Animal, l'home même les lui ravit, il fait un vol, il comet un atentat, il eſt tiran.

Mais j'aperçois à quelque pas d'ici un ſpectacle inſtructif : diſtinguez-vous quelque choſe de ſuſpendu à ces arbres, à l'entrée de ce Boſquet ? Ce ſont, je crois, des Loups, ou d'autres Bêtes malfaitrices, que les Bergers ont égorgés. Tel eſt le ſort final des ſélérats : parce que ces Animaux font du mal, ravagent, dévorent tout dans nos biens & nos habitations, les Homes, par force ou par adreſſe, les ont privés de la vie ; ils leur étaient en horreur ; ils les ont tués, pour qu'ils ne fuſſent plus dangereux. Ainſi les méchans, ceux qui nuiſent à la ſociété, ſont difamés par une mort

honteuſe. Quel exemple éfraïant ! Ceci me rapèle le ſort de cet Epervier que nous avons vu être victime de la même cruauté qu'il exercait ſur le faible Roſſignol. Il faut donc fuir le crime, toute opreſſion, toute rapine, toute injuſtice ; puiſque ces iniquités ſont ſi rigoureuſement punies de Dieu & des Homes : il faut faire le bien, pour mériter leur amour, pour vivre avec honeur, pour mourir avec gloire.

Il eſt tems de rentrer dans notre Chaumiére : le Soleil vient de diſparaitre ; un leger crépuſcule comence à s'étendre autour de nous. Voïez come tous les Oiſeaux ſe retirent ſur des arbres toufus ou dans d'épais buiſſons ; remarquez le ſilence qui va inſenſiblement ſe répandre dans toute la nature. Tout cela ne nous anonce-t-il pas le tems deſtiné à notre repos ? Combien ſont fous ces homes, qui non contens d'avoir paſſé la journée dans l'agitation, la prolongent encor une grande partie de la nuit, les uns par le travail, les autres par l'étude, pluſieurs par des plaiſirs, tous par des ocupations, qui à la

fin les mèrent hors d'état de s'y livrer, même pendant le jour!

Il eſt trop tard, pourſuivit PALEMON, pour que vous puiſſiez retourner à la Vile. Si vous ne dédaignez point ma chetive Cabane, trop ſimple, peut-être, pour un home de votre état; venez-y paſſer la nuit: vous partagerez notre repas & notre paille pour votre ſomeil; & demain au lever de l'aurore, nous ferons encor quelques obſervations; après quoi vous retournerez chez vous, avec la fraicheur du matin.

Le repas & le lit que PALEMON propoſait au Philoſophe le tentaient peu: cependant ſon ame était ébranlée par les refléxions que lui avait comuniqué le Berger dans la journée: non-ſeulement il començait à l'admirer, mais un charme inviſible l'atachait à ſes leçons: dans le doux raviſſement qu'elles lui cauſaient, il balança peu de les entendre plus longtems; & entra avec PALEMON dans ſa Chaumiére.

Auſſi-tot un petit Chien vint careſſer le Berger; ſe dreſſant devant ſon maitre, qu'il flatait de ſes pates: il témoignait par

ſes aboïemens, ſes ſauts, l'agitation vive & continuèle de ſa queue, la joie que lui cauſait ſon retour. Cet Animal fidèle, dit PALEMON, qui s'eſt ataché à moi autant par beſoin que par reconaiſſance, me fournit auſſi des reflexions : je le trouve un parfait modèle pour les ſerviteurs & les ſujets. Il veille ſans-ceſſe à ma garde ; au moindre danger, il eſt prêt à ſacrifier ſa vie pour me ſecourir ; il ne demande autre recompenſe de ſes ſervices, que la plus ſimple nourriture & quelque regard favorable : il n'atente point à la vie de ſon maitre ; mais il la défend. Il eſt atentif à exécuter mes ordres ; au moindre ſigne il m'obéit : il ſemble n'avoir d'autre loi à ſuivre, que ma volonté & mes intérêts. Il a beau être batu, quelquefois peut-être ſans l'avoir mérité ; il n'en eſt pas moins ataché à moi, ſoumis, reſpectueux, fidèle : il atend le moment favorable pour me careſſer & me témoigner ſon atachement.

Enfin PALEMON fit ſervir ſon ſimple & ruſtique ſoupé : la frugalité l'avait aprêté ; la nature ſeule en avait fourni les mets : il fit placer le Philoſophe, que l'apétit

cauſé par la promenade empêcha d'écouter le peu de repugnance qui lui reſtait. L'exemple de PALEMON mangeant gaiment ſon pain bis, ſes fruits, ſon laitage, engagea le convive à en faire autant ; il avala come lui ſon vin épais & groſſier, temperé par une moitié d'eau : & il ſentit, par la premiére fois, que les mets les plus ſimples ſufiſent à l'Home, lorſque porté à ſe nourrir par le ſeul beſoin, il ne prend que la fain & la ſoif pour juges de ſes alimens. ils parlerent peu en mangeant ; le repas ne fut pas long : PALEMON croïait que dès qu'on ſentait l'apétit ſatisfait & que l'eſtomac ne demandait plus rien, il était honteux de ſe gorger de nourriture ou de faire de la table, que la ſeule néceſſité a dreſſée, un lieu de délices & l'emploi d'un tems que l'Home peut remplir par quelque ocupation plus raiſonable, plus noble, plus digne de lui. Auſſi finit-il bientot de manger, pour recomencer ſes reflexions.

La nature, cette bone Mére, dit-il au Philoſophe, a chargé la terre de fournir à tous les Animaux, les alimens pour leur

ſubſtance. Tant qu'ils ſe contentent de ce qu'elle leur done, il ne leur manque jamais rien. L'Home eſt le ſeul qui ſoit expoſé à l'indigence, parce qu'il eſt le ſeul qui cherche autre choſe que ce qui lui eſt deſtiné.

Cette reflexion me rapèle les murmures inſenſés de quelques indolens contre la Providence. Les Oiſeaux, tous les Animaux errans dans la nature, de quelque eſpèce qu'ils ſoient, trouvent aiſement leur ſubſiſtance, ſans beaucoup de peines, ſans travail, ſans richeſſes ; tout concourt, ſans qu'ils y aient part, à leur entretien : leur habillement, leur nourriture leur ſont exactement fournis par la Providence. L'Home au contraire, de quelque état, de quelque pèïs qu'il ſoit, n'eſt nourri, élevé, logé, vêtu qu'à grands frais, par beaucoup de travail, d'inquiétudes, de ſoucis : s'il ſe néglige, il eſt au dépourvu ; il périra, s'il ſe fie à la ſimple nature. Donc l'Home eſt dans ce monde, moins heureux que les Animaux, quoiqu'il ait été créé avec des facultés ſupérieures ; cet avantage même

eſt un ſurcroit d'infortune ; c'eſt un don cruel ; il ne ſert qu'à lui faire mieux ſentir ſa miſére.

Créature ingrate ! Home ſans raiſon ! Des avantages que tu envie à la bête, je voulus au contraire l'excèlence de ta deſtination : j'ai fais come toi cette obſervation ; mais de cette diférence de mon ſort dans ce monde à celui des autres Etres vivans, je conjecture que leur felicité & mes peines ne ſont que paſſagéres ; que le Créateur, qui m'a formé plus parfait, me reſerve auſſi un bonheur ſupérieur au leur : je ne puis remarquer la vie ſans ſouci des Animaux que j'obſerve journèlement, & mon ſort laborieux, rempli de ſollicitudes indiſpenſables, ſans me perſuader toujours mieux, que ma félicité n'eſt pas de ce monde, que je dois être reſerve pour une vie plus heureuſe, & que je ne traverſe celle-ci, que pour y parvenir : au lieu que ces Animaux heureux ſont à leur terme ; ce monde eſt fait pour eux ; un autre ne leur eſt pas preparé, come à moi.

Mais

Mais c'eſt tout-à-coup élever trop haut ces Homes terreſtres, qui murmurent du ſeul état auquel ils ſont atachés. Aveugles & ridicules qu'ils ſont ! Dans leurs propres plaintes je vois leur condanation, & j'ai mieux conſideré qu'eux ces Animaux dont ils ſont jaloux.

Les Animaux, diſent-ils, ne manquent de rien : oui ; mais, à l'habillement près, tout le reſte vient-il s'ofrir à eux ? Je les vois, ces Animaux, chercher leur nourriture, leur gite, tout ce qui leur eſt néceſſaire : ſi la nature le leur prépare, s'ils le rencontrent plus facilement, c'eſt que le Créateur leur a doné moins de moïens pour ſe le procurer : mais également faut-il qu'ils y emploient des ſoins, de l'activité. Pourquoi l'Home murmure-t-il des peines qu'il doit ſe doner pour avoir le néceſſaire ? Pourquoi tente-t-il même la Providence, en négligeant les moïens & les recherches qui le lui procureraient, en multipliant ſes beſoins ſuivant ſes caprices ? Tant qu'il n'aura à ſatisfaire que ceux que la nature lui a impoſés, il n'aura pas le

quart des ſollicitudes dont il ſe plaint : mais il exige qu'elle ſe prête à ſes fantaiſies, & il ne voudrait travailler ni à ſes vrais beſoins, ni à ſes déſirs. Ces facultés ſupérieures qu'il reconait avoir au-deſſus des Animaux, ces puiſſances de juger, d'imaginer, de choiſir, d'agir plus parfaites en lui, doivent-elles être oiſives pour le néceſſaire & ne ſervir qu'au plaiſir ? Inſenſé qu'il eſt ! Tout n'eſt-il pas compenſé ? S'il a plus de peines à aquerir, n'a-t-il pas plus de douceurs à jouir ? C'eſt envain que la plupart ſe plaignent de leurs beſoins & murmurent contre la Providence : elle ne leur manquera point, pourvu qu'ils ne ſe manquent point à eux-mêmes ; pourvu encor qu'ils ne lui demandent pas au-delà de ce qu'elle leur a promis. Nos beſoins ſont l'étendue de ſes engagemens.

C'eſt encor par l'excès que l'Home augmente ſes ſoucis & s'expoſe à être mécontent. La nature m'ofre autour de moi tout ce qu'il me faut ; ſous mon Chaume j'ai toujours au delà de mon néceſſaire.

Toutes les fois que je finis un repas, & qu'il reſte encor des mets ſur ma table, où je n'avais mis que ce que mes Champs m'avaient fourni, je me rapèle les préparatifs, les recherches, les ſoins immenſes que je voïais prendre autrefois pour la table du Seigneur que je ſervais : je compare leurs feſtins journaliers à ma frugalité conſtante & je ne voudrais point en faire l'échange.

C'eſt en ceci encor que les Animaux donent l'exemple aux Homes : leur tempérance, leur modération me frapent toujours plus. Ils mangent pour le beſoin & non pour le plaiſir : dès que leur faim eſt raſſaſiée, ils ſavent mépriſer les mets les plus délicats, les boiſſons les plus atraïantes pour leur eſpéce. Je ne les vis jamais ſe gorger de nourriture, juſqu'à en être incomodés : l'Animal le plus brute, aiant mangé & bu ſelon ſon béſoin, s'arrête ; il ne prend pas un morceau au delà du néceſſaire. Examinez l'Ane ſtupide : envain l'aſſomerait-on de coups de bâton, il re-

gimbera plutot que de manger un chardon de plus, que ſa faim ne le demande.

Ne ſont-ce pas là des leçons naïves pour l'Home, qu'une avidité déraiſonable emporte à l'excès le plus nuiſible, qui perd l'uſage de ſon jugement & même de ſes ſens, dans une liqueur funeſte, que le ſeul uſage le plus modéré peut rendre ſalutaire, qui énerve ſon corps, corrompt ſon ſang, émouſſe ſon eſprit, par le choix & l'abondance des mets, que le mélange & l'aprêt ont rendus funeſtes ? Combien ſeraient-ils plus ſains, plus robuſtes, plus heureux, ces Homes, s'ils imitaient la tempérance & la moderation des Animaux ! A qui parait mieux convenir le titre de brute ?

Ce n'eſt pas dans la nourriture ſeule que les Homes ſont plus inmodérés que les Animaux : ceux-ci leur donent encor des leçons pour l'uſage des plaiſirs & la réunion des ſexes. Ils s'y adonent dans un certain tems de l'année ; ils ont leur ſaiſon, leur terme ; la propagation de leur eſpèce en eſt l'unique motif. Dès que le beſoin naturel eſt ſatisfait, ils vivent dans

une entiére indiférence à cet égard ; ils ne s'étudient pas à supléer aux sensations naturèles, par des inventions aussi honteuses que funestes à la santé. L'Home au contraire ne conait aucune retenue : ce n'est plus la nature qui agit en lui ; c'est plutot la passion la plus excessive, la plus insensée, le plus ridicule caprice : c'est une espèce de rage, qui le tourmente : il se met au dessous de la bête par ses excès. Il abrutit sa raison, en la fesant servir à la recherche des moïens qui peuvent irriter le désir, satisfaire son avidité & supléer au défaut de puissances naturèles.

Je ne décide point si les Bêtes ont une ame judicieuse, une raison qui les guide dans leurs actions : je ne définis point ces termes, *Instinct* & *Raison* : mais je dis, en comparant leur conduite à celle de la plupart des Homes ; lequel doit nous paraitre le plus sage, le plus éclairé, d'un Instinct qui gouverne avec autant de prudence que d'ordre & de succès, ou d'une Raison qui nous égare, qui nous nuit, qui

manque les plus heureux moïens de réuſſir? Eſtimons ces facultés ſur le bonheur de ceux qui en jouiſſent, & concluons lequel des deux eſt plus aveugle, l'Inſtinct ou la Raiſon. Que je crains, ô Home! Que tu n'aïes uſurpé ſur la brute cette lumiére naturèle, que tu t'atribues excluſivément, & que tu ne lui ſupoſes injuſtement la ſtupidité qui n'apartient qu'à toi!

Voici, par exemple, encore une obſervation que j'ai faite ſouvent, & qui m'a fait refléchir ſur l'extravagance des Homes, moins ſages que les Animaux.

Je remarque que les Bêtes d'une même eſpèce ne ſe font point entre elles une guerre conſtante; elles ne vont pas s'égorger de ſang froid, pour des motifs auſſi frivoles qu'injuſtes. Quoi! Dis-je, les Homes, qui ſont tous de la même nature, qui ont, plus que les Bêtes, la raiſon & le jugement, qui doivent, par conſéquent, mieux ſentir leur reſſenblance, ſont-ils moins humains, moins unis, moins pacifiques qu'elles? Au lieu de multiplier leur eſpèce & la conſerver, ils s'éforcent de la dé-

truire ? Un chétif intérêt, un bien superflus, un tort imaginaire sufisent pour massacrer de milliers d'homes, anéantir des peuples entiers : des gens qui ne se virent jamais, qui ne se conaissent aucunement, qui n'ont ni afaires personèles, ni dificultés, ni amitié, ni haine les uns pour les autres, vont de propos délibéré s'arracher mutuèlement le cœur, & les mains dégoutantes du sang de leur semblables inocens à leur égard, ceux qui en ont le plus égorgé triomphent couvers de gloire & de louanges ! En verité, mon ame saigne à cette reflexion ; je ne saurais m'en ocuper plus longtems, & je vois que vous en frémissez.

Aussi bien m'aperçois-je que nous avançons dans la nuit ; nous emploïons à parler les heures du repos : il est tems d'aller le gouter. Voilà le lit que vous ocuperez : peut-être ne sera-t-il pas aussi comode pour vous que pour moi : ne cherchant dès longtems que mon simple néceſſaire, j'ai reconu que quand on dort naturèlement, qu'on n'a pas besoin d'apeller le someil par la

moleſſe, le corps s'aſſoupit partout n'aiant point été atendri, plus qu'il ne doit l'être de ſa nature, la paille ne le bleſſe point; ſon ſomeil n'aiant jamais été forcé, interrompu, prévenu, quelque part qu'il ſe trouve, quand ſon heure vient, il repoſe ſans gêne.

On conjecture bien que l'Hôte de PALEMON dormit peu ſur ſa paille : combien le Berger, que ſa vie ſimple n'avait point écarté de la nature, fut plus heureux cette nuit-là que l'Home plus civiliſé, délicaté par ſon éducation ! Heureuſement pour lui il trouva, dans le ſouvenir de tout ce qu'il avait entendu dans la journée, de quoi méditer ; il paſſa une grande partie de la nuit à refléchir ſur la nouvèle philoſophie de PALEMON ; ſon ame s'ouvrit inſenſiblement à des verités ſi ſimples, ſi ſenſibles, ſi eſſentiéles ; & cette nuit d'inſomnie fut peut-être la plus heureuſe époque de ſa vie.

PALEMON prévint le lever du Soleil : il propoſa à ſon Hôte d'aller jouir du plus raviſſant ſpectacle que la Nature puiſſe ofrir à des ames ſenſibles, à des Etres capables

capables de gouter le merveilleux : ils furent sur une hauteur audessus du Vilage, pour assister à l'ouverture du matin. L'horison bien découvert leur ofrait un vaste théatre, où alait se déploïer cette séne aussi admirable qu'instructive.

Bientot des traits de feu s'élancent de derriére les plus hautes montagnes, les étoiles palissent : l'embrasement s'étend ; déjà l'Orient parait tout enflamé ; la clarté d'abord rougeatre, se dore sensiblement, la lumiére augmente ; les astres innombrables, dont le firmament était parsemé il n'y a qu'un instant, se sont presque tous évanouis. Enfin l'éclat de l'incendie est excessif ; l'astre du jour n'est guére plus ardent ; au premier changement, c'est lui qui parait. Un brillant subit s'étend come un voile de flame sur tout l'horison. La nature renait aux yeux de nos Philosophes : l'Univers parait embeli ; les rayons du Soleil qui dorent le faite des Arbres & réjailliſſent des Colines sur la verdure des environs, en font briller la rosée come un tissu de diamans & de diverses couleurs,

tout reverdit, tout s'anime, tout élève délicieuſement l'ame des Spectateurs. Le ſilence ſe diſſipe par dégrés ; l'harmonie recomence : mille Animaux font raiſoner leurs voix de tout côté. On n'entend point des hurlemens afreux ; mais des cris d'allegreſſe, des voix qu'un paiſible ſomeil a radoucies & qui marquent un reveil aiſé. Mais les Oiſeaux ſurtout réuniſſent leur gazouillement : leur doux ramage, leur voix lente forment une harmonie voluptueuſe. Le concert eſt général, aucun ne ſe tait : leur variété partage l'enthouſiaſme, & le délice nait de cet acord bizarre. Enfin une humide vapeur qui s'élève de la roſée porte une fraicheur dans tous les corps, qui leur redone l'activité, & on ſent un délicieux parfun s'exhaler de tout coté de la terre qui en eſt enbaumée. Toutes les parties de cette admirable ſéne raviſſent également les yeux & le cœur.

PALEMON reſta plus de demi heure dans le ſilence, come ſaiſi d'extaſe à ces objets enchanteurs. Que fait votre ame en apercevant tant de grandeur, tant de beautés,

tant de mouvemens incompréhenſibles autour de nous ? Dit-il enfin à ſon Compagnon. Quelles ſont vos idées à cette étonante décoration ? Pour moi, je ne ſaurais apercevoir ces merveilles, ſans penſer à l'Ouvrier qui a pu les former. Dès que je vois les rayons du Soleil s'élancer ſur l'horiſon, je les regarde come les hérauts d'une Majeſté ſurnaturèle, qui viénent m'anoncer le Maitre de cet Univers qu'ils découvrent à mes yeux : l'Aſtre enflamé qui les ſuit, eſt pour moi le ſiége de ſa gloire, où mon eſprit ravi, lit tout-à-coup ſa puiſſance, ſa ſageſſe, ſa majeſté & toutes ſes inéfables perfections : rien ne me done, d'une maniére plus frapante, l'idée d'un Etre Supreme, que le ſpectacle du flambeau du jour : c'eſt dans ce moment ſur tout qu'il m'anonce ſenſiblement ſon exiſtance. Quand enſuite, de ce Trone magnifique de la puiſſance divine, je deſcends mes yeux ſur l'Univers qu'il vient éclairer, qu'il ranime, qu'il vivifie ; j'y vois dans chaque objet les traits du même Maitre ; je crois entendre de tout coté

une voix unanime me crier hautement & distinctement ; *il est un Dieu, qui nous a faits.* Depuis les Astres jusqu'au moindre grain de sable, les Plantes, les Animaux, l'Eau & la Terre, tout me désigne un Etre tout-puissant & indépendant, qui a tout produit & qui done l'ordre à tout. N'exista-t-il qu'un Moucheron, il me parlerait de sa vertu, de sa sageſſe, de sa bonté, de sa grandeur. J'aperçois Dieu partout, autour de moi, & encor mieux dans moi-même, si j'y entre un seul instant ; & quelque muet que soit ce langage si multiplié, je ne crois pas qu'il y ait un seul home qui ne l'entende, qui ne le comprène ; je suis sûr qu'il n'y a aucun Incredule de bone-foi, aucun vrai Athée.

Mais où est-il, ce Dieu ? Qu'est-il ? coment est-il ? Ces mêmes Etres créés qui me l'anoncent de tout coté, me disent qu'il est partout, mais ne sauraient m'en dire davantage : & que m'importe ? Ils m'ont apris son existance & ses principaux atributs : cela me sufit. Cette premiére sience me fait sentir que tout est subordoné

à ce Maitre ſage, puiſſant, bon, grand, indépendant, & qu'étant moi-même un de ſes ouvrages, ne m'étant point fait ni n'aïant fait rien de ce qui eſt, je dois lui être auſſi ſubordoné. La conaiſſance des perfections de Dieu & de ſon empire ſur tous les Etres, leur ſupoſe des devoirs. J'ai donc des devoirs à remplir envers l'Auteur de l'Univers ; mais rien ne me dit qu'il ait beſoin de moi ; il ne parait pas non plus qu'il ait beſoin des autres créatures : que devons-nous donc faire ?

Toutes les fois que j'aſſiſte à l'ouverture du jour, les Animaux, les Oiſeaux ſurtout, frapés du ſpectacle de la nature, qui renait au lever du Soleil, ſemblent témoigner par leur chant, combien grande eſt leur admiration à l'aſpect de tant de beautés réunies : je crois que dans leur raviſſement, ils chantent les louanges de l'auteur de l'Univers ; au moins ſens-je parfaitement qu'ils doivent être afectés d'une vive joie, & les marques qu'ils en donent, ſont un homage pour l'Etre Suprême. Quoi ! Dis-je alors, l'Home, qui

ſe pique de pouvoir ſeul refléchir ſur ces merveilleux objets, qui leur compare les ſublimes facultés dont il a été doüé par la même main, & conclut qu'il eſt lui même encor plus admirable que tout cela » cet Home ſera-t-il le ſeul qui verra tout avec indiférence, ou plutot, ſera-t-il le ſeul qui n'apercevra pas ces beautés ? Il n'aura ni cœur qui s'élève à Dieu, par ſa joie & ſon admiration ; ni langue qui célébre ſes ſublimes vertus ? Toutes les Créatures louent leur Auteur, chacune en ſa maniére. Que doit donc faire l'Home ? Je ne dois pas moins de louanges à ſa puiſſance, moins de veneration à ſa Majeſté, moins de reconaiſſance à ſes dons : coment faut-il m'aquiter de tout cela ? Puiſque mon ame eſt capable de cette reflexion, elle peut en découvrir les lois : il faut l'interroger : je me recueille au-dedans de moi-même ; & dans ma méditation, je ſens qu'en admirant l'Univers, je dois adorer & exalter le ſage Auteur qui en a compoſé ſa magnificence ; en conſiderant les dons qu'il m'a fait, je l'en bé-

nis ; je lui en rends des actions de graces, je lui promets de ne point en abuſer, de reſpecter l'ordre qu'il a poſé, la fin à laquèle il l'a dirigé ; en ſentant qu'il m'a fait capable de choiſir le bien, je me propoſe de ne jamais le négliger, toutes les fois que je pourrai le conaitre ; la faculté qu'il m'a donée de le ſentir, eſt pour moi la loi qui m'ordone de le pratiquer ; & après l'avoir adoré, loué, remercié, il faut encor que j'obéiſſe à ſa voix qui parle à ma conſcience, pour lui ofrir un homage digne de lui & qui me rende agréable à ſes yeux.

Voilà, dit enfin PALEMON au Philoſophe qui l'écoutait avec autant d'étonement que de plaiſir, voilà tout ce que je puis conaitre par moi-même : ſi j'ai d'autres devoirs à remplir à l'égard de mon Créateur, mon Maitre, il me les fera conaitre ; & avec ces diſpoſitions, un home de bone foi obéira toujours à ſes ordres, quoiqu'il l'exige.

Mais je m'aperçois, ajouta-t-il, que le Soleil s'élève au deſſus de nous ; la chaleur

augmente ; vous n'êtes pas fait à porter le poids du jour ; il eſt tems que vous retourniez en Vile.

Ne croïez-vous maintenant qu'en feſant de pareilles reflexions, on puiſſe aquerir les conaiſſances néceſſaires, pour ſentir le prix de la vertu & ſe rendre heureux ? Penſez-vous qu'il faille abſolument beaucoup d'étude, beaucoup d'érudition, pour conaitre ſes devoirs & ſe convaincre qu'il faut les pratiquer ? Ne conviendrez-vous pas que les livres que je conſulte peuvent me ſufire ? Or, puiſque nous ne ſomes dans ce monde, nous en convenons vous & moi, que pour nous atacher à ces deux objets ; ne croïez-vous pas qu'une pareille ſience ſoit préférable à tant d'autres, dont vous n'avez encor apris qu'une partie, lorſque la mort vient vous ravir le tems, où ſeulement vous pourriez comencer à les metre en pratique ? Lequel trouvez-vous plus ſage, ou celui qui fait de grands éloges de la vertu & diſpute avec chaleur ſur le vrai caractére qui la diſtingue, ſans s'être étudié à la conaitre, à s'en convaincre,

vaincre, à la pratiquer, ou celui qui s'aplique simplement à sentir les devoirs qu'elle impose & à les remplir ? Alez maintenant ; refléchissez sur toutes les observations que vous m'avez entendu faire depuis hier : vous auriez une ame de roche, un cœur de Tigre, si vous n'en tiriez aucun fruit le reste de votre vie.

Le Philosophe ne savait coment temoigner les sentimens dont il était ému, avant de se séparer de PALEMON : il voulut exprimer sa reconaissance ; il l'apelait son Maitre : l'admiration, l'estime, le respect, l'afection se confondaient sur sa langue. Il avoua à ce sage Berger, en le quitant, qu'il était d'autant plus ravi de ses reflexions, que pendant les nombreuses anées qu'il avait passées dans une étude pénible, il n'avait jamais été capable de pareilles observations ; qu'il se sentait convaincu intérieurement de leur importance, & par conséquent, de leur sageſſe ; qu'il convenait que la principale sience utile & même nécessaire à l'Home, était la conaissance du bien, & que pour cette étude, on

n'avait pas beſoin de ſe couvrir de pouſſiére dans une vaſte Bibliotéque : peu s'en falait qu'il ne regretât le tems qu'il avait emploïé à une ocupation auſſi ingrate.

De retour chez lui, il devint un des plus zélés partiſans du ſage PALEMON : ſes louanges ſur leſquèles il ne tariſſait jamais, lui atirerent bientot les mépris de ſes confreres, qui lui reprochérent d'avoir été la dupe de l'hipocriſie, ou au moins des rêveries du Berger.

Mais les idées qu'il avait reçues à cette Ecole, ſecondées de ſa bone intention, germérent bientot dans ſon ame naturèlement droite & ſenſible, mais que l'étude avait un peu écarté de ſon naturel. Il leur compara tant de queſtions obſcures, de diſſertations embrouillées, qui, pour la plupart, ne tendent qu'à défigurer la verité, pour doner de brillantes aparences à l'erreur, & les trouva mépriſables. La raiſon començait à lui parler ; il écouta. Il ſe défit peu de tems après des volumes immenſes, qu'il avait amaſſés à grand frais, & ſe détermina à n'étudier déſor-

mais que la nature & ſon cœur. Il eſt à préſumer que s'il ne parvint pas à être auſſi ſage que PALEMON, il s'éloigna inconteſtablement beaucoup de l'extravagance de ſes confrères. Ainſi la Philoſophie d'un ſimple Berger opera le prodige étonant, de faire aimer la raiſon à un Philoſophe d'Ecole.

Fin de la Bibliotéque Naturèle.

CONTES DIVERS.

CONTE PREMIER.

UN Philoſophe nomé THALE's voïageait beaucoup, non pour voir de Pèïs, des Edifices, des raretés, mais pour voir des Homes : il voulait les étudier, en comparant les mœurs des diférentes Nations. Ocupation qui ſoumet à bien des diſgraces, mais digne d'un Sage. Come pour conaitre l'eſpèce, il faut obſerver bien des individus ; il ſéjournait dans la plupart des Viles où il paſſait.

Il aprocha un jour d'une Capitale de Province, aſſez agréable par ſa ſituation. Elle était au bord d'une grande Riviére : le rivage opoſé ofrait une perſpective charmante, par le mélange des Bois, des champs, des Coteaux, ſur leſquels la vue

ſe promenait fort au loin. Cette Vile était dominée par des Montagnes couvertes d'agréables forêts, dont le ſol était un épais gaſon, mais un peu pénibles à parcourir, à cauſe de la montée. Ses environs n'ofraient que de vaſtes prairies, où mille Ruiſſeaux ſe jouaient parmi les fleurs. Aimable ſéjour ! Dit THALE'S en découvrant toutes ces beautés ; ſi les mœurs de tes Habitans répondent aux charmes de ta ſituation, je me réjouis de partager leurs délices.

Il arrive ; il ſe domicilie, rempli de cette douce eſpérance. Le lendemain il fut enchanté des politeſſes qu'on lui fit partout où il alla, partout où il paſſa. Mais à peine ſe fut-il trouvé dans deux ou trois converſations, avec diverſes perſones, qu'il comença à s'ennuïer, ou plutot qu'il ſe vit contraint de vivre ſeul & de ſe faire fuir. En peu de jours ce Peuple lui fut aſſez conu, pourqu'il perdit l'envie de reſter plus longtems chez lui, ſi le repos dont il avait beſoin après un long voïage, ne l'eut obligé d'y ſéjourner davantage.

A la promenade, dans les Compagnies,

il était acoſté par des importuns, qui lui feſaient force civilités, des ofres de ſervice ; ils ſe félicitaient de le conaitre. Croyez-vous que ces gens-là voulaient réèlement lui être utiles & exercer l'hoſpitalité? Point du tout : ils n'étaient ni polis, ni bienfaiſans ; ils étaient curieux. On voulait ſavoir ſon nom, ſa condition, ſes afaires, ſes deſſeins. Coment leur répondit THALE'S, qui était trop prudent pour les ſatisfaire ? Le voici.

D. Oſerait-on, Monſieur, vous demander de quel pèïs vous êtes ?

R. Je ſuis Chinois.

D. Chinois ! ...., Il n'y a pas longtems que vous avez quité la Chine?

R. Il y a trente ans.

D. Trente ans ! .... Et vous paraiſſez n'en avoir pas vingt-cinq ?

R. C'eſt que je mache tous les matins d'une herbe qui me fait rajeunir.

Les réponſes de THALE'S reprimerent un peu la curioſité des Queſtioneurs : mais un inſtant après, l'interrogatoire recomança de plus belle.

D. Pourrait-on vous demander coment vous vous apèlez ?

R. Vous m'embarrafez ; je change de nom ſi ſouvent, que je n'en ai point qui me ſoit propre.

D. C'eſt peut-être quelque afaire d'honeur, qui vous amène dans ce Pèïs étranger.

R. Non, Meſſieurs, c'eſt une afaire de bon ſens : j'ai voulu examiner s'il y avait un Péïs, où on ne trouvât point de fors ; mais juſqu'à preſent je ne m'aperçois pas que je l'aïe encor trouvé.

Enfin, on fit à THALE's tant d'autres queſtions, plus inutiles même que celles que je viens de raporter, qu'il ne put garder plus longtems ſon ſang froid. Hé, que vous importe, s'écria-t-il, qui je ſois, ce que je ſois, d'où je ſois, d'où je viène, où je veuille aller, ce qui m'amène ici, ce qui m'en éloigne ? C'étaient là en éfet les uniques ſujets, ſur leſquels roulérent toutes les queſtions qu'on lui fit.

Mais, Monſieur, lui repondit-on, norre intention n'était point de vous ofenſer : nous voulions ſeulement avoir le plaiſir de lier converſation avec vous.

Hé ! En verité ; je m'en aperçois bien ; leur repartit THALE's : paſſer le tems à éplucher mes ſecrets, c'eſt fort honête. Si vous n'avez rien de plus intéreſſant à traiter, pour former un entretien, taiſez-vous, & laiſſez-moi tranquîle : j'aime mieux ne jamais parler, que de ſatisfaire à de ſotes queſtions.

On fit d'abord paſſer THALE's pour un inpoli ; on publia qu'il ne ſavait pas vivre : mais il ſe conſola aiſément de ce reproche, par la ſatisfaction d'avoir dérobé ſes afaires à des indiſcrets & de n'être plus inportuné par ces faux agréables, que ſe firent bientot un air d'importance de le mépriſer. Ce fut-là le dernier trait qui lui dépeignit ce Peuple frivole : c'était le conaitre aſſez, pour le fuir le plutot qu'il fut poſſible.

CONTE II.

PHILINTE & PALEMON étaient nés sous le même Chaume : ils avaient été nourris ensemble. Leurs Péres avaient labouré le même Champ, étaient parvenus à une longue vieillesse sans se séparer & avaient fait vivre leurs enfans dans cette union étroite, que forme le même âge, la même condition, le même métier.

Ces Vieillards étant morts, PHILINTE se mit au service du Seigneur du lieu : au bout de quelques anées, il obtint, par sa protection, une petite charge de Comis, destiné à faire enrager les Voïageurs, qui n'auraient pas la générosité de lui doner en passant une piéce d'argent, qui ne lui était pas due. Il a si bien fait valoir cette premiere comission, qu'il a eu de quoi ofrir un riche préſant à Mr. le Baron.... Cette honêteté lui a valu un emploi plus lucratif.

Après avoir abusé de ses pouvoirs &

fait gémir plusieurs pauvres familles, il s'éleva sur leurs ruines à un grade plus distingué : il acheta des titres, une terre qui lui fit changer de nom, des Parens & des Amis : il eut bientot du rang & du crédit.

PALEMON avait toujours labouré le champ de son Pére & n'avait pas quité sa Cabane : mais un revers de fortune l'ayant réduit à la facheuse extrêmité de ne pouvoir plus subsister par son travail, il fut chez PHILINTE, demander les secours qu'il devait atendre d'un Ami. Il ignorait les usages, les droits sacrés de l'opulence : ce n'était plus PHILINTE qu'il alait voir ; aussi fut-il méconu, lorsqu'il demanda à lui parler sous ce nom-là : il falut dire qu'il voulait à parler Mr. de &c., & il fut introduit.

Il traita l'ancien PHILINTE d'ami, lui témoigna qu'il se réjouissait de sa fortune ; & MR. DE, qui était dans un vaste fauteuil, ne daigna pas seulement le remercier, ni lui dire de s'asseoir. J'espére, mon Ami ! Lui dit PALEMON, que vous m'aiderez dans ma misére. En verité,

Maitre PALEMON, lui dit le nouveau Monsieur, je ne sai si je pourrai vous rendre service ; les gens de NOTRE SORTE sont exposés tous les jours à une infinité de misérables qui viénent nous suplier de les secourir : nous somes obsedés. Mes revenus sufisent à peine pour mon entretien ; je suis faché de ne pouvoir vous aider, come je le voudrais : cependant je parlerai pour vous, & je serai charmé de rendre service à un honête home. Descendez à l'Ofice ; faites-vous doner à boire. Holà, Bourguignon ! Conduisez cet Home : qu'on lui done quelque chose.

Le pauvre PALEMON, tout confus d'une pareille reception, essaïa de faire une révérance à son ancien Ami, & se retira chez lui dans un étonement inconcevable, ne pouvant se familiariser avec cette nouveauté.

Quelque tems après, PHILINTE acheta une brillante Voiture : il lui manquait un Laquais, pour que l'Equipage fût assorti. Il se rapèla que PALEMON était grand & bien fait, tel en un mot qu'il le faut ordi-

nairement, pour faire honeur à un Faquin, qui n'a que ſon or, ſon orgueil, ſa fierté, pour mérite. Il le fit apèler & lui propoſa d'entrer à ſon ſervice.

PALEMON, voïant la chance tournée, ſentit qu'il falait changer de ton. Il ſe préſenta devant PHILINTE, come un Protégé, le chapeau bas, d'un air reſpectueux, le traitant de Monſieur, gros come le bras. D'abord il lui parut ſingulier d'être obligé de devenir le Laquais d'un Home, avec qui il avait partagé ſon état de Laboureur, en venant au monde, & veçu pendant longtems dans une parfaite familiarité. Mais il eut ocaſion de conaitre dans la ſuite, que la nobleſſe de la plupart des Grands, qui ſe montrent avec le plus de fierté & d'oſtentation, n'eſt que leur propre ouvrage, ou plutot, celui de la Fortune, qui depuis quelques luſtres a doné à leur induſtrie, à leurs friponeries, à leurs vexations, la récompenſe du vrai mérite.

Enfin, PALEMON, que la miſére començait à preſſer vivement, acepta la condi-

tion. Aïant endoſſé un gros habit de livrée bien chamarré, il monta derriére le Carroſſe, dans lequel feu ſon Ami PHILINTE ſe faiſait trainer.

CONTE III.

CLEON m'a raconté une Hiſtoire plus ſurprénante encor, que celle de PHILINTE.

De retour d'un voïage de longue haleine, il fut invité à diner chez le Baron.... chez qui il n'avait pas mangé depuis pluſieurs anées. Tout le monde étant placé, il fut ſurpris de voir au haut de la table, recevant tous les honeurs de la compagnie, un perſonage, dont la figure auſſi ignoble que décharnée ne lui était pas inconue : il ſe rapèlait confuſément de l'avoir vu dans un état vil. Après l'avoir bien examiné, pour tacher de ſe rapèler l'époque de leur premiére rencontre, il eut beaucoup de peine à ſe perſuader que ce fût-là le même home qui, quelques anées

auparavant, portait la livrée du même Baron & leur avait servi à la même table, où il le voïait fêté & consideré.

Ne pouvant revenir de sa surprise, il demanda à son voisin l'explication de ce phénoméne. C'est un prodige, lui dit-on à l'oreille, que la métamorphose de cet Home. Quoique laid, petit, rustre, de peu d'esprit, la fortune en a fait un sujet considérable. De la livrée il est parvenu à la finance : il a si bien fait usage de sa comission qu'il compte ses écus par milliers. C'est maintenant un Home de remarque : il a maison montée, un Sécretaire en titre, des Laquais. Son Fils, Home titré, muni d'un emploi au dessus de celui de son Pére, ajoute deux lettres à son nom, sait faire l'important, quoique peu spirituel, & a toute la fatuité inséparable d'un nouveau riche, qui ne sait se faire remarquer que par ses impertinances.

Je suis au fait, repondit CLEON à la persone qui l'instruisait ; cet Home, pauvre autrefois, était heureux de se voir le valet du Baron & de faire auprès de lui les fonc-

tions les plus viles ; maintenant il eſt riche, il mange à ſa table, il eſt ſon égal. Sans doute qu'il a acheté de la naiſſance & du rang : mais l'argent du Baron n'aurait-il pas ſervi de levain à ſa fortune ?

CONTE IV.

UN Vieillard apèlé COFREFORT était depuis quelques anées ataché dans ſon lit par une maladie lente, qui le minait peu à peu : elle le metait hors d'état de jouir d'aucun agrément de la vie. Il avait amaſſé des richeſſes immenſes, par une léſine qui le feſait vivre moins que frugalement. Le principal remède qu'il prenait, pendant tout le tems de ſon infirmité, c'était de toucher par intervales un gros ſac d'écus, qu'il avait caché ſous ſon chevet.

Sur le point de mourir, ſe ſentant hors d'état de conſerver quelque eſpérance de vie, il dit à la perſone qui le ſoignait depuis deux ans, (car tant qu'il put ſe paſ-

ſer de domeſtique & ſe ſervir lui-même ; il n'en eut jamais à ſes gages) qu'il voulait la récompenſer de ſes ſoins. Il tira alors de ſon ſac quatre louis, qu'il lui remit, en l'exhortant à ne pas l'oublier. La perſone ſurpriſe d'une ſi modique ſome, lui demanda ſi c'était une gratification, en atendant le païement de ſes ſervices. Non, morbleu, non, reprit le Moribond ; cela eſt bien ſufiſant pour l'un & pour l'autre : cette ſome me parait raiſonable pour le tems que vous m'avez ſervi.

La perſone ſi bien récompenſée lui fit toutes les remonſtrances les plus juſtes qu'elle put imaginer : il ſe forma entre elle & le malade une conteſtation aſſez vive, ſans que COFREFORT fut ſe réſoudre à lacher un liard de plus. Enfin après bien des raiſons, il eſt étonant, lui dit-il, que quatre louis ne puiſſent pas vous ſatisfaire : mais j'aime mieux vous doner quelque choſe au dela de ce qui convient, & vous ſavoir content : tenez, voilà encor un petit écu.

Après

Après ce généreux éfort, trop violent sans doute pour son caractére, l'Avare se sentit extrémement afaiblir : il expira quelques heures après.

CONTE V.

*EMILE fréquentait depuis longtems la belle CELIMENE : il avait comencé par quelques visites de bienséance ; d'abord, il allait la voir rarement ; à la fin, il devint assidu. Il avait de l'esprit & du bon sens : CELIMENE était du meme caractére : ils aimaient tous les deux la vertu.

L'amitié les lia bientot : ils se confiaient leurs secrets ; ils se conseillaient mutuèlement dans leurs afaires, ils se prometaient de n'avoir jamais d'autre sentiment l'un pour l'autre. Peut être se le persuadaient-ils : mais EMILE sentit enfin qu'il devenait plus que l'ami de CELIMENE.

* Jai lu, ou entendu faire ce Conte : de quelque part que je le tiéne, peut-être n'ai-je pas mal fait de le metre par écrit ; mais je ne veux point me l'aproprier.

Sans doute qu'elle ne se défiait pas de lui ; puisque, paraissant assurée de sa bone foi, elle ne prenait aucune de ces précautions, pour lesquelles la pudeur du beau sexe est si scrupuleuse, sur tout lorsqu'elle s'impatiente intérieurement de ce qu'on ne lui fait aucune violence. La vertu redouble ordinairement ces atentions, lorsqu'elle craient le plus de vieillir : c'est un jeu chez les femmes ; quelques-unes ont peut-être leurs desseins ; mais ce sont des secrets pour nous : ne soïons point indiscrets ; laissons-les veiller à leurs intérêts.

EMILE remarquait, avec une entiére liberté, les charmes de CELIMENE ; il sentit, malgré lui, son cœur en soupirer. Il demanda enfin à son amie à quoi elle le destinait ? A être mon Ami, lui répondit CELIMENE : il y a assez longtems que je vous en done des marques. Pourquoi me faire une pareille question, lorsque je vous confie mes secrets, mes afaires, que je consulte ? &c.

Mais, aimable CELIMENE, lui dit EMILE,

je comance à être peu ſatisfait du titre de votre amie ; je ſens que mon cœur en demande un autre. Le premier n'eſt point pour un home qui peut vous voir ſouvent ; il faudrait un ſang-froid que je n'ai point, & qui même ne reſiſterait pas longtems. Le moïen d'être toujours inſenſible ! Je croïais que cela ſe pouvait ; je ne m'apercevais pas que j'étais dupe de mon erreur. Quand vous parliez, je m'ocupais à vous regarder, je ne vous écoutais pas : j'étais ſurpris que vous m'acuſaſſiez quelquefois d'inatention ; vous aviez raiſon, je ne m'apercevais pas que j'étais apliqué à vous conſiderer. Ne ſemblait-il pas que vous vouliez me diſtraire encor plus, en paraiſſant me rapeler à moi-même ? Vous feſiez préciſément tout ce qu'il falait pour m'enivrer : vous tachiez de me faire parler bon ſens, & vous me regardiez fixément avec ces beaux yeux, qui portent le trouble dans l'ame : vous vouliez me faire entendre raiſon, & vous me parliez de ce ſon de voix pénetrant, qui fait bientot déraiſoner. Quoi, CELIMENE ! Aviez-vous de moi une

ſi mauvaiſe idée, que de croire mon ame à l'épreuve de pareilles ataques ? Me loueriez-vous d'être inſenſible à des atraits ſi ſéducteurs ? Hélas ! Je ceſſe d'être votre ami ; ſai-je ſi je l'ai été ? Si vous me blamez de ce changement, aimable CELIMENE ! Ordonez-moi de vous fuir ; il n'eſt plus d'autre remède : mais avant de me condaner, faites le même eſſai ſur tout autre, cherchez-vous un ſecond ami : vous avouerez bientot que mon cœur a cèdé à ſon penchant, que mes ſentimens pour vous n'ont rien que de naturel.

CELIMENE ſentit la verité de ce que lui diſait EMILE : avait-elle taché de l'amener à ce point-là ? les femmes de bone foi repondront à cette queſtion. Savait-elle par expériance qu'il diſait vrai ? Je n'en ſai rien : cependant elle regarda ſon ami d'un air complaiſant, & ne lui répondit que par un ſouris gracieux. Mais cherchat-elle un ami de ſang-foid, pour ſuccéder à Emile ? Il ne fit que changer de nom : il voulait devenir amant, ou s'éloigner pour toujours, & CELIMENE le retint.

CONTE VI.

UN bon Home, apèlé GERONTE, vieux Célibataire, avait de grandes richeſſes & des emplois héréditaires dans ſa famille. Etant tombé dangéreuſement malade, des héritiers avides vinrent bientot lui rendre la mort éfraïante & le preſſer de mourir. N'aïant auprès de lui perſone en qui la force du ſang balançât l'avidité de l'intérêt; il ne lui fut pas poſſible d'expirer tranquilement.

Un de ſes Neveux vint le matin, lui dire : mon Oncle ! Il faudra metre ordre à vos afaires : les Médecins vous ont condané ; il convient que vous faſſiez votre teſtament. Vous ſavez qui vous devez faire héritier : ſi vous mouriez plutot encor que vous ne croïez, ſans avoir teſté, vous ocaſionériez des diſcutions, des procès : voulez-vous que j'aille apèler le Notaire ?

Un autre Parent vint le ſoir, lui dire : vous êtes très-mal, mon Couſin ! Je ne

crois pas que vous paſſiez la nuit : il eſt tems que vous penſiez à votre conſience : voulez-vous que j'aille querir le Pretre, pour vous faire la récomandation de l'ame? Si nous diférons, je crains bien que nous n'y ſoïons plus à tems.

Le malheureux GERONTE ne voïait perſone autour de ſon lit, qui pleurât le danger où il ſe trouvait & qui lui inſpirât encor quelque eſpérance de vie. Tous ceux qui venaient le voir, lui rapèlaient les ſervices qu'ils lui avaient rendus ; ils lui demandaient des récompenſes. Il avait beau dire à tout le monde, qu'il ne ſe ſentait pas aſſez mal, pour s'empreſſer à faire certaines cérémonies, qui anoncent l'aproche du trépas & mètent les pieds ſur la foſſe : on s'éforçait de lui prouver qu'il était moribond.

Chacun voulait s'aſſurer une part à ſa ſucceſſion. Peut-être demain, lui diſait-on, vous ne ſerez plus à tems à penſer à nous : votre héritier ſera maitre de vos biens ; votre bone volonté ne nous ſufira pas, pour en obtenir ce que vous nous prome-

tez : hatez-vous de nous l'aſſurer vous-même.

Enfin on lui répéta ſi ſouvent & ſi poſitivement qu'il allait mourir, qu'à la fin il le crût : ſon eſprit, qui n'avait jamais été bien ſolide, en fut tèlement frapé, que ſon mal empirant prodigieuſement, il fut bientot réduit à l'extrêmité.

Pour comble de fraïeur, on lui anonça un de ces Homes de mauvais augure, qui ne veulent pas nous laiſſer ſortir du monde, come nous y ſomes entrés : ils craignent que nous ne mourions trop paiſiblement, ſi nous n'avons devant l'imagination mille fantomes, qui nous font ſentir que nous allons changer de ſort. On vint, fort gravement, ordoner à ſon ame de déguerpir, qu'elle avait été aſſez longtems dans ce monde, pour aller chercher fortune ailleurs.

L'aſſurance avec laquèle on lui parlait, lui en impoſa : il prit le parti d'obéir & il mourut. Son dernier ſoupir fut le ſignal du pillage.

CONTE VII.

IL y a des critiques qui censurent un Ouvrage d'esprit, même avant de l'avoir lu ; parce qu'un sot d'importance leur a doné le ton : ils osent avouer qu'ils condanent ce qu'ils ne conaissent pas. D'autres trouvent mauvais tout Ecrivain audessous de nos grands Maitres ; il n'est pour eux qu'une valeur, un ordre de beautés : toute médiocrité est nulle ; on est *Cotin*, si l'on ne peut être *Boileau*. J'ai vu des exemples de ces deux jugemens ; voici le trait.

Je demandais, il y a quelques jours à TAUPE, ce qu'il pensait de certain Ouvrage nouveau, que j'avais en main, & qui a été admiré, même de ses énemis. Il est très-mauvais, me repondit-il.... très-mauvais !.... Oui, ce n'est pas un livre qui mérite d'être lu ; il n'y a que des chimères, des rêveries, l'Auteur est un parfait visionaire : ce sont tout au plus des sotises

ſes bien dites.... Mais l'avez-vous bien examiné ? TAUPE ! Etes vous en état d'en juger ? .... Non, mais GROSFAT l'a condané.... Je vous entends, vous ne voïez que par ſes yeux : c'eſt fort bien, TAUPE ! votre jugement fait votre éloge ! Vous n'avez pas lu cet Ouvrage, & vous le condanez, vous le décriez ? Après une pareille reponſe, je lève les épaules & je me tais.

Et vous, dis-je à certain important, que penſez-vous de telle brochure ? Que c'eſt pitoyable, une miſére, une rapſodie, peu de choſe enfin .... mais, Mr. IMPORTANT, qu'y trouvez-vous de ſi pitoyable ? Je ne ſai ; mais depuis que j'ai lu un nouveau livre, Ouvrage ſublime, le chef d'œuvre de l'eſprit & du bon ſens, tout autre écrit me parait rapſodie .... Cependant il y a quelque tems ne condaniez-vous pas auſſi cette excélente piéce ?.... Il eſt vrai ; mais alors je ne l'avais pas encor lue : outre cela, tout le monde l'aplaudit maintenant, & je dois l'aplaudir avec eux..... Hà ! Je comprends, Mr,

IMPORTANT ! Vous voulez faire le singe dans le temple du gout : vous n'avez ni assez d'esprit, ni assez de bon sens, pour trouver bon ce qui est bon, & meilleur ce qui est meilleur : vous faites come TAUPE, vous avez un jugement aveugle ; le plaisir de critiquer vous ote le tems d'examiner.

JE joins ici un recueil dont les ſujets ſont aſſez analogues à ceux des Lunètes de verité & de la Bibliotéque Naturèle, pour pouvoir être placées à propos à la ſuite de ces deux fictions ; j'ai même travaillé une partie des Lunètes ſur l'idée de la premiére Piéce en vers, faite il y a quelques anées, ſans prévoir ce ſecond projet. Je penſe qu'on ne ſaurait propoſer les moralités ſous trop de diférentes formes ; toutes ne plaiſent point aux mêmes Lecteurs : la diverſité des gouts, cauſe diverſes raiſons de préférance ; il m'eſt doux d'eſpérer que celle qui paraitra plus agréable à un Lecteur, ſera celle qui lui fera quelque impreſſion : ſi je trouve ce côté ſenſible du cœur d'un ſeul, je ſuis au comble de ma ſatisfaction. On voit aiſement que c'eſt à la franchiſe, à la bone foi, à l'humanité, que je voudrais concilier l'amour de tous mes

ſemblables. Je conſulte mon ame, pour choiſir tous les ſujets de mes Ouvrages ; & je me croirais heureux, ſi le Public s'en apercevait aſſez, pour dire de moi, & j'augurerais bien de celui qui le dirait, à la lecture de de ces petites productions,

Son cœur eſt le flambeau dont ſon Eſprit s'éclaire.

POESIES
MORALES.

LE
PARTI DÉSESPERÉ.

NON, ce n'eſt plus parmi les perfides Mortels,
Qu'on peut trouver la verité naïve ;
La fraude & l'impoſture ont détruit ſes autels,
Et la défiance atentive
A beau tenir les yeux ouvers,
Elle nous voit ſans-ceſſe au bord de quelque abîme.

Où chercher des vertus ? Dans ce sejour pervers,
La verité déplait, la franchise est un crime ;
L'ambition de son souffle empesté,
De tous les cœurs chasse l'humanité,
L'éclat des dignités & l'apas des richesses,
Sont désormais les Dieux de la Societé,
Et l'ordre, qu'aux humains la nature a dicté,
Cède à leurs voix enchantéresses.
Hà ! Fuïons pour toujours ces homes dangereux !
Leur comerce n'est plus qu'une infame habitude,
De trahison, d'ingratitude,
Des vices les plus odieux.
Ce n'est plus que chez vous que l'on peut être heureux,
Bois fortunés ! Paisible solitude !
Dans vos déserts afreux je cherche désormais,
La verité, l'inocence & la paix.
Les animaux sincéres & tranquiles,
Ne m'imputeront pas des vices, des forfaits ;
Ils ne me nuiront point, ne pouvant m'être utiles,
Et verront ma vertu, sans en noircir les traits.

Si je puis leur doner quelques secours propices,
De la reconaissance ils suivront les atraits ;
On en vit quelquefois rendre de grands services,
Pour les moindres bienfaits.
Chez eux, l'unique bien, qui prolonge ma vie,
Ne sera point par la fraude envahi.
Je ne gouterai pas la douceur infinie,
Dont toujours l'amitié parait être suivie ;
Mais aussi leurs sermens ne m'auront pas trahi.
On ne le vit jamais, par de fausses promesses,
Nous témoigner une sincérité,
Dont leur cœur n'est point afecté ;
Toujours leurs tendres caresses
Sont l'organe assuré de la naïveté.
S'il en est quelquefois dont la férocité,
Par un cruel instinct, s'éforce de me nuire,
Ils ne sauront pas me séduire
Par un discours flateur, avec art aprèté ;
La bienveillance ou l'estime
Ne me déguisant pas leurs chemins tortueux ;
Je craindrai d'autant mieux d'en être la victime,
Qu'ils ne cacheront pas leurs desseins pernicieux,

Ce fut ainſi que, ſenſible à l'outrage;
Que les humains font à la verité,
CLEON, déplorant le ravage,
Du faux nom de civilité,
Renonça pour toujours à la Societé,
Et préféra les mœurs de l'animal ſauvage
Aux mœurs de l'home policé:
Mais ce projet eſt-il ſenſé?
C'eſt aux cœurs à ſentir ſi CLEON était ſage.

BAJAZET,

OU

LES CAPRICES DE LA FORTUNE.

MOrtels heureux, que la fortune
Trop conſtament comble de ſes faveurs!
Tandis que ſur vos pas elle ſeme des fleurs,
Craignez de rencontrer ſous leurs charmes flateurs,
Quelque diſgrace peu comune.
Bien ſouvent un bonheur, dont jamais les revers,
N'ont pu troubler le cours rapide,

Par

Par quelque fin tragique étone l'univers ;
Et c'eſt être plus que ſtupide,
De s'endormir au ſein de la proſpérité.
BAJAZET, enivré par ſa félicité,
S'éleve fiérement au plus haut de la roue ;
Il croit avoir fixé ſon inſtabilité :
Mais de ſa fole erreur la Fortune ſe joue ;
Tout-à-coup BAJAZET échoue,
Dans l'infamie il eſt précipité.
De cités en cités on promène la cage,
Où l'a fait enfermer le cruel TAMERLAN ;
Et je le vois nourri dans ce dur eſclavage,
Come un vil animal, des reſtes du tiran.
Ce Héros couroné des mains de la victoire,
Qui conquit des Etats, qui ſubjuga des Rois,
A reçu d'un Berger les plus honteuſes loix,
Un ſeul jour vit fletrir ſa gloire.
C'eſt ainſi, par des traits d'éternèle mémoire,
Que le ſort nous inſtruit de ſa légéreté :
Lorſqu'il jète ſur nous un regard trop propice,
Défions-nous de ſa malignité ;
Peut-être ce bonheur n'eſt que le frontiſpice,
De la derniere adverſité.

STANCES IRREGULIERES
AUX RICHES,
SUR
LA CHARITE' ET LA BIENFAISANCE.

O Vous que la Proſperité
Soutient au ſein de l'opulence !
Vous que le ſort, malgré ſon inconſtance,
Nourrit dans le crédit & la félicité !
Ivres de vos grandeurs, enflés de vanité,
D'une inhumaine indiférence,
Verrez-vous donc toujours vos fréres abatus,
Sous la douloureuſe indigence ?
Pouvez-vous, d'un œil ſec, les voir malades, nuds,
Craindre, héſiter, rougir, dans leur ſort déplorable,
D'implorer près de vous les faveurs de Plutus,
Et prier, en tremblant, qu'une main ſécourable,
Ouvre pour eux ſes tréſors ſuperflus ?

Pourquoi ſont tous ces biens que le deſtin vous done ?
Eſt-ce pour vos plaiſirs, vos caprices, vos gouts ?
En vous les prodiguant, la providence ordone
Qu'ils vous ſoient comuns avec tous ;
Ils ſont à l'indigent avant que d'être à vous.
C'eſt un dépot ſacré, deſtiné pour l'aumone,
Dont les riches ne ſont que les diſpenſateurs ;
Et s'il leur eſt permis d'uſer de l'opulence,
De ſe doner des aiſes, des douceurs ;
Ce n'eſt jamais qu'en recompenſe
De leur active charité,
De leur exactitude & leur fidelité,
A chercher, ſecourir & ſoigner l'indigence.

Votre premier devoir, Riches ! Eſt d'être humains.
Le Pauvre exténué partout vous tend les mains ;
A vos yeux, ſur vos pas, la famine cruèle
Les devore, & la mort eſt moins afreuſe qu'elle.
Que jamais l'indigent ne nous aproche envain :

Que jamais à vos yeux, l'indigence réèle,
Ne cache l'Home : un barbare dédàin,
Plongerait dans ſon cœur le poignard aſſaſſin.
Ces Pauvres, que le ſort immole à ſon caprice,
Sont des Homes encor, mais Homes malheureux :
Qu'importe qu'il les aime, ou bien qu'il les haïſſe ?
Ils ſont nés come vous, & vous mourrez come eux.
Ils ſoufrent ; vous pouvez par un regard propice,
Dans l'inſtant, ſans éfort, diſſiper leur ſuplice.
Conaiſſez votre égal : aimez l'humanité.
Marquez par des bienfaits vos heureuſes journées :
Vous n'avez, ſans cela, vertu, ni probité.

Sentez encor, dans la proſpérité,
La pitié naturéle à des ames bien nées,
Au ſeul aſpect de l'home infortuné :
Courez, empreſſez-vous ; déjà ſon cœur fané
Sucombe au déſeſpoir ; déjà la voix du crime
Tente, ſéduit ſon eſprit conſterné.

Arretez, s'il ſe peut, ſur les bords de l'abîme,
Le malheureux mortel que le ſort obſtiné,
Veut voir par l'indigence inſtament lutiné.

Cherchez cet indigent que la miſére oprime,
Déchu de ſon bonheur, gémiſſant, confiné
Dans un réduit obſcur, déplorable victime,
D'une honte cruèle à tout home bien né.
Volez; ce malheureux n'eſt-il pas votre frére,
Découvrez ſa retraite, & prévenez ſes vœux.

Penſez, Mortels! Que c'eſt peu d'être heureux,
Si l'on ne ſait jouir du doux plaiſir d'en faire.
La premiére grandeur eſt d'être généreux.
Quand l'amour de la gloire orne le caractére,
Sans en être atendri, voit-on les malheureux?

Sentez quel eſt le prix de vos ſoins fructueux:
Voïez ceux que vos ſoins viénent de rendre heureux,
Vous apeler leur ange tutelaire,
Adorer vos bontés, vous dévouer leur cœur,
Baiſer ces tendres mains qui firent leur bonheur,

Et malgré leur insuffisance,
Vous ofrir le tribut flateur
D'une pure reconaissance.

Hé! Qu'importe, après tout? La solide vertu
N'aspire qu'à bien faire.
Rélever un Mortel par le sort abatu,
Est le devoir de l'Home. Est-il quelque salaire,
Plus doux que le plaisir de soulager un frére?
Et pour un home inspiré par l'honeur,
Le prix de ses bienfaits n'est-il pas dans son cœur?

LES
PETITS DIEUX ALTERE'S.
ALLEGORIE.

DEs ardeurs de la canicule,
Furent un jour Ruisseaux & Fontaines taris:
Petits Dieux aussitot, par la soif qui les brule,
Rempliſſent Prés & Champs de plaintes & de cris.
Où recourir dans ce triste ravage?

Qui les soulagera dans ce besoin afreux ?
Il n'est dans tout le voisinage,
Pas une goute d'eau, chez petits Dieux com'eux.
D'abord, par une fiévre ardente,
Ils errent çà & là come chiens enragés :
Plus malheureux encor que la mort bienfaisante
Ne puisse metre fin à leurs jours afligés !
Grand Jupiter, maitre de l'Empirée !
Aïez pitié des aquatiques Dieux ;
Faites pleuvoir sur la gent alterée,
Et que l'eau coule encor dans leur séjour fangeux !

Mais, dit une Naïade à la troupe éplorée,
N'avons-nous pas assez près de ces lieux,
Le Fleuve dont nos eaux alaient grossir la source ?
Courons-y : de Procris onques le Chien brulant
N'en saurait tarir le torrent.
Faut-il dans nos besoins, chercher d'autre ressource,
Nous qui le grossissons quand nous somes heureux ?

Il eſt juſte ; hâtons-nous , dirent ces malheureux.
D'abord Dieux alterés précipitant leur courſe ;
Eſpérent tout du Fleuve & volent à ſa ſource :
Le beſoin les anime & l'eſpoir les ſoutient.
Bref, dans peu les voilà près du ſejour limpide.
A l'aſpect du Dieu tout humide ,
Leur cœur a treſſailli ; jà la joie y revient ;
L'eau , qui rapidement ſort de l'urne qu'il tient ,
Semble déjà couler dans leur Palais aride.

Sitot venus , du chaud qui les fait tant ſoufrir ,
Et de la ſoif qui ſurcrait leur ſuplice ,
Ils font une peinture à rochers atendrir ,
Et qui ſans doute eût dû rendre le Dieu propice ;
Si que ne ſaurais avenir
A repéter leur diſcours énergique ;
Point ne ſaurais leurs termes découvrir ;
Point imiter le ton , le geſte patetique ,
Dont le Dieu de ces eaux fut par eux imploré.
Indigence & douleur ont la bouche éloquente ;

Pour

Pour com'elles parler, faut en être inſpiré.

Ains croiriez-vous l'éfet ineſpéré
D'une harangue ſi touchante ?

Loin d'ici, dit le Dieu d'une voix ménaçante ;
Dieux chétifs, troupe infecte & de fange puante !
Allez dans vos bourbiers ſoufrir & dépérir.
Sans-doute par ce fleau terrible,
De quelque grand forfait Jupin veut vous punir.
Fuïez, maraus, coquins ! Doit-on être ſenſible,
Au ſort de petits Dieux, vils, méchans come vous !
Allez ; & que Jupin, s'il veut, vous déſaltére :
Si vous avez excité ſa colére,
tachez de calmer ſon courroux.
Ouf ! .... Quelle puanteur juſques au cœur m'afecte !
Sortez, portez ailleurs ce ſpectacle hideux.
Ne venez pas de vos pieds tout bourbeux,
De vos vilaines mains, de votre haleine infecte,
Troubler mes eaux, ſalir mon Palais de criſtal.

Bon ou mauvais, votre sort m'est égal.
Retirez-vous, canaille odieuse & suspecte !
Votre importunité vous tournerait à mal.

Pourquoi nous mépriser, dit la troupe timide,
Loin de nous acorder le secours de vos eaux ?
N'êtes-vous pas cruel d'insulter à nos maux ?
L'ingratitude, ô ciel ! L'injustice sordide !
Dites-nous, vous sur qui la fortune préside !
Sans le tribut de nos faibles Ruisseaux,
Votre cours, grand Seigneur, serait-il si rapide ?

Un tel reproche augmenta la fierté
De ce Dieu qui dans l'abondance,
Fesait nargue à l'adversité ;
Et le cœur tout navré de tant de dureté,
La troupe fut ailleurs chercher de l'assistance.

Onques ne vis où fleurit l'opulence,
Sous même toit, regner l'humanite.

LE

DOUBLE LAURIER

AUX ENFANS DES HEROS GUERRIERS.

JAdis fut entre Mars & le docte Apollon,
Fait un acord au pied du sacré Mont,
Et par traité conclu leur gloire réunie.
Les nourrissons du Dieu de l'harmonie,
Célébrerent dès-lors les exploits éclatans,
Et leurs chansons inmortèles,
Sous des images fidèles,
Ont consacré les noms des fameux conquerans.
A leur tour des guerriers ont su, dans tous les tems,
Faire leur cour aux doctes Fées,
A leurs pieds plusieurs fois déposer leurs trophées,
Et se reposant dans leurs bras,
Exciter leur chaste délire,
Ou se délasser sur la lire
De l'art pénible des combats.
Aussi le frere de Bellone,

Et le savant fils de Latone,
Ont toujours leurs cheveux ceints des mêmes lauriers ;
Et l'on a feint qu'une inmortèle,
Que Jupiter tira de sa cervèle,
Présidait elle seule aux arts & aux Guerriers.

Vous, qui, nés pour la gloire, au maitre de la guerre,
Vouez, dès le berceau, des jours encor douteux !
Votre bras, faible encor pour lancer le tonnerre,
Contre les énemis d'un Prince glorieux,
Doit vous orner de lauriers plus paisibles.
Enfans de Mars, nourrissons d'Apollon,
A leurs leçons également sensibles,
Tachez de cultiver leur antique union.
En atendant qu'un jour le Dieu terrible,
Remète entre vos mains ses redoutables traits,
Couronez-vous le front des lauriers toujours frais,
Qui sont le prix des savantes merveilles.
Les Muses à leur tour, secondant vos essais,
Vont vous combler de leurs bienfais ;

Et leur tendreſſe un jour, vous conſacrant leurs veilles,
Eternilera vos hauts faits.

LE
MARIAGE PRÉCOCE.
EPITALAME.

QUe vois-je ! Quels objets ! Quelle éclatante fête !
Eſt-ce toi, cher Ami ! Conduit par les plaiſirs,
Qui voulant de Philis t'aſſurer la défaite,
Au temple de Venus vont combler tes deſirs ?
Envain l'himen jaloux en pouſſe des ſoupirs ;
Cupidon vous conduit, ſous des rians auſpices,
Juſqu'au pied de l'autel où s'immolent vos cœurs,
Et lui-même acomplit vos tendres ſacrifices.
Le feu brille ; les jeux ſement l'autel de fleurs ;
Les graces & les ris chantent des airs propices ;
Le miſtére ſe forme & l'encens conſumé,
Couvre de ſes vapeurs le bucher alumé.

Ainſi, perfide Amour ! Tes coupables caprices,
Abuſent du pouvoir que tu reçus des Dieux;
Le ſeul vice te plait; & les cœurs vertueux,
Ne ſauraient éviter tes feux illégitimes !

Mais hélas ! Où m'emporte un ſoupçon odieux ?
Tu gardais à l'himen ces illuſtres victimes;
Et bientot imploré pour conſacrer leurs nœuds
Je le vois reſſerrer cette union naiſſante.

Cher ami, dans ſon temple, aux pieds de ſes autels,
Pour t'unir à jamais à l'objet qui t'enchante,
Tu viens de prononcer des ſermens ſolemnels.
Ton épouſe confond l'envieuſe malice.
Epris de ſes atrais, ſenſible à ſes vertus,
En dépit d'un uſage enfant de l'avarice,
Tu viens de l'épouſer, ſans conſulter Plutus.

A ces traits, de l'Amour je conais la puiſſance,
Qui, pour nourrir vos feux juſqu'au bord du tombeau,
Done à l'himen ſon arc, & lui prend ſon flambeau.

Par vos soins assidus, la paix & la constance,
Conservez cet Enfant, autour de vos plaisirs.
Tant que d'un doux lien la concorde vous lie,
L'amour répand des fleurs sur vos tendres loisirs,
Et les enfans ailés agitant les zéphirs,
Folatrent sur l'autel où l'himen sacrifie.

Mais si quelque Démon souffle jamais sur vous
Le poison des ennuis, ou des soupçons jaloux;
Et que l'amour chassé par un secret divorce,
Vers le sejour des Dieux reprène enfin l'essor,
Aussi-tot languissant sans chaleur & sans force,
Insensible au plaisir, le pauvre himen s'endort.

A chérir vos liens, Epoux! Tout vous convie:
La Parque & les plaisirs vous filent d'heureux jours.
Cent lustres écoulés d'une si douce vie,
Puissiez-vous voir encor renaitre vos amours!
Puisse de petits fils une troupe choisie,
Rempliſſant de vos cœurs les plus tendres souhaits,
Chez la postérité, par vos amours grossie,
Transmetre vos vertus, vos noms & vos attraits!

LE

PORTRAIT DES VEUVES.

ELEGIE PASTORALE.

DE son éclat vermeil la diligente aurore,
Colorait les Coteaux, les Prés & les Déſers;
L'Univers du néant ſemblait ſortir encore;
Mille jeunes oiſeaux, élevés dans les airs,
Eſſaïaient de nouveaux concers;
On voïait déjà les Naïades,
Folatrer autour de leurs eaux;
Pan, du ſon vif de ſes pipeaux,
Avait éveillé les Driades;
Déjà les timides Troupeaux,
S'avançaient bêlant dans les plaines,
Et le tendre Berger, enflant ſes chalumaux,
Cherchait des yeux l'objet qui lui donait des chaînes.

Dans ces momens où tout ſemble ſe réjouir
De voir renaitre la nature,

Iris

Iris de ſa triſte avanture,
Aux bords du Lac Léman, ne ceſſait de gémir.
Tircis était l'objet de ſa premiére flame;
A peine deux ſaiſons venaient de les unir,
Lorſque la mort coupant une ſi douce trame,
Changea leurs Mirtes en Ciprès:
Tircis mourut; Iris abandonant ſon ame,
Aux plus vives douleurs, de ſes triſtes regrets,
Entretenait ainſi les Echos indiſcrets.

Il n'eſt donc plus! O ciel! .... C'en eſt fait pour toujours!
La Parque de ſa faulx mortèle
D'une ſi belle vie a donc tranché le cours,
Et mon bonheur naiſſant doit finir avec elle
Hà! Ne devais-tu pas, Mort féroce & cruèle!
D'un Berger ſi parfait reſpecter les beaux jours?
Toujours tendre, toujours fidèle,
Tircis poſſedait mille apas;
De notre flame mutuèle
Le bonheur naiſſait ſous nos pas.
C'eſt ici chaque jour qu'il cherchait à me plaire;

Il careſſait mon Chien, & d'une main legére,
Entrelaſſait des fleurs, pour orner mes
Agneaux ;
Ici, ſous ces tilleuls, ſur cette herbe fleurie,
Il feſait ſavourer à mon ame ravie
Des plaiſirs toujours plus nouveaux.

Mais il eſt mort..... hélas ! Deſtin inpi-
toïable !....
A ce Berger incomparable,
Vous qu'il a tant aimés, Moutons donez des
pleurs ;
Pleurez-le, belle Flore ;
Changez, brillantes fleurs,
L'éclat qui vous decore
En de pales couleurs.

De mon eſprit inconſolable,
Rien ne peut efacer ta perte irreparable,
Mon cher Tircis ! Ta foſſe a renfermé mon
cœur ;
Et de l'Amour aucun charme flateur,
Pour le Berger le plus aimable :
Ne me fera jamais choiſir de nouveaux nœuds.
Oui, c'en eſt fait...., hélas ! Ton ſouvenir
m'acable.....

Je cede à vos transports, regrets trop douloureux !
Mort ! O Mort ! Vient finir mon état déplorable ;
Acours, frape, ... mais quoi ! Ta fureur inplacable,
N'en voulait qu'à Tircis ?
Je préviendrai tes coups, Déesse inexorable !
Je hais des jours à mon Berger ravis.

Oui, je vous quite, Agneaux autrefois si chéris !
Que le Ciel favorable
Vous préserve des Loups ! Parmi ces Prés fleuris,
Vous n'irez plus sous ma houlète,
Au son de ma musète,
Vous ne bondirez plus.
Rubans, guirlandes, fleurs, agrémens superflus,
Dont, pour plaire à Tircis, j'avais orné ma tête,
Je vous livre au Léman ; errez au gré de l'eau :
Pour toujours je vous abandone,

Chien, houlète, Troupeau !
Tircis n'eſt plus ; que rien ne vous étone ;
Je le ſuis au trépas ; cette onde eſt mon tombeau.

Après ces mots, Iris inconſolable,
D'un pas précipité s'aproche du Léman ;
Oui, dit-elle, ce Lac va finir mon tourment ;
Je ne ſaurais ſurvivre au malheur qui m'acable.
Auſſitot elle avance & veut entrer dans l'eau ;
Met un pied, fait un pas, s'arrête, marche encore,
Après un ſecond pas s'arrête de nouveau,
Et bientot dans ſon cœur ſent la fraïeur éclore ;
Elle en fait un troiſiéme, & cedant à l'éfroi,
Son pied chancèle & le genou lui plie :
Lors tournant ſur ſes pas, bon, dit-elle, pourquoi
Irais-je me noïer ? C'eſt bien une folie !
Le tems emportera ma douleur avec ſoi.
Mourir pour un Berger, ... la ridicule envie !
Il en reſte encor mille, & je n'ai qu'une vie.

FABLES.

FABLE I.

L'ELEPHANT.

UN Eléphant voïait dans la prospérité,
S'écouler ses jeunes anées;
L'abondance & la liberté,
Lui filaient d'heureuses journées;
Pour lui d'herbes de tout coté,
La terre semblait être ornée;
Il croïait que l'adversité
Ne troublerait jamais cette félicité;
Et sans penser au piége, où déjà culbuté,
Maint Eléphant avait changé de destinée,
Il alait dans les bois promener sa fierté.
Mais son bonheur était com'une fleur d'Eté,
Qui le jour même qu'elle est née,
Par l'ardeur du Soleil sur sa tige est fanée:
Car tout-à-coup, tandis qu'il était enchanté,

De ſon étoile fortunée,
Sous ſes pieds une trape, à ce fait deſtinée,
S'ouvrit, & dans la foſſe il fut précipité.

Lorſque le ſort nous rit, prévoïons ſes caprices :
Un énemi puiſſant, un concurrant adroit,
Dans leur malignité, forgent des artifices.
L'Home le plus heureux n'eſt pas celui qui voit
Que la proſperité le courone ſans ceſſe;
Mais c'eſt celui qui peut en modérer l'ivreſſe,
Et par le ſage ſouvenir,
De ceux qu'abandona la fortune traitreſſe,
Prévoit, dans le bonheur, les malheurs à venir.

FABLE II.

LE CORBEAU.

LA Nature à chacun départit ſon talent,
Et ce n'eſt qu'avec lui que l'on parvient à plaire :
C'eſt faire un pas très-imprudent,
Que de vouloir tenter au-delà de ſa ſphére ;
Et toujours le Public, peu complaiſant, ſincére,
Païe d'un ſouverain mépris,
Tout Auteur aſſez téméraire,
Pour oſer l'ennuïer de ſes fades écrits.

Un orgueilleux Corbeau, de groteſque ſtructure,
Petit fils, ce dit-on, & digne ſucceſſeur
De celui dont on lit la funeſte avanture,
Du fromage eſcroqué, chez JEAN le beau conteur,
Caché dans le donjon d'une vieille maſure,
A l'abri de tout ſpectateur,

Penſa que de ſon chant, ſans cadence & méſure,
Il alait raſſembler maint & maint auditeur,
Ou plutot, maint admirateur.

Ils ſeront bien ſurpris, je jure,
Diſait-il qu'un Corbeau, qui ſelon ſa nature
Ne doit avoir qu'un goſier plein d'aigreur,
Dirige ſes accens avec tant de douceur,
Tout auſſitot, du fond de ſa rude embouchure,
De durs croaſſemens, pouſſés avec vigueur,
Des bois voiſins raſſemblent maint rieur;
Nul n'aplaudit, & tous d'un ton moqueur,
Bernent l'Oiſeau reclus en ſecrète poſture.
Maitre Corbeau pourtant en tire un bon augure,
Et pour lui le critique eſt un aprobateur.
Auſſitot nouvèle clameur;
Nouveau croaſſement ſans faute lui procure
Nouveau mépris, pour lui nouvel honeur.

Enfin croïant ſa gloire ſure,
Et voulant en cueillir la fleur;
L'Oiſeau boufi d'orgueil parait ſur la hauteur:
Meſſieurs!

Meſſieurs! C'eſt moi, dit-il, ſortez d'erreur;
C'eſt moi Corbeau, dont la voix pure,
Les doux accens flatent le cœur,
Charment l'oreille; oui, c'eſt moi, je l'aſſure...

A quoi bon vous montrer? Lui repond un Railleur,
Nous l'avons bien compris à votre voix, Seigneur!
N'emploïez pour cela ni ſerment, ni parjure!

A l'ouvrage on conait l'Auteur.

FABLE III.

MON APOLOGUE.

UN jeune ambitieux eut jadis la manie
De vouloir, malgré tout, paſſer pour inmortel:
D'abord il ne ſe crut pas tel;
Mais ſon faible genie,
Par maint vœu ridicule exigeait que le Ciel
Aprouvât ce projet bizarre & criminel.
Tant il le deſira, que la raiſon banie,
Fit place dans ſa tête à la plus fole erreur:

Il se crût exaucé de la troupe inmortèle ;
Et déjà mille autels dressés à son honeur,
vinrent se peindre en sa cervèle.
A nourrir sa folie il devint si fidèle,
Qu'il se dit hautement issu du sang des Dieux ;
Fait pour jamais ne cesser d'être.
Ce sot égarement vint tèlement à craitre,
Qu'il se crût à la fin inmortel tout com'eux :
Il sut, en le disant, se convaincre lui-même.
Sa folie en devint extrême :
Il ne parla dès-lors que langage divin :
Il fut, dit-on, jusques au Sanctuaire,
Parler confidament au Maitre du destin ;
Il fut même assez téméraire,
Pour vouloir imiter ses sublimes accens.
On prétend que le Dieu riait de sa folie,
Et ne crût pas sa grandeur avilie,
Pour avoir écouté ses acords inpuissans :
Mais les Mortels, moins complaisans,
L'en blamerent beaucoup ; ils voulurent détruire
La ridicule erreur dont il était séduit.
Tant de Censeurs aigrirent son délire ;
De leurs avis voici quel fut le fruit.

Toujours plus prévenu ſur ſa noble origine,
Se croïant fait pour l'inmortalité,
Il voulut que Phœbus de ſa bouche divine,
Avouat aux Humains ſa haute dignité,
Et convainquit leur incrédulité.
„ Si je ſuis condané, diſait-il, j'abandone
„ Le doux eſpoir qui flate mon eſprit ;
„ Mais com'aux inmortels, je prétends qu'on
„ me done,
„ Le tribut de l'encens, ſi je Dieu vous le dit. „

L'on fut incontinent en conſulter l'Oracle.
Mais par malheur, à ce ſpectacle,
Le Dieu touché ſe ſentit atendrir :
„ Je crois que ſon erreur lui trouble la cervèle ;
„ De ſon ambition il faudra le guérir,
„ Dit-il, & qu'auſſitot notre bouche inmor-
„ tèle,
„ Lui diſe par pitié qu'il eſt fait pour mourir. „

Telle fut ſa reponſe ; & ne ſais quel uſage
Notre inſenſé fit de l'avis divin :
Mais un pareil aveu devait le rendre ſage :
Je crois très-fort qu'il le devint.

Dans cet ambitieux trouvez-vous mon image,
Et celle des Auteurs, dont le faible langage
Eſt le fruit inſenſé de la prévention ?
Vous tous, qui préſidez au haut de l'Hélicon !
Lorſque d'Auteur j'ai pris le perſonage,
L'amour propre aurait-il égaré ma raiſon ?
Enfans du Dieu du gout ! O vous qui dans ſon temple,
Avez ſu, dès-longtems, mériter des autels !
Du Dieu Phœbus daignez ſuivre l'exemple :
Si l'orgueil me ſouſtrait au nombre des Mortels,
Daignez par vos avis découvrir ma folie.
Envain ma Muſe maintefois,
Par la critique eſt avilie,
De la prévention elle a ſubi les loix.
C'eſt de vous qu'elle veut ſavoir ſa deſtinée :
Peut-être à vos conſeils, [bien loin de s'en facher,]
Docile, quoique conſternée,
Elle ſaura rougir, ſe taire & ſe cacher.

FIN.

BIBLIOTHECA